

LE SAMEDI

71e année, No 1 Montréal, 9 mai 1959
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

- Deux romans complets :
Le Billet de loterie, par ANNIE ACHARD
Le dernier jour de ma vie, roman policier, par ALLAN ESTON
- Un grand récit :
La fabuleuse dynastie des Rockefeller

20
cents



CHARTIER

2

Ma p'tite Jeannine—
elle est en or!



Norman
Rowell

Elle m'a offert en cadeau un PARKER 61...

le seul stylo que tout
homme souhaite!

Quand c'est ma fête, je sais, qu'en rentrant à la maison, je serai l'objet d'une attention toute particulière.

Mais je ne m'attendais jamais, ce jour-là, à un cadeau aussi sensationnel: un Parker 61. Voilà le cadeau que m'a fait ma petite Jeannine! C'est le seul stylo que tout homme souhaite. Ce qu'elle a dû économiser pour m'acheter ça!

Mon patron en a un que j'ai déjà essayé. J'ai remarqué que le Parker 61 se manie comme pas un et je sais combien le patron est fier de son stylo! Et me voilà avec un

Parker, moi aussi! Il se remplit tout seul. Vous n'avez qu'à plonger le réservoir dans l'encre: la pointe, à l'autre bout, reste bien sèche.

Il n'y a pas un cadeau sur terre qui aurait pu me faire autant de plaisir qu'un stylo Parker 61! Et tout particulièrement ce Parker 61, puisque c'est Jeannine qui me l'a offert.

- Custom \$27.50*
- Heritage \$25.00*
- Legacy \$22.50*
- Ensembles . \$30.00 à \$40.00*

*Prix de liste suggéré

Parker 61 Remplissage par capillarité *le stylo le plus recherché du monde*
Parker Pen Co., Ltd., Don Mills, Ontario (région Métropolitaine de Toronto)





Photo: Borremans

Portrait d'un Expert

"Comme *Séraphin* de la TV, moi, Jean-Pierre Masson, je m'y connais en épargne et j'en veux toujours pour mon *argin*. C'est pourquoi quand il s'agit de construire j'opte pour la véritable brique d'argile.

La brique Cooksville-Laprairie protège comme nulle autre contre le feu, les intempéries, la détérioration, les primes d'assurance trop élevées, les frais d'entretien coûteux.

Cette brique offre en plus un choix infini de textures variées et de coloris nouveaux; elle accroît aussi la valeur de revente d'une maison."

Jean-Pierre Masson

Consultez votre marchand de brique CLB, votre entrepreneur ou votre architecte.



LA BRIQUE COOKSVILLE-LAPRAIRIE LIMITÉE
MONTRÉAL • TORONTO

SOMMAIRE

LE SAMEDI, 9 MAI 1959

Editorial

- 4 Prudence au volant
- 4 La voie maritime

Grand récit

- 8 La fabuleuse dynastie des Rockefeller

Chroniques

- 5 Samedi-Express
- 12 Coupable ou non-coupable
- 16 . . . et le Ciel t'aidera
- 18 Horoscope
- 20 Autos-Nouvelles du monde entier
- 22 Francine Montpetit-Poirier : Sur toutes les scènes
- 33 De-ci, de-là à travers les sports
- 43 Dis-moi ton nom
- 58 Mots croisés

Personnalités

- 5 Mon général Stewart
- 5 Brando père et fils
- 14 Les ennuis de Charlot
- 23 Michelle Tisseyre, reine de la radio-TV, par Odette Oigny
- 35 Un miracle de volonté : Annie Girardot

Fiction

- 11 Un roman d'amour complet : Le Billet de loterie, par Annie Achard
- 38 Un roman feuilleton : L'Ange consolateur, par H.-L. Magog
- 44 Une nouvelle policière : Le dernier jour de ma vie, par A.-V. Elston

Articles

- 5 La presse américaine et le Congrès
- 5 Le village des porcs et du cinéma
- 6 Acheter un terrain sur la lune est illégal
- 6 Petits échos de la médecine
- 7 Les petits Chinois vont s'appeler « Spoutnik » et « Aide à la Corée »
- 7 Vienne veut les Jeux Olympiques pour 1964
- 7 Au Japon, des singes en liberté
- 7 Quand on naît petite fille
- 27 Granby : Le centenaire d'une belle jeunesse
- 32 Mariage impérial au Japon
- 34 Les accordéonistes sont de grandes vedettes
- 36 La santé du monde
- 47 Un fermier japonais au Canada

Conte illustré

- 57 Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur

Rédacteur-en-chef : CHARLES LAFRENIERE

prudence au volant . . .

Avec le retour des mois d'été . . . et des hécatombes saisonnières sur nos grandes routes, plusieurs associations jettent à nouveau le cri d'alarme à l'adresse des automobilistes imprudents. En fait, la saison de l'automobilisme dure à peu près toute l'année, mais c'est avec le début du mois de mai que la circulation devient de plus en plus difficile et que s'accroît aussi le nombre des accidents graves. Il paraît qu'une compagnie d'assurances de Californie avait, l'an dernier, fait réfléchir un grand nombre d'automobilistes en faisant paraître un peu partout, dans les journaux et sur des panneaux-réclames, l'annonce suivante dont le cynisme apparent se montra on ne peut plus bienfaisant : « A tous ceux qui vont mourir cet été, nous conseillons la formule d'assurances . . . » etc ! Cette année-là, la compagnie d'assurances déboursa moins d'argent pour les accidents d'automobiles.

Les campagnes de sécurité routière n'ont pas lieu uniquement durant la belle saison. Elle se succèdent à longueur d'année et il n'est guère de ville, au Québec, qui n'organise ici et là quelque manifestation locale sur le thème de la prudence au volant. Ces campagnes ne sont peut-être pas toujours aussi efficaces qu'on le désirerait mais, malgré tout, elles ont

une influence sur le public, si mince soit-elle. Ainsi, plusieurs villes au Québec comme Jonquière, Granby, Val d'Or et Grand-Mère ont enregistré l'an dernier un nombre d'accidents extrêmement réduit. La ville de Grand-Mère, pour sa part, n'a pas eu un accident mortel depuis 3 années consécutives. D'autres villes, comme Medicine Hat et St-Boniface, n'ont pas eu non plus d'accidents mortels, alors que la province d'Ontario détient le record des collisions routières au Canada.

La Ligue de Sécurité de la province de Québec mène à longueur d'année une lutte tenace et vigilante, tâchant d'inculquer au plus grand nombre la notion de prudence et de respect d'autrui, ce qui n'est pas toujours une mission aisée.

Certes, chez nous, le nombre des accidents de la route est bien moins élevé que chez nos voisins du sud, cela non pas parce que nous sommes plus sages et plus sérieux, mais simplement parce que notre population est dix fois moins nombreuse ! Cette année encore, la Ligue de Sécurité Routière de la province fera tout son possible pour endiguer l'augmentation des accidents. Souhaitons que ses conseils soient suivis.

la voie maritime

Dans quelques semaines, Sa Majesté Elisabeth II et le Président Eisenhower ainsi que de nombreuses personnalités canadiennes, inaugureront officiellement la nouvelle voie maritime du St-Laurent. Ce projet gigantesque, dont la réalisation a puissamment stimulé l'économie canadienne depuis plusieurs années, permettra enfin de relier directement à l'Europe l'une des régions les plus industrialisées du monde : le bassin des Grands Lacs. Il n'est pas douteux que le sud de l'Ontario et la vallée du St-Laurent comprise entre Montréal et Kingston, profiteront énormément, sur le plan économique, de l'accroissement considérable du trafic maritime provoqué par la mise en service de la voie maritime.

Mais il se peut fort bien que le port de Montréal retire de cette prodigieuse réalisation un bénéfice dépassant toutes les prévisions des spécialistes. Pour cela, les autorités du port, en accord avec le Ministère Fédéral des Transports, poursuivent depuis deux ans déjà un programme intense de modernisation des installations portuaires depuis Longue-Pointe jusqu'au pont Victoria. Le trafic marchand du fleuve, que l'on espère décupler d'ici deux ou trois ans environ, ne pourrait en aucun cas s'accommoder des disponibilités actuelles du premier port canadien, et Montréal risquerait de perdre ainsi le contrôle économique que lui assure sa position géographique naturelle.

Pour ces raisons essentiellement vitales, de nouveaux quais, des jetées, des hangars plus spacieux, etc, ont été construits et le seront encore dans les prochaines années. Au total, c'est une somme de quelque 65 millions de dollars qui sera investie dans des travaux d'expansion dont les répercussions économiques ne laissent aucun doute.

La construction de deux nouveaux silos à grains augmentera considérablement la capacité d'emmagasinage actuelle. Les futures installations pourront alors contenir 23 millions de boisseaux de céréales, soit à peu près la vingtième partie de toute la production de blé des provinces centrales. Bien des transbordements de grains dans les ports des Grands Lacs seront ainsi éliminés et Montréal deviendra vraisemblablement le grand centre de stockage des grains au Canada et de chargement à bord des océaniques.

De telles perspectives sont encourageantes. Elles laissent entrevoir pour l'avenir de toute la région montréalaise — jusqu'à Sorel même, pensent certains — de spectaculaires développements pour la décennie qui vient. Il se pourrait même fort bien que la canalisation du St-Laurent fasse définitivement pencher vers l'est du pays, plus précisément vers Montréal et le sud-ouest de la province, le centre industriel et vital du Canada. Les années prochaines nous l'apprendront.

SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

Cinéma

● Mon général

Stewart



James Stewart a enfin son titre de général. Il y a deux ans que sa nomination avait été annoncée, puis démentie à cause de l'opposition... d'un sénateur du sexe faible.

C'est donc dans une humeur euphorique que le célèbre acteur a passé de brèves vacances en Italie, humeur qu'il a conservée en dépit d'une attaque de la « grippe australienne » qui sévit actuellement dans la péninsule. Il revient de l'Inde, où il a assisté à son premier « safari », à sa première grande battue de chasse aux fauves. Il a même réussi à tuer un tigre dont il fera une descente de lit pour sa villa de Hollywood, mais il ne s'en vante pas. Cela ne fait pas tellement d'effet lorsqu'on est général, et surtout lorsque le confrère Errol Flynn vient de se faire glorieusement blesser auprès des partisans de Fidel Castro.

Professionnellement, il continue sur sa lancée de grands films policiers : il va tourner « L'Histoire du F.B.I. » (la fameuse police fédérale américaine), et « Anatomie d'un crime », sous la direction d'Otto Preminger.

Comme les autres Hollywoodiens, Stewart affirme être saturé de l'ambiance de la métropole du cinéma, et de ses rigides méthodes de travail, qui obligent parfois à se lever à 4 heures du matin.

— Un métier de chien, dit-il. Elsa Maxwell a bien tort de le trouver fascinant. La seule chose qui me plairait encore serait de tourner avec Sophia Loren.

● Le village des porcs et du cinéma

Aucune allusion malveillante là-dessous. Ce village, en effet, est encore plus fier de ses porcs que de sa célébrité cinématographique. Il s'agit de Castel San Pietro, ce charmant village à 25

milles de Rome que le monde entier a pu voir dans « Pain, Amour et Fantaisie », « Pin, Amour et Jalousie », « Pain, Amour et... »

Depuis, plusieurs autres films y ont été tournés. Et les porcs ? Ils sont l'une des principales ressources du village, et provoquent au début quelques accrochages entre les villageois et les équipes de cinéastes. Aujourd'hui, ils ont leur « cité » : Porcopoli, à la sortie de Castel San Pietro. A dire vrai, il n'existe encore que la pancarte, à l'entrée de ce grand terrain où chaque jour, pour leur santé, et chaque fois que des cinéastes refusent de voir des cochons dans leur « champ », les habitants sont tenus de les éloigner.

Mais, bientôt, ces porcs auront la porcherie la plus moderne du monde, grâce au maire de Castel San Pietro : Porry Pastorel. Celui-ci fut le plus grand reporter photographe italien, et l'un des meilleurs du monde. Depuis sa retraite au village, il a réussi à en faire le village le plus propre et le plus photogénique d'Italie.

Tout « cadeau » intempestif des porcs ou des mulets est aussitôt enlevé sur leurs pas, les maisons sont peintes de couleurs gaies, les cochons mêmes sont d'un rose... « jambon » et reluisant.

● A la Bourse des figurants d'Hollywood le barbu vaut sept dollars de plus

Central Casting, Hollywood, fournit depuis deux ans à ses « clients » — les dix compagnies cinématographiques les plus importantes — sur simple commande, tous les figurants possibles et imaginables. Sa liste de 3,000 personnes comprend non seulement des danseuses, des cow-boys et des collégiens, mais encore des charmeurs de serpents authentiques, de cornacs, des danseurs hindous et d'ex-boxeurs aux oreilles en chou-fleur. Un « rayon spécial » est consacré aux enfants et aux vieillards.

La figuration est l'une des professions les plus répandues à Hollywood. Elle est souvent le refuge des ex-vedettes du muet : Frankly Farnum, qui à 83 ans tient des « rôles » de juge ou de sénateur élégant et distingué ; Snub Pollard, ex-jeune première de la Keystone, figurant depuis 1933 et spécialiste des femmes de chambre.

Le figurant de « Vera Cruz » jouait trop vrai

La comptabilité de Central Casting est l'une des plus complexes du monde. Le salaire de base est de 25 dollars par jour, mais un « acteur d'atmosphère » (client de restaurant, jeune femme élégante dans un magasin) touche 40 dollars. S'il dit une seule ligne de texte, son salaire quotidien bondit à 120 dollars — ce qui explique pourquoi, dans la plupart des westerns, le paysan mexicain à qui le héros demande son chemin se contente de tendre le bras : « Par ici » ou « A droite » coûterait au studio un supplément de quelque cent dollars.

Une barbe véritable rapporte un supplément de sept dollars par jour. Si le scénario prévoit que le figurant est arrosé de pluie, il reçoit une prime de séchage, s'il doit tomber de cheval, c'est une « prime de choc ».

Aujourd'hui, le bureau de recrutement de Central Casting occupe seize personnes, dont six standardistes. L'atmosphère est celle d'une banque — mais les bureaux n'ouvrent que le soir à six heures. C'est alors un défilé interminable : propriétaire d'un modèle ancien de voiture, éleveur de singes ou de chiens, famille faisant inscrire leur bébé « au cas où... », ainsi qu'une masse impressionnante de jeunes gens et jeunes filles de toutes conditions désirant « faire du cinéma ».

La figuration grève lourdement le devis d'un film, et souvent les studios essaient de s'en passer. Un jour les frères King, producteurs, eurent besoin d'une foule assistant à une corrida. Au lieu de téléphoner à Central Casting (1,000 personnes à 25 dollars par jour, plus les frais), ils allèrent à Mexico, louèrent une arène et annoncèrent par affiches une corrida gratuite : le jour dit, il y avait dans l'arène 50,000 « figurants » bénévoles.

L'aventure la plus étrange du monde des figurants s'est déroulée durant le tournage du film « Vera Cruz » avec Gary Cooper et Burt Lancaster, près de Mexico City. Durant la réalisation, un bandit mexicain célèbre, Juaramillo, attaqua une bourgade proche, tua plusieurs personnes et échappa à la police en se mêlant aux figurants mexicains. C'est au cours d'une scène de guérilla qu'il fut reconnu et arrêté. Il jouait trop vrai !

● Brando père et fils



Il ne s'agit pas de Marlon Brando et de son fils, le bébé qu'il a laissé aux soins d'Anna Kashfi, son ex-femme. Mais du même Marlon et de son père, avec qui il produit son premier film : « Jack le Borgne ». Marlon en est également le metteur en scène et la vedette.

Lui qui quittait naguère les plateaux de tournage parce qu'il n'avait pas ces jours-là envie de travailler, il épuise à présent tout son monde à la tâche. Il a même écopé d'une belle ecchymose

à l'arcade sourcilière parce qu'il avait trouvé que les bagarres « manquaient de réalisme ». Son partenaire Slim Pickens s'était donc échauffé : Marlon avait fait stoïquement les frais de sa vigueur.

Ce n'est pas son propre film, un « western intellectuel » qu'il désertait par caprice. Il a même refusé à sa principale interprète, Pina Pellicier, d'aller passer le jour de Noël dans sa famille.

Pina Pellicier est une parfaite inconnue, une Mexicaine de 18 ans, Indienne dont le type est étrangement japonais. Il y a quelques mois, elle vendait encore des fleurs dans les rues de Mexico. C'est là que Marlon Brando l'a découverte, lui donnant d'emblée le rôle de vedette dans l'un des films les plus attendus de l'année. Est-ce un nouvel amour ? se demandent les chroniqueurs d'Hollywood. Mais les précédents de Josanne Mariani et d'Anna Kashfi ont rendus prudents. Plus simplement un nouveau visage exotique, réunissant deux conditions chères à Marlon : n'être pas encore une star et sortir d'un milieu pauvre.

Etats-Unis

● La presse américaine prend à partie ces derniers nababs orientaux : les membres du Congrès

Plusieurs membres du Congrès américain ont voté des crédits pour l'attribution de voitures à certains de leurs propres confrères ! Ces « cadeaux de reconnaissance » sont des voitures de grand luxe et s'offrent accompagnés d'un chauffeur payé, lui aussi, par le Congrès et d'une large attribution d'essence gratuite...

La plus somptueuse d'entre elles est la Cadillac de 15,000 dollars donnée à Joseph Martin, du Massachusetts (leader républicain à la Chambre des Représentants), qui stationne chaque jour devant le Capitole, au milieu d'autres dons du même ordre.

La presse américaine ayant largement diffusé la photo des « limousines du Congrès », les lettres de contribuables mécontents affluent à Washington. Les plus hostiles demandent que la lumière soit faite sur les « extras » dont bénéficient les représentants du peuple en plus de leurs vingt-deux mille cinq cents dollars de traitement.

La gestion du Congrès coûte, en effet, 89 millions de dollars par an au Trésor américain. Sans compter les « dépenses d'investissement » (173 millions de dollars cette année), destinées à agrandir et restaurer le Capitole, édifier de nouveaux buildings ou à améliorer les divers bureaux attribués aux membres du Sénat et de la Chambre des Représentants.

Les membres des deux Assemblées jouissent, en effet, d'un confort inconnu dans les autres démocraties parlementaires. Qu'on en juge :

SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

— Chaque représentant dispose d'une suite de bureaux : deux cabinets de travail au minimum, une pièce pour les archives et le courrier, une penderie et une salle de bains. Les sénateurs ont droit à un réfrigérateur de bureau. Dans le nouveau building qu'on leur établit ils disposeront de cinq pièces munies de coffres-forts muraux ;

— Les repas sont servis pour tous les membres (436 députés, 98 sénateurs) et leurs invités, dans les salles à manger privées du Capitole à un prix de cantine ;

— Tarifs de faveur aussi chez le coiffeur installé dans le sous-sol du Capitole : 75 cents la coupe pour les représentants (la moitié du prix pratiqué dans la ville même). Les sénateurs, eux, ont droit à la coupe gratuite des cheveux et de la barbe ;

— De leur côté, les dix-sept femmes du Congrès, les femmes et filles des élus, ainsi que leurs employées peuvent se faire coiffer, masser, maquiller dans des salons de beauté à tarif très réduit installés à l'intérieur même du Capitole.

« Nous sommes payés comme des businessmen »

Si le sénateur Humphrey se sent nerveux à la suite des démentis de Khrouchtchev, il peut aller nager dans la piscine privée du Sénat, faire du punching-ball dans le gymnase du Capitole, passer ensuite une heure aux bains turcs spécialement aménagés dans l'édifice ou se faire masser, tout aussi gratuitement, par l'infirmier de service.

Si malgré ces soins, le « congressman » américain tombe malade, les hôpitaux de l'Armée et de la Marine le prennent en charge sans un dollar de contre-partie.

Pour se recueillir, il dispose même, tout près de ses bureaux, d'une « chambre de prières » capable d'accueillir à la fois 5 ou 6 « assoiffés de solitude ».

Mêmes facilités pour le travail. Les élus disposent, outre l'immense bibliothèque du Congrès, de petites bibliothèques particulières et spécialisées, de salles d'enregistrement pour diffuser leurs messages à la radio ou à la télévision. Leurs frais de poste sont couverts par la caisse du Congrès et leurs télégrammes et appels à longue distance remboursés.

Autre source d'économie : la papeterie « officielle » où tous achètent au meilleur compte papier, registres ou stylos de luxe.

Autres avantages substantiels : important dégrèvement d'impôts, retraite substantielle, assurance-vie, allocation de « frais de personnel », etc.

Bref chaque membre du Congrès « revient » à 166,000 dollars par an, 87% de cette somme allant aux « extras » et 13 seulement au traitement proprement dit.

Les officiels de Washington ont répondu à l'énumération rageuse de ces privilèges par ce sec commentaire : « Nous ne sommes pas mieux payés que les businessmen ayant moyennement réussi dans l'industrie ou le commerce. »

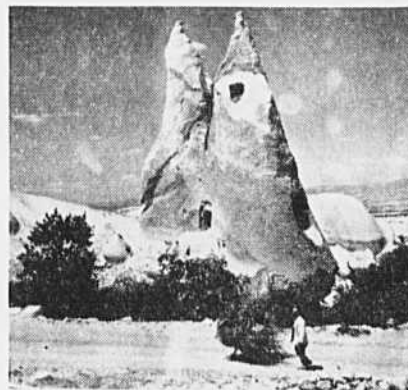
● « Acheter un terrain sur la lune est illégal »

Chaque jour, des centaines de lettres affluent à Washington, au Ministère de l'Intérieur : des Américains demandent s'il est possible de retenir — pour les acheter à l'avance — des parcelles de terrain sur la lune.

Les services du ministère répondent par une circulaire ainsi rédigée :

« Nous vous remercions de votre lettre, dans laquelle vous nous questionnez sur les terres à vendre dans la Lune ou sur les planètes.

« Il n'est pas possible, actuellement,



de déposer de candidature pour obtenir, par l'intermédiaire du gouvernement américain, le droit de débarquer sur la Lune ou sur une planète. Les Etats-Unis, jusqu'à maintenant, ne prétendent pas exercer leur souveraineté sur des territoires extra-terrestres...

« Si des sociétés privées ou des individus isolés ont émis de telles prétentions et ont vendu, ou attribué des terrains, ces marchés n'ont pas été conclus selon les prescriptions de la loi fédérale. Jusqu'à ce qu'il y ait une base légale permettant de considérer que ces territoires font partie des « terres publiques » des Etats-Unis, il n'y a aucun moyen ou procédé qui permette d'en réclamer officiellement la propriété. »

Petits et grands échos de la médecine

TEHERAN

Première victoire sur l'opium

L'Iran est un des plus grands producteurs de pavot du monde. A la fin du mois d'octobre 1955 (date à laquelle une législation contre les stupéfiants fut adoptée par le Parlement Iranien) l'Iran produisait près de 1,000 tonnes d'opium par an et en exportait seulement 90. La consommation de la drogue n'était soumise à aucune restriction légale et, selon certains spécialistes, un Iranien sur dix était opiomane.

Depuis 1955, toute production d'opium est interdite et le gouvernement iranien a entrepris de traiter les opiomanes. Des milliers de personnes se sont présentées spontanément et la plupart d'entre elles ont pu être soignées sans hospitalisation.

Certes, l'opiomane n'a pas complètement disparu en Iran. Il subsiste sans aucun doute un noyau irréductible d'intoxiqués qui trouveront le moyen de se procurer de la drogue et le traitement se révélera très difficile. Mais en moins de trois ans, un des fléaux qui ravageaient l'Iran a pu être pratiquement jugulé.

LONDRES

Attention aux queues de cheval !

Mesdemoiselles, qui portez des queues de cheval, soyez prudentes : l'alopecie vous guette !

L'alopecie est le terme savant pour dire chute des cheveux.

Si vous ne voulez pas devenir précocement chauve, ne soumettez pas vos cheveux aux « tiraillements prolongés » qu'un auteur anglais, le Dr Slepian, accuse d'être à l'origine de certaines alopecies.

Les manifestations les plus précoces de la maladie de la chute des cheveux sont constituées par une légère rougeur à la base des cheveux, laquelle peut s'accompagner de pellicules, de démangeaisons et même de petits points de suppuration.

Puis, après plusieurs mois, certaines zones voient les cheveux se raréfier ; enfin se constituent de petites surfaces atteignant au maximum la dimension d'un ongle, où il n'y a plus de cheveux du tout. Les régions les plus atteintes sont situées en bordure du front, devant et derrière les oreilles, et derrière la nuque.

Fort heureusement, lorsque la cause du mal est trouvée et qu'une autre coiffure est adoptée, les cheveux repoussent. Cependant, le Dr Slepian cite deux cas où, après six mois, aucun cheveu n'avait repoussé.

L'usage immodéré des bigoudis paraît également susceptible d'entraîner de tels ennuis.

PARIS

80% d'épileptiques peuvent mener une vie normale

Il existe en France 100 à 200,000 épileptiques. C'est dire l'importance des aspects sociaux de cette maladie qui peut différer considérablement par ses symptômes d'un individu à l'autre.

Contrairement à une opinion assez répandue, la plupart des épileptiques peuvent mener une vie parfaitement normale.

A l'âge scolaire, l'expérience prouve que la plupart des petits malades peuvent être éduqués dans des écoles normales, sans restriction de travail et sans interdiction de jeu. Il est cependant essentiel que l'instituteur et les camarades de classe soient prévenus, pour pouvoir porter les premiers soins en cas de crises subites.

Il est également prouvé que l'épilepsie ne constitue pas un obstacle au mariage ni une contradiction pour les grossesses.

L'épileptique, enfin, peut devenir un excellent ouvrier. Les contre-indications attachées à certaines professions doivent être révisées et appliquées sans trop de rigidité.

Une seule réserve cependant : on

doit s'opposer formellement à ce que l'épileptique, même s'il n'a plus de crises, conduise une automobile.

NEW-YORK

Une séparation spectaculaire

Les chirurgiens américains viennent de réussir une opération qui est un miracle de précision technique : ils ont pu séparer deux jumelles siamoises qui étaient unies par la partie droite du front.

Une première intervention a eu lieu à l'âge de trois mois pour enlever la partie commune de l'os frontal que l'on a remplacée par une matière plastique. Une deuxième opération est intervenue un mois plus tard : il s'agissait alors de séparer une méninge et un vaisseau communs aux deux enfants. On a procédé ensuite à une greffe de dure-mère (membrane entourant le cerveau) et à une greffe cutanée.

Le développement ultérieur des deux jumelles a été entièrement satisfaisant.

C'est la première fois que l'on enregistre une survie de quelque durée après une séparation de jumelles siamoises unies par des parties vitales.

SAINTE-HELENE

Victoire pacifique

Ayant vu mourir Napoléon d'un ulcère à l'estomac, Sainte-Hélène connaît aujourd'hui la célébrité pour être le premier territoire au monde qui a réussi à se débarrasser totalement de la tuberculose.

La totalité des 4,642 habitants de l'île a été examinée il y a quelques mois ; aucun doute n'est possible : tous les tuberculeux sont guéris et aucun nouveau cas ne s'est produit.

La tuberculose est donc annihilée — mais il convient de dire que l'enquête médicale n'a pas porté sur les cas d'ulcères à l'estomac des habitants de Sainte-Hélène.

ANDRÉ DARBRAY.

SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

Autriche

● Obtenir l'organisation des Jeux Olympiques de 1964 pour Vienne serait plus qu'une satisfaction d'amour-propre et constituerait une arme de première grandeur pour toute l'économie autrichienne menacée par la récession

Nul ne sait avant la décision du Comité Olympique International si les Jeux de 1964 auront lieu à Vienne, à Tokyo ou à Détroit, ces trois villes ayant le plus de chances d'être choisies.

« Moralement », c'est Tokyo qui devrait l'emporter. Le Japon avait été désigné pour les Jeux de 1940, qui ont été annulés par suite de la guerre.

L'atout majeur de Détroit est le rôle dominant que jouent les Etats-Unis dans les sports (organisateurs cependant, déjà, des Jeux de Los Angeles) auquel s'ajoute la promesse qu'en cas de désignation, Détroit fera construire un stade et un village olympiques dépassant en luxe et en confort tout ce qu'on a vu jusqu'ici.

« Sur papier » l'Autriche, petit pays, qui en dehors du football (professionnel) et du ski ne brille guère dans les sports, ne vient que loin derrière les Etats-Unis et le Japon. Vienne n'en espère pas moins coiffer ses concurrents au poteau et ceci pour diverses raisons.

Les Trois atouts de Vienne

1) Les pays européens et nord-africains préféreraient évidemment avoir les Jeux de 1964 en Autriche. Moins de frais, pas de problème d'acclimatation.

2) Les démocraties populaires sont du même avis, inspirées aussi par des arrières-pensées politiques : depuis le Traité d'Etat de 1955, l'U.R.S.S. joue un rôle de « protectrice » de l'Autriche et appuiera sans doute la demande de celle-ci, basée aussi par le fait que la petite Autriche a besoin d'être aidée.

3) L'Allemagne, à son tour, « interviendra » probablement en faveur de la « nation-soeur », usant de son influence auprès de certains pays même non-européens.

Un stade de 95,000 places

Quoi qu'il en soit, les Autrichiens, préoccupés, après une courte période d'euphorie, par la crainte de la récession, font dès maintenant comme si la décision était déjà intervenue et dans un magnifique album de luxe (dont les frais d'impression reviennent à trente dollars par exemplaire !) ils exposent

aux membres du Comité Olympique leur programme de 1964.

Des deux grands stades viennois, Hone Warte et Prater, c'est ce dernier qui fut choisi comme futur Stade Olympique. Il sera complètement remis à neuf et pourra contenir, dès 1960, 95,000 spectateurs, ce qui n'est pas mal pour une ville qui ne compte après tout que 2 millions d'habitants. Une piscine ultra-moderne, des terrains et salles pour les autres sports compléteront son installation.

Village Olympique — transformable en localité d'habitation

Pour le village olympique, on a choisi la banlieue sud, la région boisée Lasberg, de façon qu'une fois les Jeux terminés, les maisons construites puissent loger 3,000 familles, pour la plupart ouvrières. Le futur village olympique constituera alors une nouvelle localité moderne, hygiénique, admirablement située en pleins bois.

Comme on voit, rien ne manque pour donner le premier coup de pioche à ce beau projet que l'accord du Comité Olympique.

Question vitale

Pour l'obtenir les Autrichiens comptent user aussi d'arguments sentimentaux et font valoir notamment qu'économiquement et touristiquement, l'organisation d'une telle manifestation serait une goutte d'eau pour de grandes puissances comme le Japon ou les Etats-Unis, tandis qu'elle pourrait être vitale pour la petite Autriche, menacée de récession.

Les travaux pour l'agrandissement du Stade pourraient commencer, en effet, dès 1959 et le reste en 1962-63, donnant du travail à des centaines d'ouvriers. Et en 1964, l'arrivée de milliers d'athlètes et de centaines de milliers de spectateurs constituerait un événement touristique de première grandeur pour toute l'économie autrichienne.

Chine

● Les petits chinois vont s'appeler « Spoutnik » ou « Aide à la Corée »

En Chine populaire, les enfants ne s'appellent plus « Parfums de rose » ou « Petit tigre », mais « Aide à la Corée » ou « Réforme agraire ».

En Chine, le prénom, porté après le nom de famille, évoquait, jusqu'à présent, soit une qualité abstraite, soit un objet : les filles se nommaient Jue (Lune), Lan (Orchidée), Tschu (Perle), ou Tschén (Pureté). Les garçons, Sjao fut Tsy (Porte-bonheur) ou Tschan Tschou (Longévité).

Dans certaines provinces, la coutume voulait même qu'on ne donne pas de prénom du tout. On désignait simplement les enfants par « Lao Da » l'aîné, « Lao Er », le second ou « Sjao Pang », le petit gros. Arrivé à l'âge adulte, il choisissait lui-même son prénom définitif.

Aujourd'hui encore, alors que le livret de famille est devenu obligatoire, beaucoup de parents donnent à leurs héritiers un « nom de lait » provisoire afin



qu'ils puissent, ensuite, porter le prénom de leur choix.

Mais beaucoup de parents donnent actuellement à leurs enfants des prénoms rappelant un événement politique ou une victoire économique. Quelques-uns des prénoms les plus répandus cette année sont : Uï (Premier mai), Tu Gai (Réforme agraire), Ja Fej (Asie-Afrique), Feng Tschan (Bonne récolte), Wel Sing (Spoutnik).

Japon

● Consternation au Japon : des singes placés sous la protection de la loi terrorisent les visiteurs d'un zoo

La terreur règne à Oita (Japon). Les 600 hôtes du « Parc des Singes » sont en révolution : ils ont renversé le triumvirat de vieux et paisibles macaques qui les gouvernaient, et se livrent à des voies de fait sur les visiteurs du zoo. Psychologues, sociologues et conseillers municipaux sont impuissants à rétablir l'ordre...

Depuis sa création, en 1953, le « Parc des Singes », vaste réserve où les animaux vivent en liberté, connaissait l'ordre et la paix sous la haute direction de trois « anciens » : Pan, Jupiter et Titan. Le triumvirat était inflexible : tout contrevenant à ses lois se voyait refuser la nourriture jusqu'à ce qu'il ait fait amende honorable.

Le drame a éclaté un dimanche. Pan, assis sur son trône rocaillieux, surveillait ses sujets. Soudain, un jeune macaque s'approcha de lui et le gifla violemment. Puis, d'un seul élan, il le précipita à bas du « trône ».

Depuis lors, les jeunes voyous macaques ont pris le pouvoir. Ils terrorisent leurs compagnons, attaquent les

visiteurs. Leur jeu préféré : se cacher derrière un buisson, puis se jeter avec des cris stridents sur les femmes qui passent. Les jeunes guenons, plus pro-saïques, se contentent de voler les provisions des passants.

Le conseil municipal de Oita a dressé une liste noire des singes les plus violents. S'ils étaient éliminés, l'ordre ne tarderait pas à se rétablir. Mais Tokyo refuse son autorisation : le « Parc des Singes » est déclaré d'intérêt national et tous ses habitants sont placés sous la protection de la loi.

Enfance

● Quand on naît petite fille

Un homme qui était peut-être un brave homme vient de se pendre, laissant une femme et plusieurs jeunes enfants, et je vous donne en mille la raison de ce suicide : sa femme venait de mettre au monde un nouveau bébé, et ce bébé était une fille. Or notre homme voulait un garçon... Notez qu'au milieu de plusieurs petites soeurs aînées la pauvre pouponne, cause si involontaire du fatal désespoir paternel, possédait aussi un frère. Mais cela ne suffisait pas : le père n'eût voulu engendrer que des mâles. Paix à ses cendres, paix surtout à la mère ainsi abandonnée avec ses filles et son garçon. Mais n'est-il pas curieux de pousser aussi loin la préférence pour les petits représentants du sexe fort, supérieur et dominant ?

Dans beaucoup de peuples primitifs, dans beaucoup de peuples de l'antiquité, et jusqu'à une époque récente dans beaucoup de peuples civilisés, christianisés et évolués, la naissance d'une fille a été ou est encore accueillie avec bien moins d'enthousiasme que celle d'un fils, et nos propres lois et coutumes sont encore fortement imprégnées de ce discrédit jeté dès le berceau sur les descendantes d'Eve : là où règnent encore de semblables préjugés, on voit les mères toutes tristes et honteuses d'avoir si mal répondu à l'attente de la famille, se mortifier, s'excuser, et promettre timidement de tâcher de faire mieux la prochaine fois. Le plus drôle est que nul ne semble s'aviser que la production de futures femmes est indispensable à celle de futurs hommes, ceux-ci en dépit de toutes leurs supériorités n'étant point capables de se perpétuer entre eux, et ne pouvant absolument pas se dispenser du très important concours d'une faible femme pour la procréation du plus viril des héritiers.

Cependant chez les peuples qu'en notre temps on dit « occidentaux », les vieilles traditions se sont en général rapidement évanouies de nos jours. On s'y réjouit autant de la venue d'une fille que de la venue d'un garçon ; mieux, les jeunes parents sont souvent d'accord pour désirer très sincèrement la première. Le mieux est de ne pas trop spéculer sur cette loterie animée par des forces naturelles à peu près totalement inconnues, et où

[Lire la suite page 55]

SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

Les grands récits du "Samedi"

La fabuleuse dynastie des ROCKEFELLER

Par Michel Clerc

Pour les Américains, la famille Rockefeller incarne le passé et l'avenir des Etats-Unis : on l'a vu, il y a quelques mois, lors de l'élection triomphale de Nelson Rockefeller comme gouverneur de l'Etat de New-York. Pourtant, à l'aube du XXe siècle, John D. Rockefeller était l'un des hommes le plus haïs, le rapace type parmi les grands magnats. Comment s'est opérée cette métamorphose ? C'est ce que nous montre Michel Clerc dans cet article.

Un immense silence tomba sur l'empire du pétrole. John D. 1er était mort

Sec et léger, tordu par la vie comme un arbre par les tempêtes d'un siècle, le vieillard se hissa d'un pas allègre à bord de son wagon privé.

Une casquette de flanelle grise abritait son visage de momie ; quelques traits aigus reliés entre eux par un million de rides, deux billes d'acier qui brillaient sous des paupières totalement dépourvues de cils. Habituellement, pour n'être pas reconnu, il portait des lunettes noires, mais il pleuvait dru, ce matin-là, sur la petite gare du New Jersey, et le voyageur arborait à son revers un énorme tournesol qui lui tenait lieu de soleil.

John David Rockefeller pesait cent livres, possédait un milliard et demi de dollars, et il venait d'avoir quatre-vingt-dix-sept ans. Pourtant il avait encore une ambition, une dernière victoire à remporter : vivre trois ans de plus, il voulait être centenaire.

Un jour il avait fait arrêter son chauffeur devant le rocher qui, au milieu de son domaine, indique l'endroit où jadis le rebelle John Dean, poursuivi par les colons, resta caché pendant plusieurs semaines. Sur ce rocher étaient gravées en lettres majuscules les initiales du héros, J. D., qui étaient aussi celles de John Davidson :

« Ce rocher, dit-il, c'est moi ; je durerai aussi longtemps que lui. » (Rockefeller, en allemand, signifie littéralement « celui qui abat des rochers ».)

Il disait aussi qu'au jour de ses cent ans, il donnerait une grande fête avec un orchestre et qu'il tiendrait la baguette.

Il déployait, pour parvenir à ce but ultime, la même énergie et la même prudence qu'il avait montrées tout au long de sa vie pour éliminer ses concurrents, vaincre les obstacles. Il pratiquait l'économie de soi aussi minutieusement qu'il avait économisé ses premiers dollars. Lever à l'aube. Promenade en auto. Dix-huit trous de golf. Biscottes et yaourt. Jamais un cigare et jamais d'alcool. Il fuyait le froid, la pluie, les soucis.

Le coeur aussi était blindé

En ce matin de l'automne 1936, John Davidson Rockefeller descendait, dans son train particulier, comme tous les milliardaires, vers l'azur de la Floride. Il emportait avec lui, précautions habituelles, deux tubes à oxygène, trois

paniers de légumes frais, plusieurs bouteilles de lait pasteurisé et vitaminé. Cinq de ses collaborateurs voyageaient avec lui. Parmi eux, le vieux et fidèle valet suisse John H. Yordi, dont l'unique besogne était d'emplir chaque matin les poches de son illustre client de piécettes d'argent toutes neuves — les *dimes* — qu'il avait coutume de distribuer autour de lui dans l'espoir d'acheter à bon prix quelque popularité.

Cet homme de fer qui ne craignait rien ni personne avait eu des ennuis avec son tube digestif. Une curieuse maladie ayant détruit radicalement son système pileux — pas un cil, pas un cheveu, pas un poil de sourcil — il aurait eu, avec ses lèvres minces, son nez fin comme une lame, ses petits yeux froids et ronds, la sombre dignité d'un moine de l'Inquisition s'il ne s'était affublé d'une perruque d'un blanc jaunâtre qui lui donnait un peu l'air d'un vieux comédien éternellement condamné à jouer le rôle d'Harpagon. Le régime draconien qu'il s'imposait l'avait rendu d'une maigreur extrême, presque inquiétante, mais le coeur, coeur de Rockefeller privé de tabac, épargné de l'émotion, coeur blindé, le coeur était solide. Il y avait 97 ans que le coeur de M. Rockefeller fonctionnait au rythme lent de 60 pulsations-minute, jamais plus, jamais moins, aussi implacable, aussi régulier qu'une machine à calculer.

L'homme qui partait, ce matin-là, vers la Floride, dans la dentelle et le feutre d'un wagon qui eût fait rêver Barnabooth, cet homme roulait vers ses cent ans.

Ce fut pourtant son dernier voyage. Il arriva en Floride, s'installa à Ormond Beach, mais, six mois plus tard, malgré le yaourt et les vitamines, il ferma pour la dernière fois ses paupières privées de cils et pour la première fois perdit un pari. C'était le 23 mars 1937.

Un gratte-ciel s'effondrait . . .

Alors il se passa ce qu'on n'avait pas prévu. La mort de John Davidson Rockefeller qui, cinquante ans plus tôt, eût enchanté l'Amérique, fut accueillie avec une étrange et mélancolique consternation. On eût dit qu'un gratte-ciel s'effondrait. Les drapeaux, dans le ciel de Floride, ne flottèrent plus qu'à mi-hampe. Les nègres d'Ormond Beach firent sonner les cloches funèbres de

leur temple baptiste et affichèrent sur le portail le psaume 23 en l'honneur « du seul blanc qui eût fréquenté leur église ».

Au jour des funérailles, il y eut, sur toute la terre, une minute de silence : celle qu'observèrent, au pied des derricks jalonnant à travers cinq continents l'empire des Rockefeller, tous les ouvriers du pétrole.

Le premier des Rockefeller venait de mourir et les Rockefeller étaient soudain délivrés de la sombre magie qui, depuis un demi-siècle, s'attachait à leur nom. Les plus sordides ruses, les plus âpres batailles du capitalisme, les plus cyniques victoires de la rapacité humaine, tout cela soudain était oublié.

Il ne restait plus, dans la mémoire américaine, que les bonnes oeuvres, laboratoires, universités, hôpitaux, fondations, routes, gratte-ciel, villes qui dans le monde entier, portent le sceau des Rockefeller. Pendant cinquante ans John D. Rockefeller avait exploité la sueur des hommes avec un machiavélisme et une froideur sans égal pour édifier sa montagne d'or. Depuis quarante ans les Rockefeller, ses descendants, avaient travaillé, jour et nuit, à disperser cet or aux quatre vents de l'humanité, n'ayant d'autre métier que la philanthropie. Une génération pour constituer le plus fabuleux compte en banque des temps modernes, deux générations pour tout effacer.

L'instant où John D. Rockefeller est enterré dans le cimetière de Cleveland sous les yeux de son fils, et de ses cinq petits-fils, c'est un grand chapitre de l'histoire américaine qui se ferme : celui de l'aventure. Et c'est en même temps l'absolution, donnée par le peuple américain, à une famille dont l'histoire a, dans ses débuts, quelque chose de sinistre et de balzacien.

Scarlet O'Hara n'était pas encore une vieille dame. L'Amérique d'« Autant en emporte le vent » faisait à la fois des affaires et la guerre. Il y avait de jeunes hommes exaltés qui mouraient pour libérer les esclaves et d'autres pour perpétuer les traditions conservatrices du Sud. Il y avait aussi des hommes moins jeunes qui profitaient de la Sécession pour s'enrichir.

Sur les rives brumeuses du lac Erié, la ville industrielle et puritaine de Cleveland était assez exactement partagée entre son appétit des conquêtes matérielles et son esprit de sacrifice. La guerre ouvrait des chantiers, faisait

surgir des usines. Dans le temps que s'échafaudaient les luxueuses demeures d'Euclid Avenue, les gains de la bourgeoisie clevelandaise s'étaient investis dans la construction d'une église baptiste qui comptait parmi ses paroissiens d'élite le jeune M. Rockefeller. Les notables de Cleveland ne dissimulaient pas leur admiration pour ce garçon tiré à quatre épingles qui soulevait discrètement son chapeau de soie sur leur passage et louait à l'année la banquette recouvert de tissu vert qu'il occupait le dimanche à l'église.

Un peu sourd, il lisait la Bible d'une voix rauque et ne manquait jamais de verser son obole à la quête, comptabilisant ensuite avec précision sur un calepin les sommes qui représentaient son bilan envers Dieu. Il était grave, assidu, ponctuel, ennemi des plaisirs frivoles. On ne l'avait jamais vu au cabaret ou au théâtre. On disait que ses affaires marchaient bien. M. Rockefeller, de la firme Rockefeller, Clark and Co., était à vingt-deux ans un jeune négociant plein d'avenir.

A l'heure où ceux de son âge s'en allaient, grisés d'héroïsme, se faire tuer devant les lignes de Richmond, John D. Rockefeller gardait la tête froide. Il avait haussé les épaules le jour où Frank, son frère avait commis la suprême folie de rejoindre les rangs de l'armée yankee :

— Tu vas gaspiller ta jeunesse, lui avait-il dit. Ce qui importe c'est de prendre un bon départ dans la vie.

John D., lui, avait pris un excellent départ. Lorsqu'il se retournait sur son bref passé, c'était pour mesurer avec satisfaction le chemin déjà parcouru. Songez qu'en 1861 il était établi à son compte depuis trois ans déjà et enregistré, pour cette seule année, un profit net de 17,000 dollars. Ce n'était pas la fortune mais c'était assez d'argent pour faire un respectable bourgeois de Cleveland.

— Je suis « l'homme aux chiffres », disait-il.

Les dindons de la légende

Il aurait même pu dire que les chiffres avaient bercé son enfance. Si l'on voit aujourd'hui des troupeaux entiers de dindons dans les parcs Rockefeller c'est pour commémorer le jour où John D., âgé de six ans, gagna ses premiers cents en élevant quelques-unes de ces nobles volailles. Son père les lui avait données. Sa mère lui avait fait cadeau d'un cahier de molesquine où il inscrivait ses opérations : d'un côté ce que lui coûtaient les dindonneaux en grains et en lait caillé, de l'autre ce qu'ils lui rapportaient une fois vendus. Il y avait, sur le manteau de la cheminée, un bol ébréché où John D. déposait sagement les profits de son élevage.

La famille de John D., dont l'origine se perd dans les nuages de l'immigration allemande, n'était pas riche et pourtant ne manquait de rien. Elle devait cette relative aisance aux tours de passe-passe d'un père extravagant,



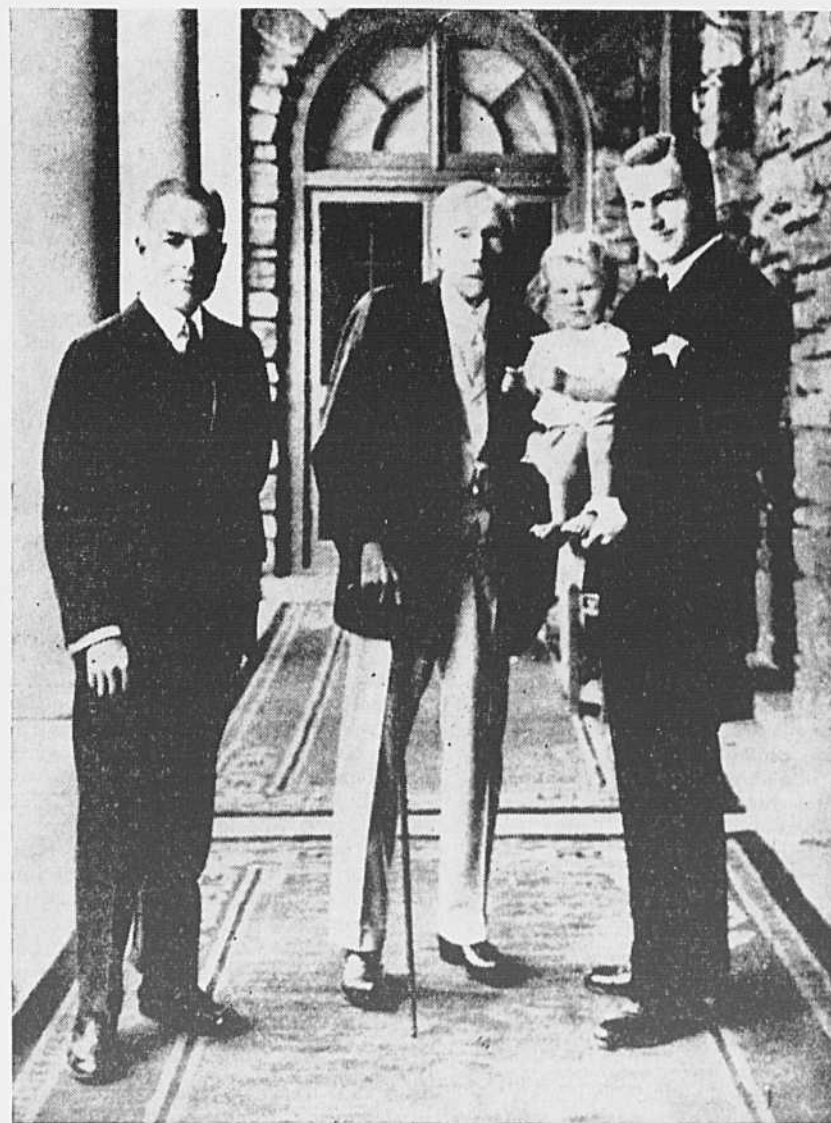
Le père de John D., William Avery Rockefeller n'a pas son pareil pour faire jaillir de l'argent.



Sa mère, Eliza, est une puritaine aux moeurs rigides.

Les quatre enfants de Rockefeller en 1885. Trois filles : Bessie, Edith, Atta, et enfin, ô joie, en 1874, un garçon, John D. No 2.

De gauche à droite : John D. II, John D. I et John D. III tenant son fils dans les bras.



William Avery Rockefeller, qui portait une barbe bouclée, des gilets à fleurs, une chaîne en or, et dont la carte de visite s'ornait d'un titre « Docteur en médecine », qu'on eût vainement cherché dans les universités d'Amérique. Les biographes qui se sont penchés sur les Rockefeller n'ont jamais réussi à cerner tout à fait la silhouette de ce personnage inquiétant et pittoresque qui jouait les sourds-muets quand les gendarmes étaient à ses trousses et se découvrait au contraire une éloquence de bateleur pour vendre aux Indiens et aux pionniers de la frontière des fioles d'eau sucrée, propres, leur jurait-il, à les guérir du cancer et de la tuberculose.

Un luron qui rapporte

Le bruit courait que cet aimable charlatan changeait de nom pour exercer son illicite métier, qu'il entretenait à l'Ouest un second ménage, et l'on sait aussi qu'il se fit passer pour mort un quart de siècle au moins avant d'être porté en terre.

L'étrange est que, jusqu'au jour de sa mort prétendue, ce joyeux luron revint assez régulièrement à la maison, où l'attendait au milieu de six enfants, exemplaire et résignée, la pieuse Elisa, son épouse. Sèche, flétrie avant l'âge, Elisa Rockefeller menait sa famille à la baguette, inculquant à ses enfants la crainte de l'enfer, le culte de l'éco-

venait toujours avec des poches pleines. Il y avait toujours quelques pièces dans les goussets de son gilet. Il possédait le pouvoir magique de susciter l'argent. Aux yeux d'un petit élève de dindons né pour devenir un jour le roi du pétrole, c'était une caution suffisante.

C'est à douze ans que John D... découvrit la règle d'or qui devait gouverner sa vie. S'étant loué pour arracher les pommes de terre d'un voisin, il se rompit le dos pour gagner la somme princière d'un dollar en trois jours. Mais à la même époque son élevage de dindons lui avait permis d'économiser cinquante dollars qu'il prêta à un fermier; ils lui revinrent quelques mois plus tard accrus d'un intérêt de trois dollars et demi :

« Je compris, ce jour-là, dit-il, qu'il est absurde de travailler pour l'argent : il faut que l'argent travaille pour vous. » Un gamin de Cleveland venait de découvrir la grande loi du dix-neuvième siècle américain et le premier théorème du capitalisme mondial.

Le petit carnet

Avec 53 dollars, même en ce temps-là, bien sûr, on n'allait pas très loin. Mais le génie des chiffres habitait le petit Rockefeller. A l'âge où d'autres s'enlisent dans les chemins vaniteux de littérature, John D... avait une règle à calcul dans la tête. Elisa Rockefeller

ler, obtint à Cleveland, chez MM. Hewitt et Tuttle, un emploi d'aide-comptable à quinze dollars par mois. Il venait d'avoir seize ans.

MM. Hewitt et Tuttle, qui pratiquaient le trafic du cochon et des céréales entre la côte est et ouest, auraient eu plus de considération pour leur nouvel employé s'ils avaient deviné que quarante-cinq années plus tard, il gagnerait à chaque minute le salaire annuel qu'ils lui consentaient à cette époque. Ils ne tardèrent pas à se rendre compte qu'ils avaient mis la main sur un collaborateur hors pair, mais ils se crurent bien avisés en ne le lui faisant pas savoir. John D... dut attendre deux ans, penché sur son pupitre de comptable, alignant des chiffres de l'aube à la nuit, ouvrant l'oeil sur les docks, surveillant les factures, pour atteindre par une progression lente et mesurée les cinquante dollars par mois qui, selon MM. Hewitt et Tuttle, auraient dû combler ce jeune homme de dix-huit ans.

L'une des plus précieuses reliques qu'on se transmet de génération en génération dans la famille Rockefeller est le petit cahier connu sous le nom de registre A où le modeste employé de 1855 consignait — chaque soir — ses dépenses. Ce que traduit ce livre de bord, ce ne sont pas les états d'âme d'un jeune ambitieux, mais les deux vertus cardinales qui, de père en fils, ont guidé les Rockefeller, l'économie et la piété. Le 25 novembre 1855, John

D. avait versé quinze cents aux missions étrangères, dix cents à un jeune pasteur. Le 15 décembre 1855, l'école du dimanche lui a coûté cinq cents. Il s'était fendu de dix cents pour une petite feuille religieuse intitulée « Le Macédonien ». Le 13 janvier 1856 il avait fallu verser un dollar pour louer un banc à l'église et le 21 mars, un dollar à l'YMCA. John D. ne se pardonnait pas d'avoir un jour dépensé deux dollars pour s'offrir une paire de gants. Le registre A porte la trace de son remords.

65 ans de mariage

Ces trois années obscures passées chez Hewitt and Tuttle furent pour lui capitales. Ayant accumulé neuf cents dollars d'économies et compris le mécanisme du transit entre l'Est et l'Ouest, il proposa à un jeune Anglais du nom de Clark de s'associer avec lui pour créer une firme concurrente. Le vieux William lui prêta encore un millier de dollars, à 10% d'intérêts, en sorte que la firme Rockefeller et Clark put disposer, au départ, d'un capital initial de quelque trois mille dollars. A leur tour, ils expédièrent — et à la commission — le poisson, le cochon, le blé, le sel et, la guerre fouettant les affaires, encaissèrent rapidement d'assez jolis profits.

L'affaire se développa si vite qu'un appel de fonds fut bientôt nécessaire. John D., son chapeau à la main, se présenta, sans grand espoir, chez le banquier Truman Handy.

— Combien vous faut-il? demanda M. Handy.

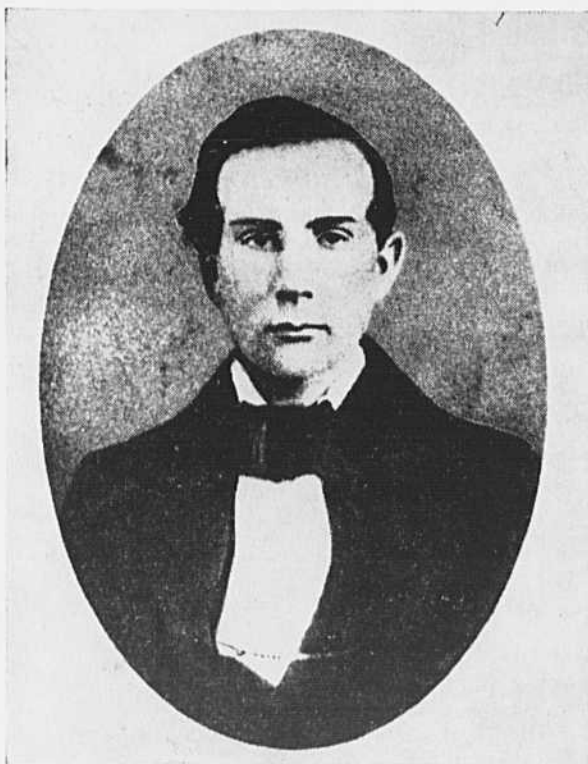
— Deux mille dollars! répondit sans hésiter le jeune patron.

— Accordé.

En rentrant chez lui ce soir-là, John D. sut qu'il était devenu quelqu'un dans la ville. La signature de la firme Clark et Rockefeller valait deux mille dollars. Tout était possible.

Il y avait dans le voisinage une jeune demoiselle du nom de Laura Celestia Spelman qui haïssait le théâtre, l'alcool, la fumée de cigarettes. Elle avait un grand respect pour le sérieux du jeune M. Rockefeller qui venait en une année d'aligner dix-sept mille dollars de bénéfice net, de se faire admettre parmi les deux cents membres du Cleveland Union Club et possédait déjà le regard d'acier qu'il faut à un jeune businessman puritain pour foudroyer ses adversaires et regarder Dieu en face.

Ce fut un mariage de raison. Il dura soixante-cinq ans.



John D. 1er à 26 ans. Il va acheter à Cleveland sa première raffinerie de pétrole.



Un mariage de raison. Laura Celestia Spelman haïssait le théâtre, l'alcool et le tabac. Elle était l'épouse rêvée pour John.

nomie et l'amour de la Bible. Sans doute John D. reçut-il de sa mère, « la meilleure part de lui-même » — le côté philanthrope et bon époux — mais il n'oublia jamais les bonnes leçons de son père, qui sut l'initier très tôt à la roublardise et lui donna le sens des affaires.

John D. ne lui ressemblait pas. Petit garçon sérieux, penché sur la Bible et ses livres d'arithmétique, c'est avec un certain effacement qu'il voyait débarquer, au retour de ses mystérieuses randonnées, ce père tonitruant au plastron toujours orné d'une perle, qui racontait des exploits couleur de western et sortait tout droit du catalogue bariolé de l'Amérique aventureuse. Mais un trait du personnage emplissait John D. d'une admiration sacrée : son père re-

aurait voulu l'envoyer au collège mais le père William, mesurant la futilité du savoir livresque, préféra l'inscrire sans plus tarder à l'école de commerce de Cleveland. Il y passe un an sur des livres de comptes. L'heure avait sonné, pour lui, de gagner sa vie.

Au calendrier dynastique des Rockefeller, le 26 septembre 1855 est une date historique. Aujourd'hui encore, à cent quatre ans de distance, ils en célèbrent pieusement l'anniversaire. Les quatre petits-fils de Nelson Rockefeller, triomphalement élu dernièrement au poste de gouverneur de l'Etat de New-York, connaissent déjà cette date. Ils l'ont apprise avant celle de la naissance de Georges Washington :

C'est le 26 septembre 1855 que leur arrière-grand-père, John D. Rockefel-

Le jeune Rockefeller débarque Bible en poche

pes à pétrole commençait à trembler aux fenêtres américaines : juché derrière son pupitre directorial de Cleveland, John D. Rockefeller, soudain, en fut ébloui.

Jusqu'alors écumé dans les « creeks » ou bien à la surface irisée des ruisseaux par les Indiens et les bûcherons, le pétrole brut n'était guère qu'un remède de charlatan. Vendu en petits flacons sous le nom de « rock-oil » (huile de roche), on l'appliquait aux rhumatisants. Des médecins plus audacieux — nul doute que le père de John D. ne fût de ceux-là — l'administraient carrément à leurs bronchiteux, à leurs tuberculeux, qui avalaient

les yeux fermés quelques gouttes noirâtres de ce liquide malodorant, et ne s'en portaient pas plus mal.

Vers 1860 d'ingénieurs chimistes réussirent à débarrasser cette huile crasseuse de la mauvaise odeur qu'elle dégageait en brûlant : ce fut le début de l'éclairage au kérosène.

L'Amérique éteignit ses chandelles et, devant Rockefeller, prompt à saisir l'insaisissable, s'ouvrit une route lumineuse. Il devina à l'heure où son associé Clark commençait à s'endormir dans la routine d'une affaire confortable, que quelque chose de grand était en train de naître.

[Lire la suite page 23]

ROMANS - NOUVELLES POLICIERES ET SENTIMENTALES - CONTES

Un roman d'amour complet

LE BILLET DE LOTERIE

par ANNIE ACHARD

Au tirage de la Loterie Nationale d'hier, les chiffres 00,000 sont sortis pour le gros lot de 50 millions de francs. Suivant le règlement, c'est le No 10,000 qui est, dans ce cas exceptionnel, le gagnant.
(Les Journaux).

I

B IEN qu'il fût naturellement de caractère optimiste et gai, Jean Dalmont se sentait ce soir-là particulièrement découragé. Dans une heure, il prendrait à la gare de Lyon un train qui le conduirait à Marseille. Dès son arrivée, il se rendrait au siège des « Savonneries de la Méditerranée » où une situation d'adjoint à la direction commerciale venait de lui être offerte à l'essai. Après un stage de trois mois, il serait accepté dans cette fonction ou bien il n'aurait plus qu'à se mettre en quête d'autre chose.

Une série de malchances lui avait, jusqu'à présent, interdit de prendre réellement pied dans la vie. Intelligent, travailleur, muni du diplôme de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales (H.E.C.), il avait, à trois reprises successives, été la victime de la mauvaise gestion et de la débâcle des affaires dans lesquelles il était entré. Un mois ici, deux mois là, encore deux mois ailleurs, et il avait fallu chercher de nouveau à se caser.

Cette malchance finirait-elle ? Par instants, Jean en doutait. Dieu sait pourtant s'il souhaitait réussir !... Son mariage avec Marie-Hélène dépendait de cette réussite puisque le père de la jeune fille qu'il aimait de toute son âme, et dont il était également aimé, exigeait que celui qui aspirait à devenir son gendre fût en mesure d'assurer à sa femme la vie confortable qu'elle avait connue jusque-là.

Or, Jean, orphelin de bonne heure, s'il avait pu mener jusqu'au bout ses études grâce au modeste capital dont il avait hérité des siens, était fort peu pourvu de biens de ce monde. En revanche, il était fier, désirait pouvoir installer sans aide son jeune foyer et subvenir dès le début de sa vie conjugale aux besoins du ménage.

Au cours de l'après-midi, il avait vu Marie-Hélène, lui avait dit un assez mélancolique « au revoir ». Elle était plus jolie, plus élégante que jamais, avec sa robe d'un beige très doux que recouvrait à demi un léger manteau d'un ton plus soutenu. Brune, des yeux bleu sombre, grande et mince, un sourire éclatant, elle dégageait une intensité de vie rayonnante et d'intelligente volonté. Généralement, elle avait le don d'insuffler à son fiancé cette volonté agissante et une tenace espérance. Aujourd'hui, cependant, Jean n'avait pu réagir.

— Pourvu que cette tentative ne soit pas encore une déception... avait-il murmuré avant de la quitter.

— Qu'est-ce que j'entends ? s'était-elle rebiffée. En voilà une façon d'attirer le mauvais sort ! Je suis sûre, moi, que cette fois sera la bonne et que nous pourrons bientôt nous marier. Dix-huit mois de fiançailles, est-ce que cela ne vous suffit pas ? Moi, j'entends que cette attente cesse dans trois mois d'ici. Nous habiterons Marseille et nous serons très heureux.

— Si pourtant le délai devait être plus long...

— Dans ce cas, il vaudrait mieux renoncer... Ma patience serait à bout. Il tressaillit devant la menace :

— Marie-Hélène... serait-il possible... Vous m'abandonneriez... ?

Alors, elle se rapprocha davantage de lui, eut sur son visage le plus exquis des sourires :

— Je ne vous abandonnerai jamais car je vous aime, Jean. Mais je veux que vous réussissiez. J'ai confiance en vous, mon bien-aimé. Je vous suivrai par la pensée... Je ne veux pas que vous doutiez. Embrassez-moi, mon Jean.

Elle tendait son visage et ses lèvres fraîches étaient tout près de celles de Jean. Il ne résista pas à la troublante tentation. Il pressa éperdument la jeune fille contre lui et, longuement, un baiser les unit.

Cependant, rentré chez lui, tandis qu'il rassemblait ses bagages, ses doutes le reprenaient. Tout d'un coup, il n'avait plus confiance en la vie et les efforts à faire l'effrayaient. Pour la première fois, son manque de fortune lui était douloureux. S'il en eût possédé, M. d'Orleux ne lui aurait pas imposé cette longue attente et lui aurait donné depuis plusieurs mois déjà sa fille. Mais

M. d'Orleux, riche bourgeois qui n'avait pas autre chose à faire que d'encaisser les revenus des propriétés et des titres que lui avaient transmis ses parents, entendait que le mari de sa fille offrit à celle-ci autre chose qu'une chaumière et un cœur.

Il fallait même que Marie-Hélène eût montré une singulière persévérance pour faire accepter son choix. Elle avait connu Jean Dalmont sur un court de tennis où l'avaient entraînée des amis et que fréquentait l'excellent joueur qu'était Jean. Très vite, ils s'étaient aimés. Cependant leurs fiançailles avaient été moins rapidement décidées, les parents de Marie-Hélène ayant pour elle d'autres ambitions. Mais son jeune amour était de bonne qualité et elle avait tenu bon. Il n'y avait plus à attendre, maintenant, pour que soit consacrée l'union des deux jeunes gens, que le futur mari ait enfin décroché la situation stable qui s'était jusqu'à ce jour dérobée mais qu'il ne pouvait manquer de trouver.

— Allons, un peu d'énergie !... se dit, parlant à haute voix, le jeune homme. Ce n'est pas le moment de flancher et, dans moins d'une heure, je dois être sur le quai de la gare. Ai-je tout bien préparé de ce que je dois prendre avec moi ?

Il avait expédié la veille une malle contenant la plus grande partie de sa garde-robe et des objets qui lui seraient nécessaires durant ce séjour de trois mois. Il conserverait pendant ce temps — pour le cas où, hélas, il ne pourrait demeurer définitivement à Marseille — le très petit appartement qu'il occupait à Paris depuis sa sortie de l'Ecole. D'un coup d'oeil, il inspecta ce qu'il laissait. Une étagère sur laquelle se pressaient des livres, dont plusieurs paraissaient anciens, retint son regard.

— J'aurais dû emporter quelques-uns de ces livres..., murmura-t-il encore, ces livres que m'a donnés cet excellent vieux bonhomme que j'avais pour voisin. Au fait, mon sac en contiendra bien deux ou trois.

Il fit un choix rapide, plaça les volumes retirés du rayon dans son très large sac fourre-tout et, après un dernier examen pour s'assurer que tout était bien en ordre, saisit valise et sac, ferma à double-tour sa porte et gagna l'escalier.

Une heure plus tard, Jean Dalmont roulait vers Marseille où il trouverait, peut-être, la solution heureuse d'un problème vital et d'un présent encore incertain.

* * *

Tandis qu'il somnolait légèrement — il n'avait jamais pu dormir en wagon — dans l'angle du compartiment de deuxième classe où il s'était installé, le jeune homme voyait défiler sous ses paupières closes, les divers épisodes de son existence de vingt-cinq ans. Son enfance, d'abord, heureuse et choyée, son adolescence attristée par la disparition brutale de ses parents, morts au cours d'une catastrophe aérienne, sa vie d'interne dans un lycée parisien coupée de brefs séjours chez un tuteur indifférent, son entrée à l'H.E.C., son concours réussi et l'installation dans le petit appartement découvert par miracle aux alentours du carrefour de Médicis, sa rencontre avec Marie-Hélène et la séduction qu'elle avait immédiatement exercée sur lui. Mais s'il avait eu la joie de voir la jeune fille répondre à son amour par un amour égal, les déboires éprouvés en ne trouvant pas aussitôt la situation qui lui eût permis de réaliser leur rêve commun, l'avaient souvent assombri.

Il avait alors fréquemment éprouvé un puissant réconfort auprès du vieil homme dont le logis était voisin du sien. Pourquoi, cette nuit, son souvenir revenait-il avec insistance hanter l'esprit à demi conscient de Jean Dalmont ? Était-ce parce que, au moment de partir, il avait pris en hâte, parmi d'autres, des livres qui lui venaient de lui ?

Un fait insignifiant les avait fait entrer en rapports amicaux et sous cet inconnu d'abord assez distant et qui vivait à l'écart de ses semblables, ne recevant personne et ne sortant que très peu, Jean avait découvert un homme d'une distinction parfaite, d'une culture extrême, en même temps qu'il devinait qu'une terrible épreuve avait dû lui être infligée, faisant d'un être bon et sociable ce solitaire misanthrope et désabusé.

Il vivait modestement dans un logis à peine meublé ; seuls, des livres, dont la plupart étaient anciens et richement reliés, indiquaient un passé meilleur. Beaucoup de poètes avaient leur place dans cette bibliothèque où les

sonnets de Ronsard voisinaient avec les oeuvres d'Alfred de Vigny et les poèmes de Lamartine avec ceux de Mme de Noailles. Jean aimait ces auteurs comme devait les aimer son voisin. Ce goût commun avait rapproché les deux hommes et une relative intimité s'était établie entre eux. Un jour, même, à la grande surprise du plus jeune, l'ainé lui avait déclaré :

— J'ai décidé de vous prier d'accepter un certain nombre de ces ouvrages que vous paraissez apprécier. Vous êtes jeune... et je suis très vieux. Après moi, Dieu sait dans quelles mains tomberont ces livres... Ils seront mieux placés dans les vôtres. Emportez-les tout de suite. Ils vous rappelleront, plus tard, un homme à qui la vie fut cruelle et qui la quittera sans regret.

Il n'avait pas permis à Jean de protester et avait exigé que celui-ci transférât immédiatement chez lui la vingtaine d'ouvrages qu'il avait sélectionnés.

Avait-il eu quelque prémonition de ce que lui réservaient les proches lendemains?... Qui peut savoir?... Une semaine plus tard, il quittait pour toujours le petit appartement du Luxembourg, emporté par une foudroyante crise d'urémie.

Alors seulement, Jean Dalmont sut quelques détails au sujet de celui qui avait été son voisin. Détails faits plutôt de racontars que de certitudes car nul parent ne se présenta ; ce que laissait le défunt serait placé dans un garde-meuble en attendant la vente judiciaire, si personne ne s'était fait connaître comme ayant-droit dans un délai déterminé.

En fait, M. Raulières avait été un riche officier ministériel d'une ville du Nord, jouissant de la plus belle situation sociale et de la plus totale considération. Veuf de bonne heure, père d'un fils unique, il avait vu s'effondrer son existence privilégiée le jour où ce fils, alors âgé de vingt-deux ans, s'était rendu coupable d'un vol extrêmement important. Malgré les efforts du père qui avait réalisé sa fortune pour désintéresser le volé, le jeune homme, arrêté, était passé en jugement. Condamné à un emprisonnement de quelques années, il avait subi sa peine puis, remis en liberté, avait disparu. Personne, pas même son père, ne savait ce qu'il était devenu.

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



La confession faite et signée par un garçonnet de 14 ans, après deux jours de détention en cellule, doit-elle être admise en preuve contre lui à son procès ?

Deux jeunes chasseurs, 14 et 15 ans, armés d'une carabine de calibre 22, cheminant sur une route de campagne, quand ils aperçoivent trois jeunes cyclistes venant à leur rencontre. Histoire de les effrayer, par manière de plaisanterie, l'un des chasseurs, celui qui est âgé de 14 ans, épaule la carabine et tire dans la direction du trio de cyclistes. Une balle, malheureusement, atteint l'un d'eux et le tue.

La police est alertée, enquête, puis finalement obtient l'autorisation des parents du malheureux chasseur de l'amener à Montréal, au bureau de la Sûreté provinciale, pour l'interroger.

C'est ainsi que le garçonnet de 14 ans fait un voyage de 135 milles en compagnie de policiers silencieux et pour le moins redoutables à son endroit. A la Sûreté, le garçonnet est relégué dans une cellule réservée aux accusés de meurtre, cellule bien défendue par deux portes et de solides barreaux. Pendant deux jours et deux nuits, le garçonnet est astreint au régime alimentaire des meurtriers, ne peut parler à personne, sauf à un garde qui le surveille constamment.

Après ces deux jours de réclusion solitaire, n'ayant pas vu ses parents, le garçonnet est conduit devant des officiers de police, qui le questionnent, consignent ses réponses par écrit et lui font signer le document.

C'est après cela que le garçonnet comparait devant le Coroner. Certains Jurés veulent l'inculper de négligence criminelle, d'autres soutiennent qu'il s'agit d'un pur accident. Aucune accusation n'est alors portée contre le jeune garçon et il est aussitôt remis en liberté.

Huit mois plus tard cependant, un ordre émanant du bureau du Procureur-Général force le garçonnet à comparaître en Cour du Bien-Etre Social, sous l'accusation d'avoir causé la mort d'un enfant par négligence criminelle. Au procès, les policiers veulent faire admettre en preuve contre l'accusé la confession qu'il leur a déjà faite, peu après l'accident mortel.

Ces aveux, dans les circonstances, doivent-ils être acceptés en preuve contre l'accusé ou non ?

NON ! a statué le Président du Tribunal, dans un jugement rendu en Cour du Bien-Etre Social, à Québec, au cours du mois de septembre 1958.

Le Juge s'est déclaré convaincu qu'une confession obtenue d'un enfant de 14 ans dans les circonstances plus haut décrites ne peut définitivement pas être considérée comme une confession volontaire. Or, des aveux forcés ne peuvent absolument pas être admis en preuve contre un inculpé adulte, encore moins contre un enfant de 14 ans.

ROBERT MILLET, B.A.

M. Raulières, désespéré, avait quitté la ville du Nord où il ne se sentait plus le courage de vivre. Il s'était réfugié dans la foule parisienne où ne le découvrirait aucun de ceux qui l'avaient connu et où il vivrait solitaire. Il y était en effet demeuré ignoré de tous et Jean Dalmont était à peu près le seul être qu'il ait, parfois, reçu chez lui.

Quand le jeune homme connut ces événements, il comprit mieux la misanthropie, la discrétion de M. Raulières, mais aussi sa compréhension des soucis d'autrui. Il ressentit de sa perte un chagrin réel. Deux mois s'étaient seulement écoulés depuis la mort du vicillard lorsque les circonstances entraînèrent Jean à Marseille, avec l'espoir de s'y créer enfin la situation dont dépendrait la réalisation de ses espoirs et, partant, son bonheur.

II

CETTE fois, il semblait bien que le jeune homme fut sur la bonne voie. L'affaire était l'une des plus anciennes et des plus importantes de la cité phocéenne. Bien gérée, son chiffre d'affaires augmentait régulièrement et la direction paraissait apprécier son nouveau collaborateur. En retour, celui-ci, se sentant soutenu, donnait toute son activité et toute son intelligence à l'accomplissement de ses fonctions. Quand les trois mois de stage prévus arrivèrent à leur terme, il eut la joie d'entendre le directeur lui dire :

— Monsieur Dalmont, si la situation que vous occupez ici vous convient comme vous nous convenez vous-même, il ne nous restera plus qu'à signer un contrat établissant exactement les conditions définitives de votre poste chez nous. Avant de les préciser, je vous indique tout de suite que M. Vénissiat, notre directeur commercial en chef, a, pour des raisons personnelles, l'intention de prendre assez prochainement sa liberté. Vous serez donc appelé à lui succéder. C'est vous dire que votre avenir serait assuré chez nous. Et maintenant, voilà ce que mon conseil a décidé de vous offrir...

Il indiqua des chiffres et divers avantages qui ne pouvaient que combler d'aise Jean Dalmont. Aussi, quand M. Gelbart, souriant, s'enquit :

— Ceci vous convient-il, Dalmont, et faut-il préparer le contrat ?

Ce fut avec un manifeste élan de satisfaction que le jeune homme répondit :

— Certes oui, Monsieur, et je suis reconnaissant à vous et au conseil de l'estime qu'ils me manifestent... en même temps que des conditions qui me sont proposées. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour être toujours digne de votre estime.

— Alors, c'est entendu. Vous avez ma parole ; la signature tardera peu. A vous revoir, mon jeune ami.

La première chose que fit Jean en rentrant chez lui fut d'écrire à Marie-Hélène une lettre débordante de joie.

III

CE soir-là, rentré dans sa chambre de la pension de famille où il faudrait, en attendant que leur maison soit prête à les recevoir, que vienne s'installer avec lui Marie-Hélène, Jean, faisant de menus rangements, eut sous les yeux les trois volumes, dons de M. Raulières, et que, depuis son arrivée à Marseille, il n'avait pas ouverts.

Il en prit un dans ses mains, le feuilleta, lut, avec le plaisir qu'il y trouvait toujours, quelques-uns des sonnets de Ronsard. Au moment où il faisait tourner plus rapidement plusieurs pages, il aperçut un mince rectangle de papier qui paraissait coincé entre deux feuillets. Il le dégagea, examina le papier pulchre, reconnut qu'il s'agissait d'un dixième de billet de la Loterie Nationale.

Qui donc avait placé là ce billet sinon M. Raulières ? Mais Jean imaginait mal cet homme détaché de tout essayant sa chance à une loterie. Soudain, un souvenir lui revint :

« Serait-ce là, se demanda-t-il, cet unique billet que ce vieil homme me dit, un soir, avoir acheté par pitié à une vendeuse qui l'en suppliait, et dont il avait fait si peu de cas, qu'il ne savait où il l'avait fourré ? »

En effet, la conversation des deux « amis » ayant, ce soir-là, effleuré la question des jeux de hasard, M. Raulières avait dit, en haussant les épaules :

— Je n'ai jamais versé dans ce travers et n'ai jamais compté sur la chance. Pourtant... il y a peu de jours, une malheureuse m'a sollicité, alors que je rentrais chez moi, de lui acheter le dernier billet qu'il lui restait à placer. Elle était pivotable... Justement, je venais de toucher la modeste pension viagère qui me permet de subsister. Je lui ai tendu la petite somme qu'elle me réclamait. Rentré ici, j'ai machinalement regardé ce morceau de papier. Je ne m'étonnai pas que personne n'ait voulu de ce billet. Quatre mêmes chiffres sur cinq, si je m'en souviens bien. Qu'ai-je fait de ce chiffon ? Je serais fort incapable de le dire !

Jean avait souri sans attacher d'importance à la chose. Et, ce soir, il retrouvait, dans un livre qu'avait dû ouvrir M. Raulières en rentrant chez lui, le billet dédaigné. Le numéro était bien de quatre chiffres semblables sur cinq : quatre zéros précédés de « un ».

— Le fait est, murmura Jean, que c'est là un fichu numéro... et qui avait bien peu de chances de sortir.

Il allait froisser et jeter dans une corbeille le chiffon de papier. Soudain, il eut un soubresaut. La mémoire lui revenait brusquement qu'un très gros lot avait été gagné, lors d'un tirage assez récent, par un numéro tel que celui-là, pire même : 00,000.

— Mais oui, je ne me trompe pas... On a même indiqué que dans ce cas « 00,000 », devenait 10,000. Alors !... Mon Dieu !... si c'était bien là un dixième de ce numéro gagnant... Comment savoir ? Ce soir, rien à faire. Demain, à la première heure, je m'informerai.

Il plaça précieusement dans son portefeuille le mince papier qu'il avait

été prêt à déchirer. Toute la nuit, il vit voler autour de lui des billets, de banque, ceux-là, qui lui apportaient la fortune et la possibilité de réaliser ses plus ambitieux désirs.

Rêves imprudents, peut-être, car que serait la réalité ?

Cette réalité fut magnifique. Au premier kiosque de vente de la Loterie Nationale où s'adressa Jean, confirmation fut bien donnée au jeune homme que le numéro 00,000 — alias 10,000 — avait, à un tirage datant de quelques mois, gagné le gros lot. Il s'agissait, en effet, d'une tranche spéciale comportant des lots particulièrement importants. Admirative, la marchande affirma au jeune homme qu'il n'y avait pas prescription et lui indiqua à quel guichet administratif il pourrait encaisser son gain.

Une griserie véritable envahissait Jean Dalmont tandis qu'il se rendait à son bureau. La perspective de posséder, dans quelques heures, 25,000 dollars bien à lui, le transportait d'allégresse. Mentalement, il faisait des calculs établissant une liste d'achats coûteux jugés inaccessibles et devenus réalisables.

Comment expliquerait-il de quelle source venait le soudain Pactole qui lui aurait permis de tels achats, à la jeune fille, surtout à M. et Mme d'Orléux, qui n'ignoraient pas son manque de fortune ? Cette idée effleura bien le cerveau de Jean, mais il ne voulut pas la discuter. Il arguerait de quelques objets anciens vendus dans des conditions inespérées et dont il n'avait, jusque-là, jamais soupçonné la valeur. Et personne n'insisterait... tous étant trop heureux de voir s'engager sous des auspices si favorables, l'avenir du nouveau ménage.

Il aurait été peut-être plus simple de dire tout franchement la vérité qui n'avait rien d'inavouable. A cela, Jean ne songea pas. Il garderait secrète l'histoire du billet venu à lui par un singulier chemin, laisserait croire — orgueil qu'on pourrait juger enfantin — que la fortune lui était arrivée par des moyens plus personnels.

Rien ne vint entraver les projets *somptuaires* de Jean. Il encaissa sans encombre les dollars miraculeux, convoqua un décorateur avec lequel il décida des aménagements et embellissements de sa prochaine demeure, alla commander la voiture rêvée, et s'en fut enfin chez le bijoutier le plus coté de Marseille, pour y choisir le bijou destiné à parer Marie-Hélène. D'être reçu partout comme un client de marque donnait au jeune homme qui n'avait jamais disposé que de moyens fort limités, une extraordinaire euphorie. Il lui semblait vivre un conte des *Mille et Une Nuits*.

Et ce conte vécu ne serait que plus délicieux encore lorsque Marie-Hélène serait, enfin, sa femme.

IV

Le jour choisi pour le mariage était un mardi. Le vendredi précédent, Jean Dalmont quitta Marseille par un train de nuit. Il espérait pouvoir prendre possession à Paris de « sa voiture » et l'utiliser pour le voyage de noces, qui conduirait en Hollande les nouveaux époux, et pour le retour à Marseille. Il s'épanouissait d'aise à l'avance en songeant à l'ébahissement de Marie-Hélène devant la « Frégate » battant neuf. Et quelle autre joyeuse surprise aurait-elle éprouvée en ouvrant l'écrin que Jean serrait précieusement sur sa poitrine tandis que roulait l'express en direction de la capitale !

L'heure d'arrivée était trop matinale pour que sa fiancée soit venue l'attendre à la gare de Lyon. Il avait été convenu qu'il la rejoindrait chez elle où ses parents le recevraient à déjeuner. Malgré leur hâte de se retrouver, les deux jeunes gens avaient souscrit à ce raisonnable arrangement. Jean, en sortant du train, se rendrait dans son ancien appartement duquel il donnerait définitivement congé.

Lorsqu'il entra dans la maison de la rue Herschell où il avait passé tant de mois solitaires et laborieux, il fut accueilli par la concierge qu'il avait prévenue de son retour et chargée de quelques menus préparatifs chez lui.

— Vous trouverez ce que vous avez demandé chez vous, Monsieur, dit-elle ; tout est en ordre.

Jean remercia. Il se dirigeait vers l'escalier lorsque la brave femme ajouta :

— Ah ! au fait, je dois vous prévenir. Si vous entendez du bruit dans l'ancien appartement de M. Raulières, n'en soyez pas étonné. Imaginez-vous que, peu de temps après votre départ, est arrivée une drôle de personne qui est — elle en a donné les preuves — la petite-fille de ce pauvre monsieur. Les meubles n'étaient pas encore déplacés, le loyer étant payé pour plusieurs mois ; elle a pu s'installer... Oh ! quand je dis que vous pourriez entendre du bruit, j'exagère... Elle n'en fait guère. Une drôle de fille, oui, sortant peu, restant étendue sur un divan les trois-quarts du temps et vivant je ne sais de quoi. Oui, une drôle de fille..., répéta la concierge qui devait aimer employer ce qualificatif de *drôle*.

Jean monta chez lui sans se soucier des confidences que la bonne Mme Bedier venait de lui faire. Il trouva tout en ordre ainsi que l'en avait prévenu celle-ci, et de quoi préparer son petit déjeuner. Il fit une longue et minutieuse toilette, procéda à quelques rangements dans l'appartement depuis plusieurs mois déserté, eut un regard vers les livres qui avaient appartenu à M. Raulières.

Ce que lui avait dit la concierge lui revint en mémoire. Il était surpris qu'une descendante de son ancien voisin, descendante ignorée, se fût ainsi brusquement révélée. Il n'avait à son propos entendu parler que d'un fils assez peu recommandable et disparu depuis longtemps. Était-ce une fille de ce fils qui aurait reparu ?

Bah ! que lui importait, après tout ? Lui-même allait quitter cet immeuble ; il retournerait à Marseille où, auprès de lui, il aurait Marie-Hélène que, dans deux heures, il reverrait.

Tandis que ces pensées se succédaient en lui, il entendit, à travers la

cloison mitoyenne, le bruit d'une longue quinte de toux suivie de gémissements.

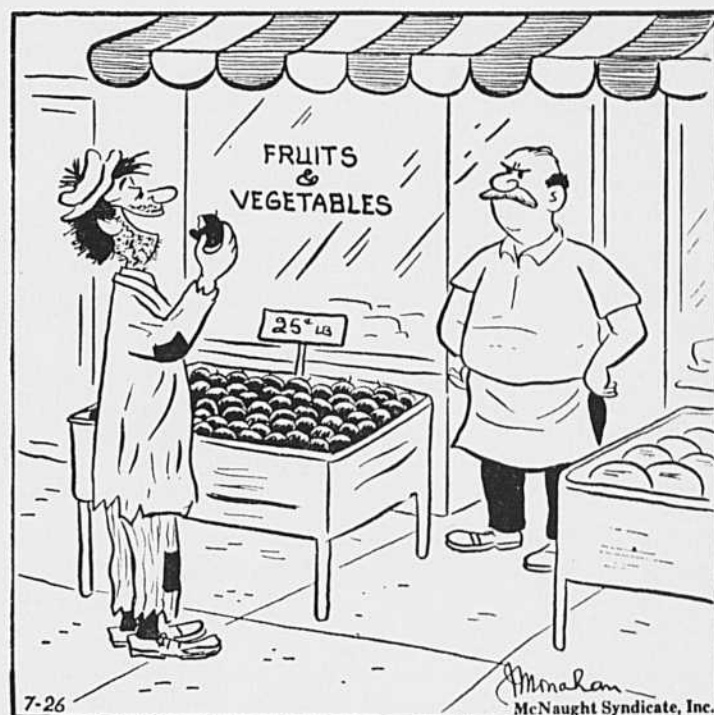
Une profonde souffrance devait être ressentie par la personne qui se trouvait là. Une angoisse vint à Jean. Que devait-il faire ? Que *pouvait-il* faire ? Aller frapper à la porte du logement et offrir ses services lui paraissait très indiscret. Et pourtant, était-il possible de laisser cette femme sans secours ?

Il attendit un moment. La toux, bientôt, se calma, les gémissements cessèrent. Il espéra que, cet accès passé, la malade reposerait en paix. Lui-même sortirait dans peu de temps. Il se promit d'alerter la concierge, de la prier de monter chez sa nouvelle locataire, de se mettre à sa disposition.

* * *

Marie-Hélène attendait avec une fébrile impatience la venue de son fiancé. Elle avait une nature ardente, enthousiaste, à la fois énergique et tendre. Elle s'était éprise très vite de Jean, avait répondu sans hésiter à l'aveu du jeune homme et avait accepté de partager sa vie.

Elle en savait la situation de fortune bien inférieure à la sienne, mais elle ne doutait pas que celle-ci ne puisse rapidement s'améliorer. S'il y avait quelques années difficiles, qu'importait, puisqu'ils auraient pour eux l'amour ? Elle était une jeune fille gâtée, comblée. Peut-être ne se rendait-elle pas très bien compte de ce que la privation du luxe auquel l'avaient accoutumés ses parents lui serait pénible... Elle allait, d'un cœur plein de flamme, vers le mari choisi par sa seule volonté.



— Intente-moi une action, c'est tout !

Quand Jean entra dans le petit salon où elle se trouvait seule, elle se jeta d'un élan joyeux dans ses bras :

— Mon Jean !... Enfin, vous voilà !... Maintenant, nous ne nous séparerons plus.

Un long moment, ils demeurèrent enlacés après qu'un délirant baiser les eût unis. Puis, des paroles pressées jaillirent... les dispositions prises pour les jours prochains furent exposées par Marie-Hélène : la cérémonie, les toilettes, les invitations faites, l'horaire du voyage.

— Et à Marseille, comment sera notre appartement ? Jean, avez-vous pris des décisions ? J'ai hâte de voir mon futur logis... Serons-nous bien installés ?

Il ressentit une agréable satisfaction à lui exposer les plans proposés par le décorateur, à lui décrire les meubles choisis, à lui donner mille détails sur ce qui ferait de leur « home » la plus coquette et la plus confortable des installations.

Quand il se fut réjoui du contentement que montrait Marie-Hélène devant ces bonnes nouvelles, Jean ajouta en prenant un air modeste :

— J'ai pour vous un petit souvenir, tout à fait personnel, celui-là. Vous plaira-t-il, Marie-Hélène ?

Il tendit à la jeune fille l'écrin fermé. Etonnée, elle l'ouvrit très vite. Elle demeura un instant muette, tant la surprise était grande pour elle de découvrir sur le velours blanc le rang de perles dont l'orient avait de ravissants reflets irisés.

— Un collier !... fit-elle. Si je m'attendais !... Mais Jean, comment est-ce possible ?... C'est merveilleux !... merveilleux ! Rien ne pouvait me faire plus de plaisir... C'est une folie !... Jean, une folie...

Elle n'osait exprimer davantage son ébahissement que le fiancé sans fortune lui fit un pareil cadeau. Elle était assez expérimentée au point de vue parures pour se rendre compte qu'il ne s'agissait point là de perles de culture, moins encore de banale imitation, mais bien de perles fines véritables, et que la valeur du collier était grande. Comment Jean avait-il pu l'acquérir ?

Puis, chez elle, le plaisir de recevoir un tel cadeau emporta toute réflexion. Elle se livra entière à la joie, se jeta dans les bras de son fiancé :

— Oh ! chéri, chéri... s'exclama-t-elle, que c'est gentil de ta part... Mes amies vont être jalouses, elles qui me plaignaient de n'avoir pas de bijoux en me mariant... , ajouta-t-elle par un réflexe bien féminin.

— Il y aura sans doute une autre surprise, Marie-Hélène... , dit alors Jean qui ne pouvait garder le silence. Oui, nous aurons tout de suite une voiture... Peut-être même sera-t-elle prête pour notre voyage de noces.

— Une voiture... Ah ! ça, Jean, tu as donc trouvé un trésor ?

Il eut un petit tressaillement et fut sur le point d'avouer l'origine de ces fastueuses ressources. Le même sentiment d'orgueil qu'il avait déjà éprouvé le retint.

— Un trésor... Pas précisément. Quelques sommes récupérées de façon imprévue, c'est tout. Cela venu au bon moment puisque je puis te gâter un peu mieux que je ne l'avais prévu.

Marie-Hélène n'insista pas. Elle demeurait étonnée mais accepta la sommaire explication de Jean. Un peu plus tard, quand ses parents furent mis au courant des acquisitions coûteuses de leur futur gendre, ils éprouvèrent le même étonnement, et un peu d'inquiétude. Puis, au milieu de l'ambiance joyeuse du moment, ils oublièrent.

Et l'on ne parla plus que de la cérémonie du surlendemain.

A la fin de l'après-midi, Jean Dalmont revint chez lui.

Il était heureux. L'après-midi s'était passé à quelques courses avec Marie-Hélène. Le lendemain, ils se retrouveraient pour le dîner de famille que donnait M. et Mme d'Orléans, et le surlendemain serait le jour de leur union, le jour à partir duquel ils ne se sépareraient plus.

* * *

Onze heures venaient de sonner lorsque Jean, plongé dans l'examen de vieilles correspondances destinées à être détruites mais qu'il désirait cependant examiner en détail, entendit, venant de l'appartement voisin, les mêmes bruits de toux et les mêmes gémissements qu'il avait entendus le matin. Et de plus en plus forts.

— Eh ! bien, ça va être gai... murmura-t-il avec l'égoïsme des gens heureux qui ne peuvent supporter d'être gênés par la souffrance des autres. Est-ce que cela va durer longtemps ?

La toux continuait, les gémissements augmentaient. Jean ne put demeurer longtemps indifférent. Comme le matin, il se demanda : « Que faire ? »

A cette heure tardive, à qui demander de l'aide ? Lui faudrait-il intervenir lui-même, se rendre auprès de la « malade », s'efforcer de lui porter secours ?

Il attendit un moment encore. La situation semblait s'aggraver et les plaintes paraissaient être devenues des râles. Le jeune homme prit un brusque parti. Il sortit de son appartement, se dirigea vers la porte voisine, sonna... Il vit alors que la clef était dans la serrure : précaution sans doute de celle qui, malade, désirait qu'on pût pénétrer facilement chez elle. Jean poussa la porte, entra.

Une odeur indéfinissable, douceuse, pas désagréable, mais dont il ne pouvait déceler l'origine, le surprit, le faisant respirer fortement. Qu'avait-on brûlé dans cette chambre dont la porte, en face de lui, était largement ouverte, qui ait pu dégager cette odeur ?

Il n'hésita plus, avançant dans la pièce.

Sur le divan placé contre le mur opposé à celui où se trouvait la porte, Jean distingua une forme entassée sous des étoffes sombres, un visage dont les yeux étroits et brillants d'une étrange flamme le regardaient venir, des mains minuscules tranchant par leur teinte d'un jaune clair sur l'amas des tissus foncés...

Une femme, une enfant ?... Il s'approcha, vint tout près de cette créature dont se dégageait l'impression d'une sorte d'énigme.

Entre la fente étroite des paupières, le regard qui, maintenant, dévisageait le jeune homme avec une intensité accrue, était mêlé de méfiance et de curiosité. Aucune parole ne sortit des lèvres d'un rouge sombre pour s'étonner de cette intrusion.

Assez embarrassé sous cette sorte d'examen, Jean dit enfin :

— Voulez-vous excuser mon indiscretion et croire que, seul, le souci de pouvoir peut-être vous porter secours m'a fait ainsi m'introduire chez vous ? Que puis-je faire ? Dois-je appeler quelqu'un ? Aller chercher un médecin ?

Elle continuait à le regarder avec la même acuité et aucune réponse ne venait. Avait-elle même compris ce qu'avait dit son visiteur ?

Celui-ci pouvait maintenant l'observer de près. La peau teintée de jaune, les yeux bridés, les pommettes saillantes, les cheveux noirs et sans souplesse, indiquaient nettement une origine asiatique. Elle devait être de petite taille d'après le peu de place que son corps et ce qui le recouvrait tenaient sur le divan. Son âge ? Difficile à déterminer, mais pas celui d'une enfant... « Plus de vingt ans, vingt-cinq peut-être... », pensa Jean que ce silence obstiné déconcertait.

Il redit :

— Que puis-je faire ? M'avez-vous compris ?

La tête eut un léger mouvement d'affirmation, le buste se dégagait de ses couvertures, le regard se détournait un instant vers une table voisine, puis revint à Jean, une main se tendit, une voix d'un ton à la fois rauque et harmonieux, déclara :

— Je n'ai besoin de rien, ce soir. Demain, vous reviendrez.

Il s'inclina, prêt à se retirer. Comme il allait se détourner, la voix dit encore :

— Vous êtes Jean Dalmont, n'est-ce pas ? Je le savais. A demain.

Jean rentra chez lui, étonné, en même temps qu'apitoyé et infiniment intrigué. Comment cette jeune femme savait-elle son nom et pourquoi, ayant refusé ce soir son assistance, souhaitait-elle le revoir le lendemain ? Il se demanda un moment s'il ne se déroberait pas... Il lui suffirait, en somme

de faire prévenir par la concierge soit un médecin soit une infirmière du quartier. Pourquoi verrait-il sa voisine dont l'étrangeté lui paraissait faite d'un exotisme inquiétant ?

Mais en même temps qu'il se tenait ces raisonnements, il lui semblait qu'une force étrange le conduirait de nouveau dans l'ancien appartement de M. Raulières.

Puis, une brusque clairvoyance lui vint en se remémorant l'odeur singulière que recélait la chambre où il s'était introduit. Il se souvint du regard bref jeté par la « malade » à une petite table qui se trouvait près d'elle. Sur cette table, Jean s'en souvenait à présent, il avait vu une curieuse petite lampe et une longue pipe...

— Je comprends... murmura-t-il. L'opium... elle fume de l'opium.

A son étonnement se mêla un peu de gaieté en pensant à la transformation imprévue en « fumerie » de l'honnête appartement où il avait si souvent vu M. Raulières relire des élégies et des poèmes.

« Opiomane, certainement, mais aussi gravement malade, chroniquement ou passagèrement... », pensa Jean lorsque, le lendemain, il se retrouva de nouveau auprès de l'étrangère.

Vers neuf heures, au moment où, prêt à sortir, il allait descendre, quelques coups frappés à la cloison mitoyenne lui avaient fait comprendre qu'on le réclamait. Il eut un premier mouvement de contrariété puis, docilement, se rendit à l'appel.

Rien n'avait changé dans la chambre où l'odeur particulière s'était atténuée. La femme était toujours pelotonnée sur le divan qu'elle n'avait pas dû quitter. Seul, son teint était devenu plus terreux malgré une zone rouge aux pommettes. Le souffle était pénible et Jean s'étant enhardi à lui prendre la main fut frappé de sa température élevée.

LES ENNUIS DE CHARLOT

Charlie Chaplin est en train de traverser une période difficile, mais ses ennuis sont bien différents de ceux de Charlot. Ce sont des soucis d'homme riche.

Il vient de faire un brusque voyage à Londres, le motif officiel étant son entrée en clinique pour un abcès dentaire. En réalité, Charlie préparait à Londres des transactions avec le fisc américain, qui lui réclame plus âprement que jamais ses arriérés d'impôts. Il n'est pas impossible que l'auteur des « Temps modernes » envisage de retourner aux Etats-Unis, le temps de régler ces litiges fiscaux.

La somme qui lui est réclamée se monte finalement à 425,000 dollars. Finalement, car avant de longues transactions avec les avocats du célèbre homme de cinéma, il ne lui était pas demandé moins de 700,000 dollars... Une paille, qui représente les droits de ses films perçus pendant les trois années ayant précédé son départ des Etats-Unis.

L'affaire est plus compliquée. En effet, les autorités américaines affirment que Charlie Chaplin a continué à encaisser des gains aux Etats-Unis après son départ, à travers une société de distribution cinématographique qui lui appartient.

Ce qui n'empêche que Chaplin, (qui va entrer dans sa 70e année) souffre tout de même beaucoup d'une rage de dents...



— Il ne faut pas rester ici, dit-il. Vous avez besoin de soins immédiats. Vous devez être transportée là où ils pourront vous être donnés.

Elle dit péniblement :

— Envoyez-moi un médecin. Alors, je verrai.

Elle ajouta, malgré sa difficulté à parler :

— Vous étiez l'ami de M. Raulières, et M. Raulières était mon grand-père. Il faudra vous souvenir de cette... amitié.

Pourquoi avait-elle dit cela ? Il ne le comprit pas. Qu'importait d'ailleurs ? L'essentiel était qu'elle acceptât qu'un médecin se rendit auprès d'elle. Il allait s'enquérir du praticien le plus proche, le prierait de faire le nécessaire. La concierge prévenue le dirigerait. Lui aurait fait ce qu'il devait et retrouverait la liberté de son temps.

Les occupations ne lui manquaient pas. A la veille exactement de son mariage, ayant à se libérer d'un appartement devenu inutile, quelques derniers préparatifs vestimentaires et autres à faire, la fin de la journée où il se rendrait, après s'être mis en tenue de soirée, chez ses futurs beaux-parents, arriverait bien vite. Entre temps, il aurait téléphoné à Marie-Hélène, pris peut-être un dernier rendez-vous avec elle.

La concierge prévenue, un médecin ayant fait promettre sa visite dans le courant de l'après-midi, Jean se rendit à ses affaires.

Il téléphona après le déjeuner qu'il avait pris dans un restaurant du centre. Il la trouva inquiète du fait que sa grand-mère et sa tante, mère et soeur de Mme d'Orleux qui vivaient dans une propriété de Seine-et-Marne et venaient à Paris pour assister au mariage, ne soient pas encore là alors qu'on les attendait dans la matinée.

— Un simple retard... tenta de dire Jean.

— Ma tante conduit très vite ; elle est parfois imprudente. Pourvu qu'il ne soit rien arrivé...

— Marie-Hélène, n'ayez pas de telles craintes. Pour venir de si près, vos parentes arriveront d'un instant à l'autre... Ayez, confiance, chérie.

Il raccrocha, n'attachait pas d'importance à ce retard, persuadé que sa fiancée serait dans peu de temps rassurée. Il la retrouverait en famille, le soir. Vers cinq heures, il revint à son logis. Il demanda si le médecin était venue chez celle qu'il appelait Mlle Raulières.

— Il est justement là-haut, Monsieur. Montez vite, vous pourrez le voir et apprendre ce qu'il en est.

Peu après, il arrivait devant l'appartement dont la porte n'était pas fermée. Cependant il ne se jugea pas autorisé à entrer et attendit que sortit le médecin. Il crut entendre la voix de celui-ci qui essayait d'être persuasive mais, probablement, sans succès. Il perçut nettement :

— Je reviendrai ce soir vers neuf heures. J'espère que vous aurez réfléchi car si vous vous obstinez à rester ici, je ne réponds de rien. Les soins qui vous sont indispensables ne peuvent vous être donnés dans cet appartement ; seuls, un hôpital ou une maison de santé bien organisée sont en mesure de vous les assurer. A ce soir et observez les précautions que je vous ai indiquées.

Jean aborda le docteur Ramier dès qu'il arriva sur le palier.

— Vous vous intéressez à cette personne, dit le médecin quand il se fut nommé et eut demandé des nouvelles. Décidez-la à suivre mes avis. Son état est sérieux, très sérieux. D'abord, c'est une intoxiquée, peut-être le savez-vous, il faut donc éloigner la tentation. De plus, ses poumons sont atteints et une bronchite s'est déclarée qui aggrave la situation. Elle vit seule ici ; comme je le lui ai dit et redit, seul son transport dans un établissement qualifié peut assurer son salut... et encore n'en suis-je pas sûr. Je reviendrai ce soir, m'étant assuré entre temps d'une place disponible... ce ne sera peut-être pas facile, et d'une ambulance. D'ici là, tâchez de la décider.

— J'essaierai, mais je n'ai guère de chance, ne connaissant cette personne que depuis quelques heures. J'espère cependant qu'elle se rendra à vos raisons, docteur. Je regretterai de ne pas vous voir ce soir mais ma soirée est prise ailleurs.

Quand le médecin se fut éloigné, il entra à son tour chez la malade. Il comprit vite, dès qu'il eut prononcé quelques mots dans le sens indiqué par le docteur Ramier, que la perspective de quitter son logis lui inspirait une véritable épouvante.

Jean insista, essayant de démontrer la nécessité de soins urgents, l'impossibilité de les recevoir sur place. Il demanda :

— Peut-être avez-vous des parents... des amis qui pourront aller vous voir. Donnez-moi leurs adresses, je vous promets de les prévenir.

Elle posa une question de sa voix essoufflée :

— Pourquoi vous occupez-vous de moi ?

— En souvenir de M. Raulières qui me traitait en ami.

— Ah !... Il n'a jamais pu vous parler de moi puisqu'il ignorait mon existence. Et je n'ai ni parents ni amis. De plus... je n'ai pas d'argent... Croyez-vous que ce qui se trouve dans cet appartement puisse être vendu assez cher pour payer... ce que je devrai ? C'est tout ce qu'a dû laisser... votre ami.

Jean tressaillit. Le regard toujours aigu de la jeune femme l'observait. Il dit, prenant une soudaine décision :

— On verra ceci plus tard. Pour le moment, j'assumerai les responsabilités nécessaires et ferai les versements que l'on pourra vous demander. N'ayez aucun souci. Et ce soir, quand l'ambulance viendra, ne refusez pas d'y monter. Je ne vous abandonnerai pas... Quand je rentrerai dans la nuit chez moi, j'espère ne plus vous entendre tousser. Vous serez en un lieu où l'on vous soignera.

Elle dit encore :

— Etre parmi ces gens... ces gens qui veulent tout savoir de vous. Ah ! être obligée d'accepter...

Elle ne protestait plus et semblait réfléchir. Elle reprit :

— Donnez-moi ce sac, là... Il faut que j'aie des papiers, n'est-ce pas ? Voilà une pièce à mon nom : Pauline Raulières, née à Shangai. Il ne faudra montrer que ça, que ça...

Délinait-elle un peu tandis que sa voix prenait un accent plus dur, presque farouche ? Pourquoi semblait-elle craindre que d'autres papiers la concernant soient examinés ?

— Bien, bien, dit Jean, voulant la calmer, laissez cette feuille en évidence et donnez-la à l'infirmière qui viendra vous chercher. Cela suffira. Je suis obligé de vous laisser. J'espère avoir prochainement des nouvelles qui seront bonnes.

Il prit congé de la jeune femme dont le regard ne s'était pas adouci et se hâta de revenir chez lui. Il n'avait plus que le temps de se changer s'il ne voulait pas se faire attendre chez les d'Orleux. Il chassa de sa pensée tout ce qui se rapportait à Pauline Raulières.

Il achevait d'enfiler son smoking lorsqu'une vibration de sonnerie l'étonna.

— Qui peut venir à cette heure ? se demanda-t-il.

Il alla ouvrir, se trouva devant un télégraphiste :

— Monsieur Jean Dalmont ? Un message téléphoné...

Etonné, Jean prit la feuille cachetée, l'ouvrit rapidement... Une exclamation de stupeur lui échappa. Le message disait :

« Jean, un immense malheur nous atteint. L'accident que je redoutais s'est produit. Terrible, hélas ! Grand-maman n'est plus et tante Suzanne est dans un état presque désespéré... Nous partons, mes parents et moi, pour l'hôpital de Corbeil où elles ont été transportées. Et Jean, tout est annulé pour demain... Venez dans l'après-midi... Votre désespérée Marie-Hélène. »

La foudre tombant sur Jean ne l'aurait pas accablé davantage que la lecture de cette affreuse nouvelle. Il savait l'affection immense qu'avait Marie-Hélène pour sa grand-mère, femme encore alerte, aimable et gaie, et celle qu'elle portait à la tante, demeurée célibataire, qui était sa marraine et dont elle était la principale tendresse. Il comprenait le chagrin de la jeune fille, son immense désarroi. Puis, égoïstement, il pensait à la déception terrible qui lui était infligée : son mariage remis, tous les préparatifs inutiles, la vie auprès de Marie-Hélène différée, jusqu'à quand ?

« Ah ! quand donc peut-on être sûr de quelque chose ? » murmura-t-il, tandis que, d'un geste machinal, il enlevait son smoking inutile et remettait son veston d'appartement.

Il déplorait plus que jamais de n'avoir pas de téléphone chez lui. Il eût pu être prévenu plus tôt de la catastrophe, échanger quelques mots avec Marie-Hélène, lui dire comment il partageait sa peine, déplorer le malheur survenu... exprimer ses immenses regrets de devoir renoncer à leur immédiat bonheur.

Aller la voir le lendemain dans l'après-midi... indiquait-elle. Certes, il irait, mais il lui était pénible de ne pouvoir plus tôt prendre part à son affliction. Le temps allait lui sembler bien long jusque là.

Ce soir, il ne sortirait pas, dînerait d'une tasse de café et de quelques tartines. Son appétit était mince et cela lui suffirait.

A neuf heures, il entendit du bruit dans l'escalier. Le souvenir lui revint de sa voisine. « L'ambulance est arrivée... on amène un brancard sans doute... », pensa-t-il. Il entendit résonner une voix en laquelle il reconnut celle du docteur Ramier. Il résolut de se montrer et de dire un « au revoir » à Pauline Raulières.

— Ma sortie de ce soir a été décommandée, dit-il. Je puis donc vous offrir mes vœux de rétablissement. Je ne doute pas des bons soins que vous allez recevoir et suis heureux que vous vous soyez décidée à les accepter. Et ne vous souciez de rien.

Pas un sourire n'avait détendu les traits de celle envers qui il faisait ainsi preuve de générosité. Le regard enfiévré demeurait toujours dur, presque hostile. Jean eut l'impression désagréable d'être moralement disséqué, jugé, mais aussi envoûté. Quel pouvoir avait donc ce regard — cette femme — pour l'affecter ainsi ?



20 sous l'exemplaire



20 sous l'exemplaire



15 sous l'exemplaire

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

<input type="checkbox"/>	CES TROIS MAGAZINES	Canada \$5.50	Etats-Unis \$8.00
IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.			
<input type="checkbox"/>	LE SAMEDI (bi-mensuel)	3.50	5.00
<input type="checkbox"/>	LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
<input type="checkbox"/>	LE FILM (mensuel)	1.50	1.50

OU A VOTRE CHOIX

Nom

Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

...et le Ciel t'aidera

par JEAN COMPOSTELLE

Prévisions astrologiques générales pour la quinzaine du
25 avril au 9 mai 1959

pour vous qui êtes nés sous le signe :

DU BELIER (21 mars - 20 avril)



Vous aurez intérêt à dominer votre nervosité pour ne pas décourager la bonne volonté de certaines personnes, qui dans le courant de la quinzaine, vous manifesteront leur bienveillance.

DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



Une initiative prise trop hâtivement ou une dépense intempestive pourrait vous valoir des regrets. Vous feriez bien de réagir contre votre impulsivité et de tenir compte des conseils d'un familier.

DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



Une personne peu scrupuleuse essaiera de profiter de votre générosité. Dans vos relations avec elle, vous feriez mieux d'écouter votre raison plutôt que votre cœur.

DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



Vous aurez tendance à donner trop d'importance à des vétilles. Ne soyez pas susceptibles. Si vous savez garder votre sérénité votre entourage aura à votre égard des amabilités qui vous toucheront.

DU LION (24 juillet - 23 août)



Le domaine du cœur sera favorisé, mais si vous envisagez pour l'avenir plus de stabilité dans votre amour, prenez dès aujourd'hui les dispositions qui s'imposent.

DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



Mettez de l'ordre dans vos idées et décidez-vous à abandonner les activités secondaires qui vous entraînent à disperser vos efforts. Vous vous éloignerez d'une affection trop tiède.

DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



Des amitiés nouvelles stimuleront votre curiosité et, sans vous en rendre compte, vous négligerez de vieux amis qui s'en trouveront intérieurement affectés.

DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Bonnes inspirations en ce qui concerne les affaires d'argent; dans le domaine du cœur, vous sortirez d'une réserve qui risquerait d'être interprétée comme un mépris discret.

DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



Quinzaine animée, mais dont le succès dépendra surtout de votre calme. Évitez l'indécision, contrôlez vos dépenses. Protégez les amitiés sincères; mais éliminez sans regret celles qui sont douteuses.

DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



Il y a quelques risques de heurts avec l'entourage professionnel, ce qui rendra parfois pénible l'ambiance de travail. On vous proposera de nouvelles activités, mais il faudra les accueillir avec prudence.

DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



Bonne période qui semble favoriser l'épanouissement des natifs et leur promettre des joies sûres et durables. Les projets d'union ou de mariage, les relations conjugales sont particulièrement soutenus.

DES POISSONS (20 février - 20 mars)



Vous n'aurez pas à vous plaindre de la tournure que prendront vos affaires de cœur, mais vous vous embarraserez de tant de "si" et de "mais" que vous risquez d'échouer.

Il eut un soupir de soulagement lorsqu'il eut entendu s'éloigner l'ambulance.

L'adresse de l'établissement où elle serait hospitalisée lui avait été communiquée. Il avait demandé à ce qu'elle fût traitée dans les meilleures conditions possibles; il s'était engagé à verser les sommes nécessaires.

Pourquoi avait-il pris de tels engagements? Il avait été entraîné, dominé par un élan irréflecté. Cette femme, il ne la connaissait pas deux jours plus tôt, et rien en elle ne lui était sympathique. Pourquoi cette soudaine largesse?

Pourquoi?... Parce que, en lui, un sourd remords avait germé, parce que la conviction s'était imposée que c'était à elle qu'aurait dû revenir l'argent touché par lui grâce à un billet de loterie égaré, puisqu'elle était la petite-fille ignorée mais, semblait-il, bien légitime de M. Raulières qui avait, lui, acheté ce billet.

Et, tout en cherchant à se le dissimuler à lui-même, Jean Dalmont sentait bien qu'il fallait réparer.

Resté seul, il ne pensa plus qu'à son amère déception, au chagrin de Marie-Hélène et à leur bonheur retardé.

Dès que Jean fut auprès d'elle, Mlle d'Orléux se jeta dans ses bras.

— Oh! Jean, Jean, c'est horrible... Ma pauvre grand-mère... et marraine... Et nous qui devrions être mariés à cette heure...

Que pouvait-il faire sinon l'embrasser et la serrer contre lui? C'était navrant de voir cette maison préparée pour une fête, ornée de fleurs qu'on n'avait pas songé à enlever, où régnait, au lieu de la joie escomptée, une morne tristesse.

Jean sut quelques détails sur l'accident: la route rendue glissante par une averse, un tournant pris trop vite, la voiture dérapant, heurtant un arbre avant de s'abîmer dans le fossé. La conductrice secourue par des automobilistes arrivés presque aussitôt sur les lieux, relevée gravement blessée mais vivante, sa mère ne donnant plus aucun signe de vie, le transport à l'hôpital le plus proche, la famille d'Orléux prévenue avec quelque retard, le départ immédiat de Marie-Hélène et de ses parents, des coups de téléphone pour décommander cérémonie et réception du jour suivant, d'autres dispositions à prendre, la peine immense ressentie, l'angoisse de ce que serait le sort de Mlle Belgard si gravement blessée.

— Qu pensez-vous faire, Jean? demanda Marie-Hélène. Vous n'allez pas repartir pour Marseille?

— Non. Je ne veux pas m'éloigner de vous, chérie. Ah! qui m'eût dit qu'aujourd'hui, vous ne seriez pas ma femme... Chérie, chérie, je t'aime tant...

— Mon Jean... Oh! oui, il faut beaucoup m'aimer... J'ai tant de peine... Et ne pas pouvoir demeurer avec toi... Il faut rester à Paris afin que nous ne soyons pas trop éloignés l'un de l'autre.

Il le promit. Puisqu'il avait quelques jours de congé, il resterait dans la ville où se trouvait Marie-Hélène, passerait auprès d'elle le plus de temps qu'il pourrait.

Plus tard lui vint à l'idée qu'il pourrait aussi s'occuper de la malade dont il avait assumé la charge. De plus en plus, il sentait qu'il avait un devoir à remplir envers elle.

Par instants aussi, et plus aiguë, la sensation d'un remords venait l'envahir.

V

LES jours qui suivirent son entrevue avec Marie-Hélène furent pénibles pour Jean Dalmont. D'abord, il dut prendre part aux tristes cérémonies nécessitées par les événements. Du moins, Mlle Belgard était-elle considérée comme sauvée et sa convalescence était proche. On n'avait encore pris aucune décision quant à la célébration du mariage si imprévisiblement remis.

Puis il y avait Pauline Raulières. Certes, Jean ne s'était pas douté des exigences de toutes sortes auxquelles il allait être en proie. A une première visite à la « malade » en avait succédé d'autres, plus nombreuses qu'il ne les avait prévues. Cette femme était douée d'un pouvoir de suggestion véritablement extraordinaire et le malheureux garçon n'arrivait pas à se dérober à cette emprise. On eût pu croire qu'elle désirait affirmer aux yeux de ceux qui l'entouraient qu'il était pour elle un ami de longue date et qu'une parfaite entente, sinon une grande affection, les unissait.

Il en arrivait à se rendre chaque jour auprès d'elle, lui apportait mille choses dont elle avait le besoin ou l'envie. Elle allait mieux, sa bronchite enrayée, mais son état d'intoxication demanderait de longs soins. A ce point de vue aussi, la charge prise par Jean menaçait d'être extrêmement lourde. Et il n'avait pas à faire à une personne discrète et délicate.

— Je suis la petite-fille de M. Raulières, ne l'oubliez pas... répétait-elle parfois sans aucune raison mais pas, sans doute, sans intention déterminée.

Et chaque fois qu'elle était prononcée, cette phrase faisait au jeune homme d'effet d'un coup de poignard en plein cœur.

La petite-fille de M. Raulières... de M. Raulières possesseur du numéro 10,000 dont la trouvaille dans un livre donné par celui-ci lui avait valu à Jean, 25,000 dollars.

Il avait pris possession de sa voiture mais lorsqu'il s'en servait pour rejoindre l'établissement où se trouvait Pauline, il se faisait un peu l'effet d'un voleur.

Et il se sentait tenu envers la jeune femme à la plus grande docilité.

Tout cela aurait pu se supporter encore s'il n'y avait pas eu, conséquences du reste, quelques difficultés avec Marie-Hélène.

— Enfin, Jean, qu'est-ce que cela veut dire? demanda-t-elle un jour où, après lui avoir donné rendez-vous pour une promenade à Versailles, il avait dû se décommander. Voilà trois fois que vous me faites faux-bond. Vous êtes en congé, libre de votre temps...

— Une obligation imprévue, ma chérie... avait-il expliqué non sans embarras. Un rendez-vous avec un administrateur de ma société... J'ai tant regretté moi-même...

Il ne pouvait avouer que, à l'heure où il avait promis de rejoindre sa fiancée, il avait dû « obéir » à Pauline qui avait exigé sa visite à ce même moment.

Cette femme surgit assez dramatiquement dans sa vie était-elle douée en plus d'un pouvoir de suggestion, d'un don de double-vue qui lui faisait connaître qu'elle avait « barre » sur lui ? On aurait pu le croire.

Mais ceci risquait d'être funeste pour le jeune homme. Marie-Hélène, si amoureuse fût-elle, ne serait pas d'humeur à se laisser bernier.

* * *

Au cours des dernières journées que Jean passa à Paris, la situation s'aggrava entre la jeune fille et lui. Son embarras lorsque Marie-Hélène l'interrogeait sur son emploi du temps tourmentait celle-ci. Elle décelait en lui une inquiétude qu'il ne voulait pas avouer et, chaque jour davantage, la gêne s'accroissait entre eux.

M. et Mme d'Orléux eux-mêmes commençaient à s'étonner. Aucune nouvelle date n'avait été encore envisagée pour le mariage des deux jeunes gens, et le fiancé ne faisait rien pour qu'on la fixât. Après l'impatience qu'il avait autrefois montrée, ceci avait lieu de surprendre.

Ah ! ça, que se passe-t-il chez ce garçon ? dit un jour M. d'Orléux à sa femme. Il ne fait plus aucune allusion à son mariage... Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Et Marie-Hélène est bien nerveuse... Doute-t-elle de son fiancé ?

— J'éprouve le même étonnement que vous, déclara Mme d'Orléux. Marie-Hélène ne dit rien, mais je la sens préoccupée. Au fond, ce mariage n'était pas très avantageux pour elle... Il a fallu son insistance pour que nous y consentions.

— Elle était terriblement amoureuse et nous voulions son bonheur. Après tout, Dalmont était plus riche que nous ne pouvions le supposer. Ce collier... sa voiture... mille surprises coûteuses...

— Bizarre aussi, tout cela... Ah ! je ne sais pourquoi, mais je ne suis pas très rassurée quant au bonheur de Marie-Hélène. Si ces fiançailles devaient rester sans lendemain, je n'en aurais pas de regret. Un premier malheur est déjà arrivé, provoqué par l'approche de la cérémonie... Pourvu qu'il n'en arrive pas un autre dont notre fille serait la victime...

M. d'Orléux ne protesta pas contre ce pessimisme. Il ne voulait en rien penser sur la décision de sa fille mais sa confiance dans son futur gendre s'amenuisait singulièrement.

Marie-Hélène, elle, était atrocement malheureuse. Elle n'était pas de caractère à gémir, à pleurer, à demander timidement des explications... Elle avait renoncé à questionner Jean et à lui faire des reproches à propos de l'indifférence qui semblait avoir remplacé l'ardent amour qu'il lui avait témoigné. Elle avait résolu de se taire tant que Jean serait à Paris, tout au moins jusqu'à la veille de son départ. A ce moment-là, il faudrait bien qu'il y ait entre eux une explication. Qu'en résulterait-il ? Elle n'osait l'envisager. Une rupture, peut-être. Eh ! bien tant pis. Elle serait désespérée, sa vie serait brisée, mais elle se montrerait forte. Personne ne verrait ni sa tristesse ni ses larmes.

Mais elle n'oublierait ni ne se consolait jamais.

Jean Dalmont n'était plus à Paris que pour trois jours. Aujourd'hui même, en fin de matinée, il irait faire une dernière visite à Pauline Raulières, la munirait d'argent et de friandises, verserait à la caisse de la maison de santé une somme importante ouvrant les dépenses de plusieurs mois. Ceci fait, il se sentirait libre de s'occuper de sa propre situation, pour l'heure fort compromise. Arriverait-il à la rétablir ? Il ne pouvait ignorer le mécontentement que Marie-Hélène n'arrivait pas à cacher. Que soupçonnait-elle des raisons qui avaient paru l'éloigner d'elle ? Il était indiciblement angoissé.

Il était résolu à tout lui dire, à lui révéler l'existence de Pauline Raulières en même temps que les causes de l'intérêt qu'il lui avait montré. Il faudrait même le rôle du numéro 0,000, et ceci serait dur pour la vanité de Jean. Mais si la réconciliation avec Marie-Hélène était à ce prix, il n'hésiterait pas.

Lorsqu'il arriva à Saint-Mandé où se trouvait l'établissement hospitalier et qu'il eut arrêté sa voiture, Jean aperçut une auto qui s'immobilisait derrière la sienne et dont personne ne sortit. Il en fut étonné et se souvint qu'il avait eu, pendant le trajet fait de chez lui jusque là, l'impression d'être suivi. La voiture qu'il avait sous les yeux était en tous points semblable à une autre qu'il avait vu en station tout près de sa porte, rue Herschell.

Puis il se moqua de lui-même, haussa les épaules :

— Quelle imagination ! murmura-t-il. Pourquoi me filerait-on de la sorte ?

Il pénétra dans la maison, se dirigea vers l'ascenseur. Alors, l'un des dirigeants de la clinique qui semblait le guetter, le retint :

— Vous venez voir Mlle Raulières, Monsieur ?

— Oui. Irait-elle moins bien ? demanda Jean, inquiet.

— Je ne le pense pas... Mais cette personne n'est plus ici.

— Plus ici... Que signifie...

Le sous-directeur eut l'air embarrassé ; il ne répondit pas tout de suite, regarda dans la direction de la porte qui se trouvait derrière Jean. Ce qu'il vit le décida sans doute à dire :

— Mlle Raulières a été transportée... ailleurs. Mais je crois que ces Messieurs désirent vous parler...

Il désignait deux hommes vêtus sans grande élégance qui s'approchaient du visiteur :

— Monsieur Jean Dalmont, demeurant 75, rue Herschell ? demanda l'un d'eux.

— Oui, mais pourquoi cette question ?

L'homme souleva légèrement le revers de son veston, montrant une carte sur la signification de laquelle Jean ne se trompa pas. Il entendit :

— Police. Veuillez nous suivre.

— Vous suivre ?... s'effra le jeune homme. Mais pourquoi ?... Que me voulez-vous ?

— Le chef vous dira. Dans votre intérêt, obéissez de bonne grâce.

— Mais ma voiture...

L'homme eut un coup d'oeil vers la *Frégate* battant neuf et déclara :

— Si vous me donnez votre parole de ne pas faire de blague, vous pouvez y monter et la conduire là où nous voulons vous amener. Naturellement, je monterai auprès de vous, tandis que mon collègue prendra notre bagnole. Allons.

Absolument ahuri, Jean obéit, se remit au volant, ayant à son côté un gardien vigile sur la main enfouie dans la poche de sa veste ne laissant aucun doute sur le geste qui serait le sien si le conducteur ne suivait pas l'itinéraire indiqué.

Quelques minutes plus tard, Jean était introduit dans le bureau d'un inspecteur de police. Il dut décliner ses noms, prénoms, âge, qualités, adresse, indiquer pour quelles raisons il résidait à Paris alors que sa situation se trouvait à Marseille.

— Enfin, Monsieur, essaya-t-il de demander ensuite, à quoi rime cet interrogatoire ?

— Un peu de patience. Vous allez le savoir.

Un greffier était là qui inscrivait à mesure les paroles des deux interlocuteurs. L'inspecteur reprit :

— Vous connaissez une certaine... Pauline Raulières ? Depuis combien de temps ?

— Depuis moins de deux semaines. A mon retour à Paris, le petit appartement du mien et dans lequel était mort un vieillard avec qui j'avais entretenu de bonnes relations, appartement inoccupé lorsque j'étais parti pour Marseille, avait été repris par une jeune femme que je sais être la petite-fille de l'ancien locataire. Je fus amené à lui porter secours, l'ayant entendu tousser et gémir pendant plusieurs heures. Ceci dès mon retour. Elle fut conduite dans l'établissement de St-Mandé où, parce qu'elle n'avait dit être sans amis et sans famille, j'allai quelquefois la voir.

— Ce fut très généreux de votre part. Une personne que vous connaissez depuis la veille... Plus généreux d'assumer tous les frais de son traitement, de la combler de cadeaux et de bonbons, d'argent même... Vous êtes un philanthrope, Monsieur... à moins que vos raisons d'agir ainsi soient moins... pures.

— Je ne comprends pas vos insinuations... Je n'eus aucune autre raison d'agir ainsi que je l'ai fait.

— Vous étiez fiancé à... Mlle d'Orléux... et seul, un accident fâcheux a fait retarder votre mariage.

— C'est exact, mais quel rapport...

— Je m'étonne seulement que, fiancé à une telle jeune fille, vous vous soyez intéressé à... Pauline Raulières.

— Ma fiancée n'a pas à être mêlée à cette histoire ; je répète que, seule, une raison d'humanité m'a fait revoir cette malade.

— Cette malade, savez-vous quel était son... métier ?

— Je l'ignore. Je ne l'ai connue que malade et sans ressources. C'est pourquoi j'avais tenu à l'aider.

— Vos ressources à vous étaient évidemment brillantes. Vous avez une voiture coûteuse achetée récemment... D'autres dépenses faites par vous, chez des commerçants de Marseille notamment, sont également fastueuses et, laissez-moi vous le faire remarquer, bien supérieures à ce que vous permettaient normalement vos appointements. J'ai puisé mes renseignements à bonne source, soyez-en sûr.

Le ton était doux, parfois moqueur. Jean se sentit envahi d'épouvante. Qu'allait-on lui reprocher ? Dans quel guépier s'était-il fourré en s'occupant de cette femme ?

— Je ne comprends pas les raisons de votre enquête, Monsieur, ni le but dans lequel on m'a amené chez vous. Je vous répète que si Mlle Raulières est en cause, je ne connais rien de sa vie.

— Peut-être êtes-vous mieux au courant de celle de Wan-Lin, de celle aussi de Li-Ping.

— Wan-Lin ?... Li-Ping ?... répéta Jean, complètement ahuri. Qui sont ces gens-là ?

— Des trafiquants de drogue dont vous n'ignorez pas les profits, profits qui doivent être à la base de certains achats somptueux faits par Jean Dalmont, sous-directeur commercial à la Société des Savonneries de la Méditerranée ?

— Moi ? Mes achats... s'écria le jeune homme. Mais mes ressources n'avaient rien à voir...

— C'est ce qu'il s'agira de démontrer. Vous allez être ramené chez vous — je veux surseoir à une arrestation — mais vous devrez y demeurer consignés. Vous serez surveillé, n'en doutez pas et, à la moindre tentative de fuite, arrêté.

Il appela ses agents, leur intima l'ordre de conduire le jeune homme chez lui. Il ajouta à l'adresse de celui-ci :

— Votre voiture est confisquée jusqu'à plus ample informé. N'ayez pas d'inquiétude pour elle, nous en aurons le plus grand soin. Elle pourra constituer une première restitution. Allez, Monsieur.

Complètement démonté, stupide, accablé par le ton persifleur et mena-

gant de l'inspecteur, Jean, incapable d'une nouvelle protestation, suivit ceux qui l'entraînaient sans beaucoup de ménagement.

Une demi-heure plus tard, il se retrouvait seul chez lui, chez lui dont il ne devrait pas bouger.

VI

CE fut le lendemain, au début de l'après-midi, qu'un émissaire de l'inspecteur se présenta dans le petit appartement où, depuis deux nuits le jeune homme avait vainement cherché à dormir.

— Voulez-vous me suivre ? J'ai ordre de vous amener chez l'inspecteur.

Lorsqu'il fut introduit dans le cabinet de celui-ci, Jean Dalmont eut un haut-le-corps de surprise : Dans un fauteuil placé derrière celui du policier, il venait d'apercevoir M. d'Orleux.

— Oh ! Monsieur, me croyez-vous coupable ? ne put-il s'empêcher de s'exclamer.

Le visage du jeune homme, avec ses traits creusés, tirés, tant par ses nuits d'insomnie que par sa lourde anxiété, fit une profonde impression sur le père de Marie-Hélène. Un coupable n'eût pas fait montre d'un tel bouleversement, d'une telle émotion...

— Je veux espérer que vous pourrez vous dégager des soupçons qui pèsent sur vous, répondit M. d'Orleux. Je ne suis ici qu'à titre d'auditeur muet qui souhaite par-dessus tout voir s'éclaircir cette pénible affaire.

— Merci, dit très bas Jean. Je vous supplie de croire que je ne vais dire que la stricte vérité.

L'interrogatoire du jeune homme commença aussitôt :

— Etes-vous disposé à nous dire quel est le rôle que vous avez joué dans les trafics d'opium de la bande dirigée par Li-Ping et Wan-Lin ?

— Li-Ping... Wan-Lin... répéta Jean. Mais, Monsieur, je vous répète que je ne connais aucun de ces individus.

— Vous connaissez pourtant Pauline Raulières ?

— Oui, depuis quelques jours seulement, et je vous ai dit dans quelles conditions.

— Pauline Raulières... soit, c'est-à-dire Wan-Lin. C'est la même chose.

— La même chose... Mais, Monsieur, comment l'aurais-je su ? Cette personne ne m'a jamais donné que son nom de Pauline Raulières.

— L'intérêt que vous lui portiez a quelque chose de suspect... si vraiment vous ne la connaissez que de fraîche date. Je dois vous dire que, en effet, nous n'avons pas trouvé la preuve de votre collusion avec ces gangsters. Mais vos visites à cette fille, les dépenses assumées pour son compte avaient une raison. Que craigniez-vous d'elle pour vous montrer d'une telle générosité ?

— Je vous l'ai dit. Son grand-père et moi avons été liés d'amitié. La sachant sans ressources et sans amis, je me suis cru obligé de m'occuper d'elle.

— Sentiment louable, en vérité... Resterait à nous expliquer ce qui vous donnait la possibilité de cette générosité. Vos appointements n'auraient pu y suffire... pas plus qu'aux achats... coûteux qui ont été les vôtres récemment. Quelle explication pouvez-vous donner là-dessus ?

La présence de M. d'Orleux mettait Jean au supplice. Il eut préféré de beaucoup s'expliquer avec l'inspecteur seul. Cependant, il ne pouvait plus reculer. Ce qu'il avait résolu de dire, il fallait le dire à présent.

— Cette explication, je vais vous la donner. Peut-être ai-je agi un peu légèrement, mais je me croyais absolument dans mon droit. Voici les faits...

Alors il raconta comment il avait découvert le billet de loterie, comment il l'avait encaissé en toute bonne foi, persuadé que M. Raulières ne laissait aucun héritier.

— Il m'avait donné ces livres, Monsieur. Il ne m'avait parlé qu'incidemment d'un billet acheté par hasard et qu'il pensait avoir jeté. M. Raulières était mort... ne laissant personne près de lui. Ce billet représentait 25,000 dollars. Qui n'eût été heureux, dans les conditions surtout où je me trouvais : un foyer à installer... une jeune fille que j'aimais et à qui je serais heureux de pouvoir offrir ce que j'avais été désolé de ne pouvoir faire avant, quelques bijoux... J'ai fait, avec joie, les achats que vous me reprochez... Puis, à mon retour à Paris, j'apprends qu'une descendante de M. Raulières est venue occuper son appartement... Je la découvre malade... sans argent... Jugez de mon embarras... de mes scrupules... Un malheur survenu dans la famille de... ma fiancée, fit retarder mon mariage, me donnant le temps de m'occuper de cette jeune femme... Je cherchais le moyen de lui restituer la part dont je pouvais encore disposer de ce qui m'était venu par son grand-père. Quand elle serait guérie... je verrais ce que je pourrais faire encore. Voilà, Monsieur. Je vous ai dit toute la vérité.

Le visage de M. d'Orleux avait reflété le plus vif étonnement et aussi un certain soulagement en entendant les paroles de Dalmont. L'inspecteur, plus blasé, ne témoignait rien de ses sentiments. Il dit :

— Ceci est ingénieux. Au fait, quel était donc le numéro de ce billet ?

— Un numéro qui avait paru à M. Raulières, comme il l'eût paru à quiconque, n'ayant aucune chance au tirage, 10,000. C'est sa vue qui me fit brusquement souvenir d'un tirage récent et me donna l'espérance que ce dixième était gagnant.

L'inspecteur avait consulté une liste prise dans un classeur placé devant lui. Il reconnut :

— Ceci est exact, et que ces cinq zéros soient sortis des sphères a, en effet, provoqué l'étonnement. Cependant, il faudrait nous fournir la preuve que c'est bien vous qui avez touché un dixième du lot. Le pouvez-vous ?

Un éclair de joie illumina le visage jusqu'alors anxieux de Jean Dalmont. Cette preuve, il pouvait la fournir... Il expliqua :

— Ce dixième m'a été payé dans une succursale de la Banque de France, place Estrangin-Pastré, à Marseille. C'était exactement le... 7 août dernier. Vous pourrez, je n'en doute pas, vous en assurer, car mon nom et des pièces d'identité m'ont été demandés, étant donné l'importance de la somme payée. Ceci a été inscrit certainement. Par ailleurs, j'avais d'abord questionné, afin de m'assurer de la validité du billet, une vendeuse dont le guichet est situé au rond-point du Prado. Elle m'avait gentiment félicité de ma chance... s'étonnant aussi qu'un numéro 00,000 soit sorti... Elle se souviendra certainement de l'incident.

— Ces faits seront vérifiés aujourd'hui même. Je vais téléphoner à Marseille immédiatement. Mais, en admettant qu'ils soient réels, puis-je vous demander pourquoi vous ne les avez pas fait connaître plus tôt ?

Jean baissa la tête. Il eut un regard pour M. d'Orleux, avoua ensuite :

— Par un sentiment stupide d'amour-propre... Je préférerais laisser croire que cet argent venait de ressources personnelles...

— Ridicule... murmura M. d'Orleux. Cela vous a réussi !...

— Puis-je espérer que vous... et Marie-Hélène me pardonneront ?... demanda Jean. J'ai obéi à un sentiment d'orgueil stupide, je le répète.

L'inspecteur coupa court au dialogue :

— Veuillez vous souvenir, Dalmont, que vous n'êtes pas encore hors de cause. Une confirmation de vos propos est nécessaire. Vous allez être ramené chez vous et vous ne devrez pas en sortir jusqu'à nouvel ordre. Si les vérifications que je vais demander à Marseille confirment vos dires... si la nommée Wan-Lin, qu'un de mes collaborateurs interroge en ce moment, ne persiste pas à vous accuser de faire partie de sa bande... vous serez averti. Et alors, vous ne tarderez pas à redevenir libre. Mais ne vous réjouissez pas trop vite...

« Si la nommée Wan-Lin ne persiste pas à vous accuser de faire partie de sa bande... » venait de dire le policier. Jean sentit une nouvelle inquiétude l'étreindre. Pourquoi cette femme voulait-elle le compromettre ? Il ne parvenait pas à comprendre. Quand serait-il délivré de toutes ces angoisses ? Et quand saurait-il si Marie-Hélène n'était pas à jamais perdue ?

Il salua M. d'Orleux, puis suivit ses « anges gardiens ». Il y avait, avant de gagner la rue, une large antichambre à traverser sur laquelle donnaient plusieurs portes. Comme Jean y arrivait, il vit soudain s'entrebâiller l'une de ces portes, un visage brun apparaître le temps d'un éclair, tandis qu'une voix très basse mais pleine d'ardeur contenue, disait :

— Confiance, mon Jean ; je suis là... et je ne doute pas.

Il fit un mouvement pour se jeter vers celle qui venait de lui affirmer son amour. Mais la porte s'était refermée, et ses gardiens l'entraînaient. Du moins, dans son cœur douloureux, le plus magnifique espoir venait d'entrer.

Quand Jean eut disparu, l'inspecteur s'adressa à M. d'Orleux :

— Sans doute serez-vous désireux d'être fixé au plus tôt sur la suite des événements. Pouvez-vous me téléphoner demain à la fin de la matinée ou, si cela ne vous dérange pas, venir me voir ? J'aurai alors reçu les nouvelles de Marseille et serai en mesure de décider du sort de ce jeune homme. J'incline à penser qu'il nous a dit la vérité... Ce que je comprends mal, c'est l'acharnement qu'a mis cette Wan-Lin à le compromettre. De cela, peut-être aurai-je l'explication.

(Lire la suite page 43)

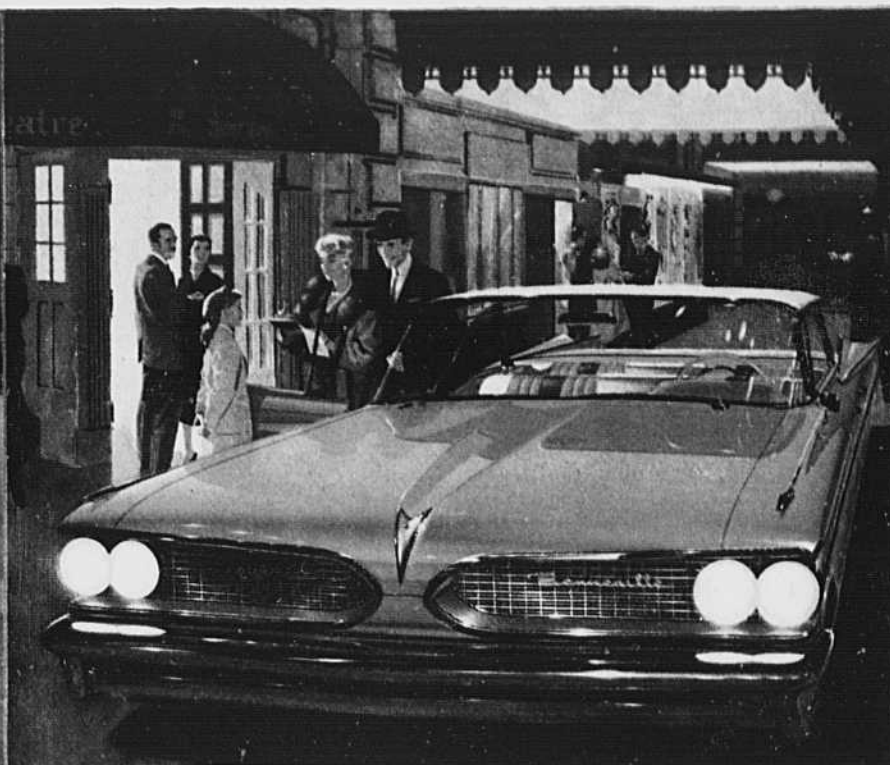
L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3	5	2	7	4	6	3	5	8	4	2	6	5	3	4	2
P	S	B	D	V	S	R	U	S	0	0	E	R	0	U	U
8	4	3	5	7	2	6	4	3	5	8	4	6	2	3	5
U	S	J	V	E	R	M	V	E	E	C	0	A	S	T	I
4	5	2	8	3	6	4	5	7	6	2	8	3	5	4	6
Y	L	E	C	S	I	E	L	L	N	D	E	T	E	Z	E
8	3	5	6	4	7	2	5	3	8	6	4	3	5	2	6
S	R	Z	I	T	A	E	V	O	I	M	R	P	0	B	P
8	4	2	5	6	3	8	7	4	5	2	8	6	7	3	5
M	0	0	S	0	C	P	J	P	D	R	R	R	0	0	E
8	5	3	6	4	7	2	5	8	3	6	7	4	5	2	6
E	P	U	T	G	I	D	E	V	T	A	E	R	N	A	N
3	5	2	6	4	8	3	5	2	6	4	8	3	5	2	4
E	S	N	T	A	U	U	E	T	E	N	S	X	S	E	D

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.



Le soin particulier que l'on apporte à sa construction n'est qu'une des raisons du succès toujours croissant de la Pontiac.



► L'année 1958 a été la plus médiocre depuis 1952 pour l'industrie automobile: 4,200,000 voitures seulement ont été vendues (contre 5,800,000 en 1957), auxquelles il faut ajouter quelques 390,000 voitures étrangères. Mais vers la fin de l'année, une augmentation d'environ 35% des ventes a été enregistrée, et cette tendance à la hausse fait espérer une production de 5,500,000 voitures en 1959. Mais pour être prospère, l'industrie américaine doit vendre 6 millions de voitures annuellement.

► La Fondation Ford vient de répartir 300,000 dollars entre 25 compositeurs américains chargés de composer des oeuvres symphoniques ou chorales pendant les trois prochaines années, destinées aux orchestres et chorales des écoles moyennes et universités américaines; la Fondation répartira également cette somme entre les jeunes écrivains et poètes américains...

► Un automobiliste américain de 29 ans, Robert Wood, avait obtenu un premier rendez-vous d'une blonde "divine", selon lui; elle est éblouie par sa voiture, modèle 1959; il la conduit dans un cinéma "drive-in". Beau film, boissons rafraîchissantes, premier baiser. Le galant Mr. Wood offre de chercher deux repas froids. Lorsqu'il revint, la blonde divinement belle et la voiture de 4,000 dollars avaient disparu. « Je suis convaincu qu'elle est honnête » a-t-il déclaré au Commissariat. Il espère — et attend — toujours qu'elle lui ramènera sa voiture.

► T. McDaniel venait de rendre visite à sa femme, dans un hôpital de Baltimore; lorsqu'il en sort, sa voiture a disparu; il demande à la police si elle a été conduite à la fourrière pour stationnement interdit. Réponse: « Non, sir. Votre voiture a été volée... » Et McDaniel s'empresse de s'acheter une autre voiture. Quelques jours plus tard, un chauffeur de la fourrière automobile lui ramène — très aimablement — la sienne, qui avait bel et bien été enlevée par la police. Et M. McDaniel poursuit maintenant le Chef de la Police en remboursement du prix de la seconde voiture.

► Il en coûte 50 dollars par mois pour placer votre voiture dans un garage de New-York; un de nos confrères a trouvé que ce prix de location est, à la verge carrée, plus élevé que le prix d'une chambre pour vous-même, au fameux hôtel de luxe Plaza Hôtel, aux étages de grand-luxe. Et les garages de New-York viennent encore d'augmenter leurs prix de 10%.

► Jim Dottlynon a reçu le premier prix (100 dollars) du « meilleur conducteur de Kansas City en 1958 ». Par son habileté et son sang-froid, il avait évité un très grave accident en pleine ville. Après qu'il eut reçu le prix des mains du maire, il confia aux journalistes: « J'étais obligé de faire toujours très attention, car je n'ai jamais eu de permis de conduire ».

► Affiche à l'intention des clients d'un restaurant à Seattle: « Soyez aimables envers notre personnel, — ils sont tous de noblesse authentique ».

► Le Salon Automobile de Chicago s'est tenu dans la seconde quinzaine de janvier; 450 voitures y étaient exposées, dont 32 marques étrangères; 14 anglaises, 4 françaises (Citroën, Peugeot, Renault, Simca) 6 allemandes, sauf Volkswagen, 1 italienne (Ferrari), la ja-

ponaise Zoyota et Volvo. A ce Salon, le directeur de Renault aux E.-U. a déclaré que la compagnie espère vendre cette année 100,000 voitures aux E.-U., contre 59,968 en 1958. Renault, selon lui présenterait sur le marché américain deux nouveautés, une voiture-sport

AUTOS-NOUVELLES



LE DOMINION ROYAL MASTER "LOW PROFILE"

et une camionnette légère. Toutes les marques européennes s'attendent à des ventes doubles en comparaison avec celles de 1958.

► Dans les années 1920 à 1925, les Etats-Unis comptaient environ 85 constructeurs d'automobiles, — il en reste aujourd'hui 17 en tout.

Par contre, au début de 1959, 78 marques étrangères, la plupart européennes, y menacent maintenant les grands producteurs G-M, Ford, Chrysler qui avaient dévoré les petits indépendants.

► Un congrès d'ingénieurs-automobiles américains s'est occupé de la question de la suspension pneumatique; un délégué de Westinghouse a déclaré qu'une seule marque d'articles en caoutchouc fabrique 20 membranes différentes pour la suspension pneumatique, réservées chacune à une marque automobile; d'autres fabriques possèdent et fabriquent d'autres modèles et à l'heure actuelle, il existe au moins 50 modèles de suspension pneumatique aux Etats-Unis...

DU MONDE ENTIER

NUL AUTRE PNEU NE COLLE D'AUSSI PRÈS À LA ROUTE!

Le premier grand progrès du pneu

DEPUIS PLUS DE 10 ANS

Voici le progrès le plus sensationnel en 12 ans de technologie du pneu... Voici le premier pneu qui dépasse toutes les exigences des puissantes autos, des grandes vitesses d'aujourd'hui... Le seul pneu moulé d'avance pour coller sur la route, diminuer la flexion et le développement excessif de chaleur.



"LOW PROFILE", par DOMINION ROYAL MASTER, crée un précédent dans la structure du pneu... Il défie toute comparaison par sa résistance à l'usure et une semelle puissante à traction totale de 360°.

Nos ingénieurs ont révolutionné l'industrie du pneu en dessinant le DOMINION ROYAL MASTER "LOW PROFILE". Ils ont créé un pneu plus large, plus durable, capable de rouler indéfiniment aux vitesses maxima permises... un pneu dont la

SEMELLE X-TENSIBLE a deux vies... un pneu au Profil Racé qui donne à l'auto un air de souplesse dynamique.

Ce pneu sensationnel, le DOMINION ROYAL MASTER "LOW PROFILE", est de beaucoup le pneu le plus sûr jamais construit par Dominion Rubber. C'est un pneu de grande classe, qui se distingue par son élégante supériorité. "LOW PROFILE" est le pionnier d'une révolution sur roues! Vous pouvez l'admirer aux étalages de Pneus Dominion, ou chez le dépositaire de Pneus Dominion Royal.

Demandez à votre marchand comment vous pouvez tirer profit du Service National de Sécurité de la Dominion Rubber



Dominion Rubber

► « Est-il juste que des compartiments de chemins de fer inoccupés restent vides tandis que des voyageurs ayant payé leur place doivent rester debout pendant de longs trajets? » voilà la question qui vient d'être soulevée en Italie. M. Luciano Ruggero, qui se rendait de Rapallo à Gênes en décembre dernier, en première classe, devait rester debout dans le couloir, toutes les places étant occupées, sauf quelques sièges d'un compartiment réservés aux membres du Parlement italien. Le train parti, M. Ruggero alla occuper l'un des fauteuils libres. Il refusa ensuite d'obtempérer à l'injonction du contrôleur d'avoir à réintégrer le couloir. Il fut condamné à payer une amende de 1.500 lire, mais il alla en appel. Son avocat fit valoir que l'administration des chemins de fer n'avait pas répondu à la demande de son client d'obtenir communication du paragraphe du règlement des chemins de fer interdisant l'occupation d'une place quelconque libre d'une classe quelconque, par un voyageur ayant acquitté le prix de cette place. L'Administration dut céder qu'une telle interdiction, juridiquement impossible, n'existait pas. Et le courageux voyageur a été acquitté...

► Plusieurs dizaines de milliers de véhicules automobiles disparaissent chaque année de la circulation en Suède, pays le plus motorisé d'Europe. Ils encombrant, avant d'être finalement démontés, les "cimetières", garages et terrains vagues. Plusieurs marchands de Stockholm viennent d'avoir l'idée de placer les vieux tacots au milieu des innombrables lacs suédois gelés en hiver au fond desquels ils disparaîtront avec le dégel. Mais la municipalité de la capitale a eu vent de cette nouvelle méthode et l'a interdite, car certains lacs sont très peu profonds et les vracs empêcheraient rapidement la navigation commerciale ou de plaisance...

► Le « grand patron » de la compagnie Dunlop, Sir George Beharrell, qui en était le directeur de 1939 à 1949 et le président jusqu'en 1957, vient de mourir à 85 ans.

► Un agent de police sortait au cours de la nuit d'un commissariat de Bâle (Suisse) pour reprocher leur tapage nocturne à deux jeunes gens. Ceux-ci s'excusèrent très poliment et, après la permission du policier, se remirent au volant de leur voiture; le lendemain, un habitant de la rue vint au commissariat annoncer le vol de sa voiture... celle qui stationnait près du commissariat.

C I N E M A

T
E
L
E
V
I
S
I
O
NT
H
E
A
T
R
E

R A D I O

"FADE OUT...?"

L'un des plus anciens quiz télévisé « La Clé des Champs » serait à la merci d'une disparition à brève échéance. Qu'un heureux auteur présente à Radio-Canada un projet jugé plus amusant, et c'en est fait de la formule des charades mimées. Faudra-t-il le déplorer? Le public, me semble-t-il, a toujours apprécié cette pétillante demi-heure, qui a du moins le rare mérite de n'être point prétentieuse. Quant aux participants, je sais qu'ils ne verraient pas sans amertume la fin de leur petite réunion hebdomadaire où, quoi qu'en aient dit certains détracteurs, ils se divertissaient fermement.

On a parfois prétendu que cette gaieté ne parvenait pas toujours à franchir les limites du studio. C'est que dans ce genre de jeu de société il faudrait que chaque spectateur se sente participant actif. Pour le public, le fait de connaître par anticipation les réponses au problème soumis ne suffit pas. Il est vrai que depuis quelques mois les gens de l'extérieur peuvent faire parvenir des suggestions. Ce qui est déjà un mieux sensible. Mais ne serait-il pas souhaitable que la personne gagnante puisse venir elle-même mimer sa charade? Cela créerait, je crois, une communication plus étroite entre ce qu'on pourrait appeler « le visible et l'invisible ».

Car ne nous leurrons pas. Ce qui a fait le succès de « La Rigolade » et ce qui assure le triomphe de « La Poule aux Oeufs d'Or », c'est la collaboration intime des concurrents de la salle, sans compter l'attrait toujours grandissant pour des gros lots fort estimables.

Il est bien évident que le spectateur en studio aussi bien que le téléspectateur installé devant son appareil ressentent une sympathie spontanée pour monsieur et madame Tout-le-Monde qu'ils aperçoivent sur la scène ou sur l'écran. « Ça pourrait être moi » se disent-ils. Cette assurance, il leur est plus difficile de la manifester quand il s'agit des artistes. Ces derniers — si populaires qu'ils soient — demeurent aux yeux du public des êtres à part avec lesquels il ne frayerait pas aussi facilement que le voisin. C'est pourquoi tous nos quiz télévisés devraient faire une plus large place aux candidats possibles de l'extérieur.

"DOLLY BACK"...

Je parlais des comédiens comme des êtres « à part ». Ils ont eux aussi pourtant leurs humaines faiblesses. La tenue déplorable de Jean Contu à

une certaine émission de « Je vous ai tant aimé », lui a fait perdre son rôle de Michel Mirbeau. D'aucuns ont protesté contre cette représaille jugée trop sévère. En d'autre temps, j'aurais réclamé moi aussi l'indulgence. Mais le discrédit tombé sur le monde des artistes à la suite de la grève et l'effort constant qu'ils soutiennent depuis le retour des émissions pour « raccrocher » leur public sanctionnent cette sévérité. Moins que jamais, les spectateurs n'accepteront du « bâclé », de l'« à-peu-près ». Et ils sont parfaitement justifiés de réclamer une qualité et une valeur soutenues. Autrement, qui pourrait les blâmer de regretter les longs métrages ou de préférer les productions américaines.

"FOCUS"

Sur le plan strictement spectaculaire, nous n'arriverons jamais à déclasser nos voisins de frontières. Leurs capitaux énormes et leurs moyens techniques quasi-illimités en font les maîtres absolus du « show-business ». Mais là où nous pouvons espérer les égaler et même les supplanter, c'est dans

nos présentations dramatiques. Cela, c'est avant tout l'affaire des comédiens.

"ZOOM OUT"...

Le départ de Robert Gadouas pour la France jette la consternation dans la famille Velder. Robert Choquette entendait développer une intrigue d'importance entre Bibi Côté et Alexis. Sorte de « suspense » policier. Le petit Alex devait même être la figure dominante de la prochaine saison. Qu'advient-il de ces projets? Comment l'auteur réussira-t-il à éliminer un personnage aussi capital que le fils Velder?

Le moins qu'on puisse dire, c'est que monsieur Choquette n'a pas eu de chance avec ses interprètes. Tour à tour, ce fut la grosseur de Françoise Faucher, le départ de Gaétan Labrèche avec la tournée du Nouveau-Monde et enfin l'exil de Gilles Pelletier à Toronto.

Imagine-t-on la souplesse et l'imagination imposées à un scripteur pour contourner toutes ces difficultés, sans rompre totalement la marche à suivre de son roman? Il n'y a pas à dire, les écrivains de radio et de télévision n'ont pas toujours la partie facile. On les contraint parfois à des prouesses d'acrobates. Une solution semble possible à ce nouveau problème: un remplacement. Mais quel jeune comédien aurait assez de courage et de volonté pour soutenir sur ses épaules un rôle déjà fort bien campé et un personnage déjà marqué d'un tempérament d'artiste aussi extraordinaire que celui de Robert Gadouas? Je n'en vois qu'un: Maurice Dallaire. Inconnu des téléphiles, il possède malgré tout l'expérience requise, un physique collant encore mieux au fils Velder que celui de son créateur et surtout, la force nécessaire pour affronter les dangers d'une gageure semblable.

"OPTICALS"

Amulette Garneau et Jacques Zouvi attendent incessamment la visite de dame cigogne. La future maman est tracassée par le choix du prénom à donner à l'enfant. Jacques est interrompu dans son travail par des appels surprise d'Amulette qui a toujours de nouvelles suggestions à fournir.

Sophie, l'adorable poupon de Françoise Faucher, a fait une infection cutanée attribuable aux antibiotiques administrés pour combattre une grippe. Le médecin avait d'abord diagnostiqué une rougeole avant de découvrir le pot aux roses... Fort heureusement, tout est rentré dans l'ordre.

Yoyande Roy, si elle le voulait, pourrait accumuler une petite fortune en exerçant ses dons remarquables de chiromancienne. Nombreux sont les camarades qui lui doivent des révélations sensationnelles sur leur passé, leur présent et leur avenir. Et je n'ai pas entendu dire qu'elle se soit jamais trompé.

Clément Latour, qu'on n'avait pas revu depuis « Le Survenant », où il incarnait l'inoubliable « Amable » est atteint d'une paralysie d'origine nerveuse. Cruelle ironie quand on se rappelle le flegme imperturbable du personnage qu'il a illustré.

Michèle Juneau, qui avait connu son heure de célébrité dans « Beau Temps Mauvais Temps », re-

vient devant les caméras à l'occasion du « Spectacular » consacré à Mère d'Youville.

C'est Dyne Mouso qui incarnera la Bienheureuse Canadienne. A la radio, dans les « Visages de l'Amour », c'est Sita Riddez qui détenait ce même rôle. Compte tenu de la différence absolue des tempéraments de ces deux comédiennes, on peut imaginer que l'histoire de la sainte religieuse recevra un traitement inattendu.

L'arrestation spectaculaire de Madeleine Langlois, lors de la « journée des policiers » à Radio-Canada, semble avoir sorti de l'ombre cette comédienne dont on n'entendait peu ou plus parler. En effet, depuis l'algare fameuse qui a fait couler tant d'encre, la figure de mademoiselle Langlois a été remise en pleine lumière. On s'est souvenu qu'elle avait été une vedette à l'époque bienheureuse des Compagnons et on semble vouloir lui redonner une place qu'elle mériterait.

Germaine Giroux ne croit plus à son horoscope. Furieuse de n'avoir pas été gagnante au dernier sweepstake irlandais, alors que les augures du zodiaque lui assuraient la réussite, elle jure — mais un peu tard — qu'on ne la prendra plus. La plaisanterie lui a quand même coûté cinquante dollars.

Se rappelle-t-on que la créatrice du rôle-titre de Francine Louvain, le toujours populaire romanfleuve de Berthe Lavoie, fut Huguette Oligny? C'est à la suite d'un voyage que cette dernière entreprit outre-mer qu'elle fut remplacée définitivement par Nicole Germain.

Maud Darcy doit une fière chandelle au « Clérambard » de Marcel Aymé. Cette pièce en effet lui aura porté chance. Non seulement elle l'aura joué en anglais au MRT, mais encore elle fut ré-engagée par Jean Gascon pour tenir le même rôle lors des représentations au TNM.

« Le Théâtre Club » reprend l'un de ses premiers succès « Virage Dangereux ». J'estime pour ma part que c'est une heureuse initiative. Cette pièce psycho-policrière est admirablement construite. On la reverra avec plaisir. A ma connaissance, un seul remplacement a été effectué dans la distribution initiale. Benoît Girard reprendra le rôle

→ [Suite de la page 10]

Un certain colonel Edwin Drake, qui s'était fait un nom dans les chemins de fer, avait, six mois plus tôt, foré le premier puits. Son succès fut un déclin. La petite vallée d'Oil Creek en Pennsylvanie s'emplit d'une grande armée aventurière. On y vit affluer tous les héros de ce dix-neuvième siècle américain toujours à l'affût d'une occasion, toujours prêts à jouer leur destin à quitte ou double.

C'était à nouveau la ruée vers l'or avec ses scènes délirantes, ses espoirs insensés, ses débauches frénétiques, ses fortunes rapides, ses faillites éclair.

Un coup de gong au saloon

Faute de temps ou d'argent on forait avec les moyens du bord, pédalant sur d'étranges machines, creusant le sol furieusement: « ce sera la Chine ou l'enfer » proclamaient sur des banderoles ceux qui voulaient un slogan pour illustrer leur acharnement. Souvent, au bout de leur foreuse, c'était le néant. Quelquefois, une fois sur cent, la fortune.

De pauvres hameaux pennsylvaniens sortis des mains de l'immigration allemande se hérissaient de baraques, d'hô-

en une nuit, on transportait sa fortune avec soi, serrée dans une ceinture de cuir, entre le revolver et la cartouche. Il n'y avait pas non plus de police. Les comptes se réglèrent à coups de poing. De formidables bagarres éclataient, laissant sur la chaussée boueuse des cadavres qu'on balayait au matin avec les ordures de la nuit.

C'est dans ce décor héroïque et pestilentiel que débarque un jour, tiré à quatre épingles et sa bible en poche, M. John Davidson Rockefeller. Il promène un regard glacial sur ce monde de brutes imbibées de whisky et observe méthodiquement de la terrasse d'un hôtel rudimentaire, Petroleum Center, une situation dont il comprend qu'il peut tirer parti. Il voit les derricks dressés au hasard, les puits essaimés au petit bonheur. Il voit que tout cela n'est que folie et désordre. Ce n'est pas lui qui va se jeter, au milieu des bandits et des prostituées, dans une compétition exténuante et sans lendemain :

— Laissons ces pirates se débrouiller entre eux, risquer leur sueur et leur argent sur des nappes de pétrole hypothétiques ; pour nous, il y a mieux à faire.

Quand il rentre à Cleveland, sa dé-

lars, chiffre qui, dans l'esprit de John D. marquait les limites de sa soumission. Mais à 60,000, à 65,000, à 67,000, les deux associés étaient toujours là, se mesurant du regard, Clark s'épongeant le front et Rockefeller imperturbable.

A 72,500 dollars, John D., qui avait eu la prudence de faire le tour des banquiers, obtint de justesse et de haute lutte, lui qui dix ans plus tôt débutait à 15 dollars par mois, la propriété pleine et entière d'une des trente raffineries de Cleveland.

En quittant Clark, il lui serra la main et lui dit : « Maurice, vous avez eu tort, car cette fois-ci je suis sur la route de la fortune. »

L'important était de n'être pas grisé : « Chaque soir, en m'endormant, écrit Rockefeller, je faisais le point. Les chiffres, rien que les chiffres, jalonnaient ma route. Les chiffres avant tout. »

Les James Dean de 1870

Mais le raffinage du pétrole exige, outre la religion des chiffres, certaines connaissances techniques. John D. ne les avait pas. Il se trouva rapidement deux associés, un certain Flagler, son

retourne ses déserts dans le Nevada et la Californie pour en faire surgir de l'or, allume à Pittsburgh les grands brasiers de la métallurgie et ses pionniers roulent d'Est en Ouest sur des rails boulonnés de la veille. Le fisc est encore relativement modeste, les lois sociales n'en sont qu'à leurs premiers balbutiements, les plus incroyables carrières sont ouvertes à l'énergie, à la hardiesse, à l'imagination. Sur ce grand champ de bataille qu'est la libre concurrence, la victoire est au plus fort, au plus intelligent.

Le 10 juin 1870, Rockefeller et ses associés donnent à leur affaire un nom qui fera le tour du monde : ils fondent la Standard Oil de l'Ohio, au capital d'un million de dollars. L'événement passe à peu près inaperçu. L'usine occupe des quartiers désolés de Cleveland, et des bureaux sont aménagés au 341 d'Euclid Avenue. Elle ne se distingue guère au premier coup d'oeil des autres raffineries qui ont poussé au bord du lac Erié et reçoivent comme elle leur pétrole brut par la voie ferrée qui les relie aux sombres vallées de la Pennsylvanie. Mais à y regarder de plus près, la comparaison, pour les concurrents, est accablante. Les raffineurs voisins pataugent dans des flaque d'huile, leurs grandes bottes dégoulinent de pétrole, les alambics débordent ; on est en plein gâchis. A la Standard Oil, au contraire, tout est propre. Les résidus sont utilisés. L'usine fabrique mécaniquement ses propres barils au lieu de les commander à des tonneliers. Rockefeller, attentif au détail, les a fait peindre en bleu azur, en sorte qu'ils tranchent, dans la grisaille des docks, sur les malheureux bidons anonymes des autres entreprises. M. Rockefeller ne néglige rien. Pour lui, il n'y a pas de petites économies. Le jour où Andrews découvre un procédé qui permet de fermer les bidons avec cinq gouttes de soudure au lieu de six, John D., le rabat-joie, esquisse dans les bureaux un pas de danse et ses deux associés stupéfaits le voient rire aux éclats. Comment devient-on milliardaire ? Chaque instant de la vie de John D. nous fournit une partie de la réponse.

Flagler et Rockefeller s'entendent bien. « Une bonne amitié, dit Rockefeller n'est pas fondée sur l'amitié, mais sur l'intérêt. » Ils habitent des maisons voisines, vont ensemble au bureau, portent la même redingote, le même chapeau de soie et partagent à l'église baptiste la location du même banc.

La première victime

Un matin, arpentant à longues enjambées le trottoir d'Euclid Avenue, ils passent devant une raffinerie qui est loin d'avoir l'éclat de la Standard Oil. Une fumée nauséabonde sort de la cheminée, tandis qu'une poussière de neige tombe doucement sur Cleveland. Les deux associés se regardent et se comprennent, mais c'est Flagler qui exprime leur commune pensée :

« Il y a beaucoup trop de ces sales usines dans la région, dit-il, je me demande si nous ne pourrions pas amalgamer tout cela pour former un seul groupe efficace et vraiment productif ? »

Cette phrase est capitale. C'est probablement à cet instant qu'a germé dans la tête de John D. Rockefeller l'idée majestueuse du premier trust pétrolier. Le jour même il expédie son associé chez un petit raffineur dont les barils s'entassaient au bord d'un lac Erié pétrifié par le premier gel de l'hiver. L'homme n'est pas du métier. Il s'est lancé dans le raffinage comme d'autres ont jeté leurs derniers dollars, en somnambules, dans la vallée d'Oil Creek. Les chemins de fer ont augmenté leurs



Rockefeller est au tournant de sa vie, en 1872. Si le boycott est maintenu contre lui, il est ruiné.



C'est la citadelle No 1 du pétrole mondial en 1880. A Broadway, la Standard Oil s'était fait construire un immeuble de douze étages.

tels, de tripots, où se mit à grouiller un monde turbulent de spéculateurs cramponnés à leur rêve. Un coup de gong dans un « saloon » annonçait un jaillissement de pétrole : une foule instantanément se mettait en marche. Il y avait de tout dans cette humanité prise de vertige. Des bandits, des joueurs de cornemuse, des paysans fatigués de leurs fermes, des superstitieux qui débarquaient avec leur tireuse de cartes ou leur baguette de sorcier. Les marins ouvraient des salles de jeu ou des maisons de passe. Un tenancier plus astucieux que les autres avait embarqué ses pensionnaires et sa cargaison de whisky sur une péniche qu'il amarrait, chaque soir, au long de la rivière, devant la bourgade où s'était produit un nouveau jaillissement.

La bataille pour la raffinerie

Comme il n'y avait pas de banque dans ces villes du pétrole qui poussaient

cision est prise : il va se consacrer exclusivement au raffinage du pétrole brut. A la production, rien d'intéressant : c'est la jungle. Mais à l'échelon du raffinage, pour un garçon de vingt-six ans, déjà rompu au commerce, tout est possible. D'un côté, le pétrole sort des puits à des prix qui baissent de jour en jour ; de l'autre, pour les produits raffinés, s'ouvre un marché neuf.

L'heure est venue pour John D. de liquider ce pauvre Clark qui lui rappelle sans cesse que le but de leur association est d'acheter, de vendre, de transporter du vin, du sel, du chanvre et non pas de raffiner du pétrole. Clark parle de dissoudre la société. Rockefeller le prend au mot et fait insérer dans le « Cleveland Leader » une notice de dissolution.

On convint que Rockefeller quitterait la maison de commerce et que la raffinerie serait mise aux enchères. On partit de cinq cents dollars pour grimper en quelques minutes à 50,000 dol-

frère en cynisme et en piété, et un certain Andrews, le plus calé des trois quant à la technique du raffinage.

Comment devient-on milliardaire ? Voilà la question, la seule, la vraie. John D. Rockefeller ne se la posait pas. Il avait le milliard inscrit dans la ligne de vie. Son comportement, minute par minute, ses pensées, ses réflexes, conduisaient méthodiquement au milliard. Sa fureur de vivre, c'était le goût du gain. Autour de lui les James Dean de l'époque s'appelaient Vanderbilt, Ford, Pierpont Morgan, Carnegie, dévorés comme lui par une inextinguible soif de richesse, par un formidable appétit de conquêtes.

A l'instant où John D. se débarrasse d'un associé trop pesant pour se lancer dans l'aventure pétrolière que ferait de lui le chef d'un empire financier sans précédent dans l'histoire du monde, l'Amérique, encore blessée par la Sécession, explose de jeunesse. Elle éventre ses montagnes dans le Colorado,

tarifs. Le prix de revient du brut est trop élevé. En bref, il ne s'en tire pas. Quand Flagler lui offre quatre mille sept cents dollars de sa banque, il a l'impression de faire un beau rêve et le marché est conclu sur-le-champ.

Il ne se rend pas compte qu'il est la première victime de la formidable bataille que viennent d'engager, sous le

de deux petites filles, il fait honneur à sa ville. Ses habitudes ont une régularité d'horloge astronomique. A sept heures trente, les habitants de Cleveland le voient sortir de sa maison d'Euclid Avenue avec sa canne à pommeau d'argent. Douze heures plus tard exactement, ils le voient franchir la porte de la même maison en sens inverse. Une nouvelle journée s'est écoulée dans

raffiner ses cent cinquante barils par jour et de les expédier tranquillement sous leur peinture bleue aux quatre coins de l'Amérique. Mieux gérée, mieux organisée, les reins plus solides? Oui, peut-être. Mais il y avait autre chose. Il devait y avoir autre chose. Un secret. Lequel?

Le brusque voyage de M. Rockefeller à New-York inquiéta les bonnes âmes de Cleveland, qui voyaient déjà ce fidèle paroissien se vautrer dans l'enfer de Broadway. Un Clevelandais qui partait pour New-York sans motif apparent et sans s'expliquer sur les raisons de son voyage était un homme perdu. Voici que ce pauvre M. Rockefeller, à peine franchie la trentaine, se mettait à ressembler au vieux William, son père, et qu'il était à son tour saisi par la débauche! Mais ceux qui connaissaient bien M. Rockefeller eurent d'autres soupçons. Ce n'était pas le vice qui le retenait à New-York. Ses concurrents, en bref, flairèrent une machination.

Lorsqu'il reparut après trois semaines d'une mystérieuse absence, ils comprirent aussitôt qu'ils ne s'étaient pas trompés. Un matin, le colonel de réserve Oliver Payne, devenu depuis la fin de la guerre l'un des principaux raffineurs de Cleveland, eut un coup au coeur: M. Rockefeller se faisait annoncer. Il le vit entrer dans son bureau, tenant d'une main ses gants, de l'autre sa canne à bec d'argent. De minces favoris roux descendaient dignement sur chacune de ses joues. Un pli barrait son front sévère. Les yeux étaient froids. C'est à peine s'ils brillèrent d'une lueur d'ironie en apercevant au revers du vétéran de la Sécession les insignes dérisoires de sa bravoure.

Une bombe bien au point

Payne n'avait jamais eu beaucoup de sympathie pour ce jeune parvenu dont l'assiduité à l'église n'excusait pas à ses yeux son abstention pendant la guerre. Mais il fut surpris, en l'écoulant, de la fascination qu'il exerçait. En quelques mots, sans élever la voix, Rockefeller brossa un tableau précis, schématique et criant de vérité de la crise pétrolière et de ses causes. L'insignifiance, l'incompétence, la mauvaise gestion de la plupart des raffineurs, entretenaient dans l'industrie une anarchie absurde dont il fallait sortir. Le meilleur moyen d'en sortir était de supprimer la concurrence.

Payne, adossé à la grande cheminée où brûlait un feu de bois, eut un haut-le-corps; mais n'eut pas le temps de reprendre la parole. M. Rockefeller, sans élever la voix, lui fit connaître que la Standard Oil, pour remédier à ce scandaleux désordre avait résolu d'absorber sans exception les trente raffineries de Cleveland.

— Oui, sans exception.

Le colonel avait bien entendu.

— Sans exception, répéta John D. en appuyant sur son interlocuteur un regard gris et volontairement inexpressif.

Puis, sur le même ton uni, il assura que ses associés et lui-même oeuvraient pour le plus grand bien de la communauté. Les patrons capables seraient intégrés dans les cadres de la Standard Oil, les autres, largement indemnisés, soit en espèces, soit en actions.

Devant une aussi monumentale prétention, Payne aurait pu faire remettre à M. Rockefeller sa canne et son chapeau. Il n'en fit rien cependant. Il estima même la proposition intéressante. En quelques jours, plus de vingt raffineries s'inclinèrent comme lui devant M. Rockefeller. C'est que M. Rockefeller avait déployé sous leur nez un assez joli document qu'il leur demanda de tenir pour confidentiel: ce document leur prouvait par A plus B que

les tarifs ferroviaires de la Standard Oil étaient secrètement plus favorables que les leurs et que l'écart serait bientôt beaucoup plus grand encore. La lutte était inutile.

C'est à New-York, au cours de son récent voyage, que Rockefeller avait perfectionné et mis au point sa machine infernale. Depuis longtemps il avait un accord occulte avec les Railroads du lac Erié qui, en raison des grandes quantités qu'il faisait transporter, lui accordait des prix qu'ils refusaient aux autres. Il s'agissait cette fois-ci de généraliser le système.

Une bande de grands pirates

Les chemins de fer américains sont à l'époque entre les mains d'une bande de grands pirates, dont le plus célèbre, Jay Gould, a sa place dans les annales du banditisme. Toutes les manoeuvres, à leurs yeux, sont licites. Ils manipulent les tarifs au gré de leurs caprices ou des occasions de profits qui se présentent. Ils se font, dans les régions pétrolières, une concurrence acharnée, allant jusqu'à provoquer des déraillements sur les réseaux adverses. C'est avec ces douteux personnages, un certain commodore Vanderbilt, un certain colonel Scott, que Rockefeller est venu s'entretenir confidentiellement à New-York. Leurs voies ferrées desservent l'ensemble des régions pétrolières. Quelques gros raffineurs de Pittsburgh et de Philadelphie se sont mêlés à la conversation. Ces messieurs ne sont pas tous du goût de John Davidson et c'est dans la suffocante fumée de leurs cigares qu'il faut, la plupart du temps, mener une discussion pénible et serrée. Mais l'enjeu en vaut la peine. Si Rockefeller parvient à s'entendre avec les chemins de fer, il sera le maître de Cleveland et tôt ou tard du pétrole dans toute l'Amérique.

Pour commencer les nouveaux partenaires s'engagent, « sur leur honneur de gentlemen » à garder le secret sur la teneur de leurs accords. Pour mieux dissimuler ce qui les lie entre eux, ils s'abritent devant l'innocente raison sociale d'un groupe destiné à l'amélioration du Sud, la South Improvement Company. Mais il s'agit bien du Sud et des cicatrices de la Sécession! Ce qui intéresse Vanderbilt, Rockefeller, Scott, les autres, c'est l'amélioration de leurs affaires, pétrole et chemins de fer réunis.

Un contrat monstrueux

Le contrat qu'ils signent est l'un des plus monstrueux qu'on ait jamais enregistré. Il est entendu, en effet, aux termes de ce contrat, que tous les tarifs ferroviaires pour le transport du pétrole seront doublés, dans certains cas triplés, à l'encontre des concurrents, les membres de la South Improvement étant épargnés par cette augmentation.

Mais cela n'est rien: il est entendu aussi — et sur ce point la rapacité humaine atteint un sommet d'humour — qu'une importante ristourne serait versée aux raffineries membres sur chaque baril de naphte transporté pour le compte des raffineries concurrents. Ainsi, quand M. Payne recevrait un baril de Pennsylvanie, il payerait 80 cents de transport où M. Rockefeller n'en payerait que quarante.

Mais M. Rockefeller aurait en outre l'avantage de percevoir clandestinement sa dime sur les 80 cents versés aux chemins de fer par M. Payne. En sorte que plus M. Payne travaillerait et plus M. Rockefeller gagnerait d'argent. Plus la concurrence s'acharnait et plus elle enrichissait la Standard Oil.

A quoi bon, en vérité, poursuivre la lutte? Rentré à Cleveland, John D. mit un à un ses concurrents dans le secret,



L'héroïque folie, c'est John D. Il qui la fit, en pleine "dépression". Il construisit le plus formidable building du siècle, Rockefeller Center, dont on le voit ici, en 1939, posant le dernier rivet.

drapeau de la Standard Oil, John Davidson Rockefeller et associés.

M. Rockefeller a juste trente et un ans. Son étonnante réussite dont il continue lui-même à tenir la comptabilité, lui vaut l'admiration des bourgeois de Cleveland. Il est plus que respectable: il a du crédit. Bon époux, ennemi de l'alcool, n'ayant jamais allumé le moindre cigare ni la moindre cigarette, contribuant ponctuellement aux oeuvres de charité, et maintenant père

la vie de M. Rockefeller. Qui se douterait à Cleveland que cette journée, l'aimable M. Rockefeller l'a passée à dresser la liste de ceux qu'il va financièrement décapiter parce qu'il estime, en son âme et conscience, le moment venu d'assainir l'industrie pétrolière? Se douterait-on que dans quelques mois, ce jeune homme bien mis fera trembler l'Amérique et que les journaux le compareront aux bêtes les plus féroces de la jungle?

Tous les pétroliers sont ruinés par les nouveaux tarifs de chemin de fer...

Une épouse moins candide que Mme Celestia Rockefeller se serait sans doute étonnée de voir son mari rompre soudain avec toutes ses habitudes.

Au début de l'année 1872, John D. Rockefeller quitta son bureau, ses barils, ses associés, ses livres de compte, ses deux petites filles et partit pour New-York.

Une lourde neige canadienne écrasait les toits de Cleveland. Une bise glaciale soufflait du lac Erié. Un temps à ne pas mettre un chien dehors.

Mais il y avait plus grave: le commerce du pétrole, à Cleveland, marchait au ralenti. A force de pomper à tort et à travers le sous-sol de l'Oil Region, les turbulents aventuriers de Pennsylvanie avaient fini par inonder le marché d'une crue pétrolière qui assassinait les prix et menaçait de ruiner l'industrie naissante.

Une mystérieuse absence

Les Américains continuaient de rouler en fiacre, à la rigueur en chemin de fer. Le génial Henry Ford ne les avait pas encore motorisés. Que faire de ce Niagara de pétrole dont le gallon, bientôt, ne vaudrait pas plus cher que l'eau? A la surface de leurs cuves les raffineries voyaient monter un liquide volatil, inflammable, dangereux à manier, qu'ils recueillaient dans de grands barils de bois. C'était l'essence. A quoi pouvait bien servir l'essence? Des expéditions nocturnes allaient la déverser, à l'insu de la police, dans les eaux de la Cuyahoga River, qui se recouvrait au matin de grandes nappes irisées.

Trop de pétrole, trop de déchets, pas assez de débouchés: c'était la crise.

Seule la Standard Oil continuait de



Au connaisseur s'impose l'essence **WHITE ROSE**

“La White Rose est une véritable économie . . .
c'est comme si j'avais deux clients de plus chaque jour!”

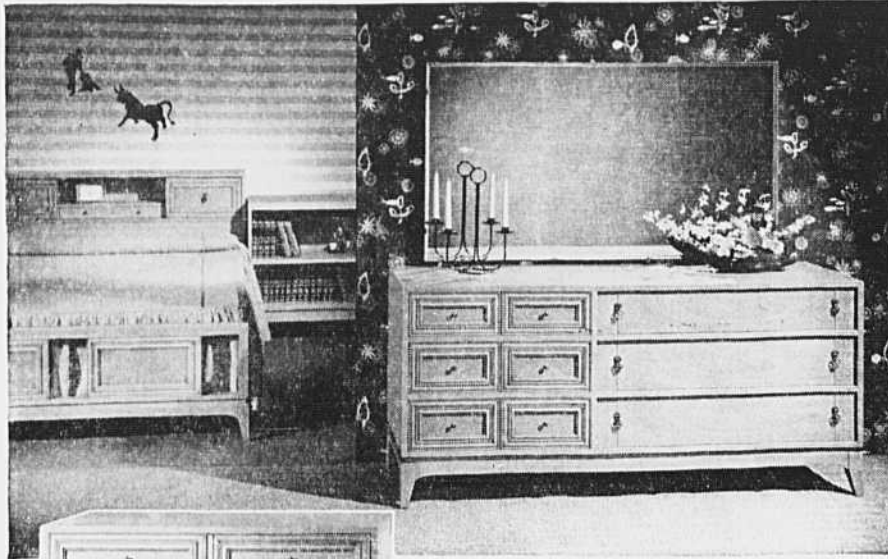
La prochaine fois que vous voudrez *savoir* comment se comportera votre auto avec la meilleure des gazolines, passez chez le vendeur White Rose de votre voisinage et faites le plein avec l'une ou l'autre des deux merveilleuses gazolines Jubilé d'Or fabriquées par Canadian Oil: la nouvelle White Rose Ultra pour les moteurs à très haute compression, et la nouvelle White Rose, qui répond aux besoins de la majorité des voitures en service à l'heure actuelle. Ces deux nouveaux carburants ont un plus haut indice d'octane et produisent plus d'énergie que toute autre gazoline depuis 50 ans . . . c'est-à-dire qu'ils vous assurent un rendement supérieur parce qu'il en faut moins pour développer la même énergie. C'est de l'économie qui se mesure au gallon. Vous trouvez ces gazolines chez les vendeurs White Rose.

CANADIAN OIL COMPANIES, LIMITED



sans égal

EXCLUSIVEMENT CANADIENNE EN TOUT—DES PUIITS À LA RAFFINERIE—ET JUSQU'À VOUS!



Seville

Mobilier
No 450

"SÉVILLE" — Reflétant la splendeur de l'Espagne antique, cet élégant mobilier de chambre à coucher est réalisé en un mélange harmonieux d'acajou exotique rehaussé par la beauté de l'érable moiré.

Des lits à panneaux en modèle double ou ultra-spacieux, et des commodes basses avec table de chevet, disponibles en quatre modèles, forment un ensemble de grand style. Dans le nouveau fini moderne, acajou Nevada.



PEPLER BROS., CO. LIMITED • HANOVER, ONTARIO

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE !

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

le cognac de l'amitié

COGNAC



MARTELL

LE COGNAC LE PLUS
DEMANDÉ AU MONDE

Depuis 1715, les hôtes accueillants
offrent du Martell.

MIS EN BOUTEILLE À COGNAC, FRANCE

Rm 56-2F

leur laissant le choix entre une faillite sans espoir et la possibilité de s'embarquer avec lui sur le navire de la Standard Oil. Tantôt c'était lui, tantôt c'était Flagler, son fidèle associé, qui se présentait à leur bureau, carnet de chèque à la main, posant éternellement la même question :

« De l'argent ou des actions ? » et priant le ciel que l'autre préférât les actions.

Il y eut quelques batailles, quelques sursauts, mais désespérés et sans lendemains. Les capitulations se succédaient de jour en jour. Rockefeller envoyait son évaluateur, Ambroise MacGregor, qui procédait à l'inventaire des alambics, mesurait le niveau du pétrole dans les cuves, reniflait, soupesait, comptabilisait tout, jusqu'aux chaises, jusqu'aux poubelles. Le prix du rachat était fixé par Rockefeller lui-même et sans discussion possible.

C'était une fausse larme

La plupart des raffineurs étaient résignés à leur sort. Quelques-uns, récalcitrants, piquaient des crises, tapaient du pied. Rockefeller les regardait se débattre en se balançant paisiblement dans son rocking-chair. Parfois le rocking-chair s'arrêtait. Les yeux de John D. prenaient leur couleur grise, la couleur même du lac Erié sous la pluie et quelque sentence impitoyable, mais prononcée avec douceur, lui tombait des lèvres :

— Vous savez bien qu'il n'y a rien à faire. Il n'y a pas d'avenir pour les faibles. Il n'y a plus d'avenir pour les solitaires.

Un jour, une scène dramatique interrompt l'oscillation imperturbable du rocking-chair. C'est une femme qui vient implorer elle-même Rockefeller. Son mari est mort, elle a plusieurs enfants en bas âge. Il ne lui reste que cette usine. Rockefeller semble ému, une buée singulière lui vient aux yeux. Il fait une promesse. Mais quand arrive le moment de régler l'affaire, il n'y a plus de promesse qui tienne, Rockefeller est invisible et la Standard implacablement dépouille comme les autres la veuve qui avait cru voir une larme sous les paupières de John Davidson.

Cependant, M. Rockefeller poursuivait sa vie d'époux modèle et de baptiste assidu. Il avait repris ses habitudes vertueuses, quittant sa maison au lever du jour, bientôt rejoint par l'ombre jumelle de Flagler, son associé, son double. Les dépenses de cet homme qui brassait les dollars par millions étaient restées sensiblement les mêmes.

Seule avait augmenté l'aumône qu'il versait le dimanche à l'église. En éliminant les concurrents malheureux, il avait le sentiment de remplir son devoir d'industriel. Sa conscience ne lui adressait pas de reproches. En leur offrant l'hospitalité de la Standard, il

[Lire la suite page 42]

John D. I gagnait de l'argent. John D. II se contenta de le distribuer.



MICHELLE TISSEYRE, reine de la Radio-TV

par Odette OLIGNY

La fin d'avril est toujours propice aux grands événements. Le printemps est vraiment arrivé et Maître Hiver retourné au Pôle Nord. Aussi en profite-t-on pour couronner, cette année, la reine de la Radio et de la Télévision, Michelle Tisseyre, élue au dernier référendum populaire.

Je ne pense pas qu'il soit tellement besoin de la présenter car si quelqu'un est bien connu, c'est Michelle Tisseyre dont les femmes attendent les programmes télévisés avec impatience pour la voir porter ses belles robes. Michelle est en effet une des femmes les mieux habillées de la colonie artistique. C'est elle-même qui m'a expliqué comment se faisaient les toilettes qu'elle porte à ses programmes, tout particulièrement à Music-Hall. Ses toilettes sont dessinées par Warick, qui fut autrefois chez Dior, chez Griffe et chez Balmain. C'est un Australien. Il fait donc des croquis, qui sont, dit Michelle, des bijoux en eux-mêmes. Il les soumet à Michelle et le tout est discuté dans le bureau du réalisateur qui est, en alternant, Roger Barbeau et Jacques Blouin. Puis, un modèle une fois approuvé, c'est Marie-Antoinette, membres de l'Association des Couturiers canadiens qui se charge de la confection du modèle. Michelle a toujours deux robes, c'est-à-dire deux semaines d'avance. Il le faut, car vous pensez bien que de si jolies cho-



Michelle Tisseyre et son dernier le petit Philippe, alors âgé d'à peine quelques semaines. La reine de la radio-T.V. a cinq enfants.
(photo Lausanne Studio)

Pour vous et votre famille

Désirez-vous une nouvelle voiture... un nouvel appareil ménager... ou tout autre article pour lequel il vous faut faire de si laborieuses économies?

Etes-vous de ceux qui ne cessent de souhaiter... et de répéter: "peut-être l'année prochaine"?

Pourtant, ce que vous désirez, vous pouvez l'obtenir dès maintenant, grâce à votre vendeur d'après le Plan Mérite I.A.C. et aux conditions raisonnables du Plan Mérite I.A.C.

Le Plan Mérite I.A.C. est le système d'achat le plus pratique au Canada. Il ne dérange en aucune façon ni vos économies, ni vos moyens d'emprunt.

Que vous achetiez un appareil haute-fidélité, un congélateur ou une voiture, vous en profitez immédiatement et vous le remboursez au fur et à mesure que vous recevez votre salaire. Le Plan Mérite a déjà fait ses preuves, en permettant à une génération de se procurer tout le confort indispensable.

Votre vendeur d'après le Plan Mérite se charge entièrement de satisfaire à vos exigences. Une seule transaction sur place suffit. Pas d'ennuis administratifs, ni d'entrevues, aucune démarche, aucun délai.

Soyez pratique, confiez tous vos achats au magasin qui porte la fameuse enseigne du Plan Mérite I.A.C.

Industrial Acceptance Corporation Limited

A votre service d'un océan à l'autre.

ses ont besoin non seulement d'un travail soigné, mais d'au moins deux essayages.

Ces toilettes n'appartiennent pas à Michelle Tisseyre. Quand elle les a portées une fois, elles retournent à Radio-Canada au service des costumes. Par goût, Michelle, grande, mince, parfaitement proportionnée, c'est-à-dire très facile à habiller, aime mieux les robes fourreau que les jupes amples. Elle montre volontiers ses belles épaules qu'elle couvre parfois de splendides étoiles de fourrures.

Vous me permettrez de passer sous silence (parce que vous le connaissez très bien) le curriculum de Michelle Tisseyre qui, vous le savez, parle trois langues, fait de la radio et de la télévision depuis une dizaine d'années et s'est révélée à plusieurs reprises comme une excellente comédienne. Elle s'occupe aussi de mode et elle a remporté, en 1958, le trophée Frigon pour la meilleure animatrice de la T.V. Elle est la fille de M. John Ahern, Q.C., Bâtonnier général de la Province de Québec. Son mari est Pierre Tisseyre et elle a cinq enfants: Jean-Yves, Mi-

chelle, Charles, François et le tout petit Philippe de quelques mois.

Michelle, donc, va être couronnée très bientôt. Sa robe... Ah! sa robe... Je me suis engagée sur l'honneur à ne pas en parler d'avance. La robe d'une reine, fût-elle de règne éphémère est un secret d'Etat. Mais je puis vous dire, d'ores et déjà, que ce sera une simple merveille. Comme pour toutes les reines précédentes, elle est faite par l'Ecole des Métiers Commerciaux, dirigée par Gérard Le Testu. Ce sont deux élèves féminins et un jeune homme qui ont remporté, cette an-

née, les honneurs. De leur croquis est sortie la robe de haut ton que portera Michelle Première.

Tout ce que je puis dire sans manquer à la parole donnée est qu'elle n'aura pas une jupe large et que le tissu est un satin Duchesse pure soie, blanc un peu crème, qui sera admirablement travaillé de broderies d'or et d'autres splendeurs.

Nous attendons tous de voir couronner la reine... Puisse-t-elle avoir un règne heureux... C'est notre souhait sincère.

Granby

La jeunesse d'une belle centenaire

par ODETTE OLIGNY

UNE des plus progressives villes de la province de Québec, menée d'ailleurs de main de maître dont le dynamisme est universellement connu, Granby, pour lui donner son nom va, pendant toute l'année 1959, être en liesse pour célébrer le centième anniversaire de sa fondation.

Les célébrations ont commencé dernièrement de la façon la plus charmante par une parade de modes, organisée par les *Filles d'Isabelle*. — Et c'était une parade pas comme les autres... présentée par Son Honneur et Mme Horace Boivin.

Les invités et les personnes de l'assistance étaient reçues, dès le seuil du *Théâtre Palace*, par des dames en costumes d'antan. Ceci déjà ne manquait pas d'originalité, mais le détail intéressant, c'est que, ces robes, rappelant les élégantes de 1859 à 1900 étaient jadis, pour la plupart, confectionnées par les personnes qui les portaient et relevées, les unes dans de vieux cahiers de modes, les autres (et c'est encore plus personnel) d'après d'anciennes photos de famille. C'est ainsi que telle dame se flattait de porter la toilette exactement copiée de sa grand-mère,

de sa tante, et où pas un détail, fût-ce un volant, une tournure, un réticule n'était omis.

Les commentaires étaient faits par Nicole Germain, très élégante comme toujours dans une toilette moderne et par Pierrette Robichaud-Lafleur, de Granby, qui portait une toilette à crinoline, très juponnée et une fanchon de dentelle sur ses cheveux disposés en bandeaux plats de chaque côté du visage.

Chacune des commentatrices avait « son époque ». Nicole Germain décrivant les robes d'aujourd'hui, Mme Lafleur celles d'autrefois.

Et ce fut vraiment charmant. Il y eut deux représentations et (bis repetita placent) je vous avoue que j'ai assisté aux deux, autant pour le plaisir de voir toutes les jolies choses que l'on portera cette année où la mode printemps-été est si raisonnable et tellement dépourvue d'extravagances qu'elle donne raison aux femmes de goût qui détestent l'original lorsqu'il tombe dans l'excentricité, que les jolies choses d'autrefois.

Nicole Germain souligna que la mode est vraiment le reflet d'une époque : Ce fut vérifié une fois de

plus car il est indéniable que l'année de la naissance de Granby, on vivait moins vite qu'aujourd'hui. On ne connaissait pas les tissus synthétiques, toutes les femmes ne cousaient pas à la machine, mais on avait des tissus superbes en soie véritable pour les robes habillées, en lainages inusables pour les heures ordinaires. Et beaucoup de travail était fait à la main. Si bien que parmi les toilettes d'autrefois présentées, il y en eut quelques-unes absolument authentiques, ayant traversé sans heurt les années et même le siècle. Trésors de famille, sorties pour cette mémorable circonstance du coffre de cèdre où on les conservait avec soin.

Vous ne m'en voudrez pas si je ne parle que pour mémoire des toilettes modernes. La mode, vous la connaissez, nous en avons parlé, vous l'avez vue partout et surtout dans nos pages.

Mais permettez-moi de vous décrire une robe de mariée de 1859. Elle n'était pas blanche, mais d'un bleu azur, aussi transparent qu'un ciel de juin. Immense, crinolinée, juponnée, elle mettait bien en valeur la taille fine d'une jeune fille

qui se marie à un âge aussi tendre qu'on le faisait à cette époque, avec le consentement — que dis-je? — avec le conseil véhément du Curé La-belle...

Comme chapeau, une capote Directoire, à large bord, nouée sous le menton par des brides de ruban et ornée de fleurs.

Et en parlant fleurs... le bouquet de la mariée était en fleurs artificielles, car à cette époque, l'avion ne permettait pas les arrivages des pays du soleil et sauf en plein cœur d'été, les fleurs étaient rares... On les remplaçait ainsi... C'était admis.

L'année suivante, la jeune mariée se transformait en jeune maman et portait son premier-né au baptême avec la même robe, mais débarrassée de la cape-étole d'hermine véritable qui en faisait, le jour du mariage, le riche ornement. Comme chapeau, une adorable petite forme garnie d'un oiseau. Et la robe de baptême du bébé, longue, était, elle aussi en pure soie, ornée de dentelle. Pas surprenant si, dans quelques familles, on se la passait de mères en filles (au pluriel) ce qui

[*Lire la suite page 58*]

Voici comment s'habillait, pour le jour de ses noces, une mariée de 1859. La robe de taffetas pure soie bleu azur, très crinolinée est escortée d'une merveilleuse étole d'hermine véritable. Le petit chapeau est nouée sous le menton par des brides de ruban. C'est un des modèles présentés à Granby pour l'exposition de modes d'antan organisée dans le cadre du centenaire de la ville par les Filles d'Isabelle.



Un costume de bain 1885. Une merveille... Rien n'y manque ni les bas noirs, ni le pantalon coulé sous le genou. Le tissu est une cotonnade noire à pois blancs.



Voilà le véritable, parfaitement authentique costume d'une petite paysanne canadienne d'il y a cent ans. La robe à petits carreaux noirs et rouges est en casimir. Le bonnet à bavolet est agrémenté de brides de ruban et notez le tablier de toile blanche brodé au point de chaînette.

(Photos Lavigne, Granby)





LA **MATINÉE** DONNE
 UN SENS NOUVEAU
 AU PLAISIR DE FUMER
 grâce à son nouveau filtre perfectionné
 et ses tabacs sélectionnés

La **MATINÉE** est spécialement conçue pour offrir aux Canadiens la parfaite DOUCEUR et la pleine SAVEUR qu'ils recherchent dans une cigarette à bout filtre. Son nouveau filtre perfectionné vous laisse goûter *tout* son arôme... doux, mais savoureux.



Voici une construction logique pour un Camion!

Tout est fonctionne!

Reste comme neuf à meilleur marché. Les camionneurs avisés savent que la fantaisie n'est tout simplement pas profitable. Une carrosserie aux lignes exagérées, des grilles compliquées et des garnitures de chrome ajoutées "pour l'effet" n'augmentent en rien la performance d'un camion. Par contre, tout cela accroît souvent les frais de réparation et d'entretien.

Un camion doit être conçu en vue de sa tâche!

Un entraînement parfaitement équilibré depuis le moteur jusqu'à l'essieu vous assure une puissance à la fois docile et économique. De solides châssis amortissent les chocs de la route... une construction robuste élimine les bruits de ferraille. Les camions International sortent durs au travail et durables.

Venez examiner et essayer les

NOUVEAUX



Pickup B-100 à carrosserie "Bonus-Load"



Camion à ridelles B-160



Travelall B-100



Travelette B-110

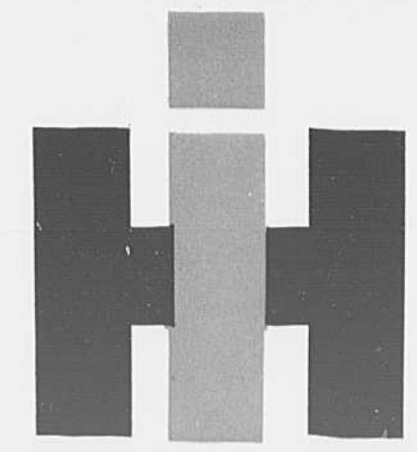


Pickup B-110

CAMIONS INTERNATIONAL

de poids léger et moyen

Nouvelle preuve que la Spécialisation en Camions est profitable à votre entreprise!



International Harvester Company of Canada, Limited Hamilton, Ontario

Camions, Chenillards, Equipement de Construction et de Commerce, Tracteurs et Equipement Agricoles



Chaussures dignes d'un conquérant de l'espace

Malgré tout son équipement interplanétaire, notre petit homme est encore le garçonnet que l'on connaît — les deux pieds bien sur terre quand il s'agit de chaussures... le montant dépensé pour ses souliers est là pour le prouver. Heureusement que le caoutchouc synthétique est intervenu pour mettre fin à l'éternelle bataille entre la chaussure et les garçons... c'est à dire qu'il s'est rangé du côté de la chaussure. Il a plus que doublé la durée des souliers.

Pour rendre ce grand service aux parents, il a fallu le caoutchouc synthétique, l'un des 25 types de caoutchouc Polysar* fabriqués à l'usine de Polymer Corporation située à Sarnia en Ontario et couvrant 160 acres. Il existe, bien entendu, plusieurs autres types

de caoutchouc Polysar. Vous auriez peine à traverser une seule de vos journées sans Polysar. Ce sont les caoutchoucs qui vous rendent la vie facile et agréable... expressément parce que chaque caoutchouc Polysar est créé en prévision de sa fonction particulière.



**CAOUTCHOUC
SYNTHÉTIQUE**

*Marque de commerce déposée

POLYMER CORPORATION LIMITED

SARNIA • CANADA

re intérieur du Palais Impérial pour annoncer formellement ses fiançailles à ses ancêtres impériaux. Dans la matinée, l'intendant de la famille du Prince héritier chargé du message de Son Altesse se présenta chez Mlle Shoda pour lui offrir les cadeaux traditionnels de vin de riz, brème de mer et cinq laizes d'étoffe. En acceptant ces cadeaux Mlle Shoda était formellement fiancée.

La troisième phase de la cérémonie s'effectua en mars quand la famille Shoda fut officiellement avisée de la date du mariage laquelle avait été décidée lors d'une assemblée du cabinet au début de janvier.

A la quatrième cérémonie — l'union même — le Prince et Mlle Shoda revêtirent les jolies robes portées d'usage en ces rares circonstances et échangèrent des coupes de saki en gage de leurs serments.

Quelques six cents personnes assistèrent au mariage dans le pavillon Hakusha avoisinant le Sanctuaire. A titre d'invités, l'Empereur et l'Impératrice ont reçu la famille Royale, le premier Ministre Kishi, et les membres de son Cabinet, le juge en chef de la Cour Suprême, le président de la Chambre basse et la moitié des membres de la Diète, puis les représentants de différentes sphères de la vie japonaise.

Contrairement à la coutume de se parer de toilettes nouvelles, Mlle Shoda s'est mariée dans la robe formelle portée en 1943 par la princesse Teru, fille aînée de l'empereur.

Suivant l'étiquette de la Cour, la robe nuptiale porte le nom de « juni-hitoe ». Elle se porte au-dessus d'un vêtement doublé de soie blanche et d'une jupe pourpre plissée. Le costume lui-même se compose de cinq vêtements non doublés de même couleur, d'un vêtement supérieur, un « uchiko-ke » (long vêtement de dessus) et une « karaginu » (robe chinoise), le tout porté dans l'ordre donné.

Les cinq vêtements non doublés sont taillés et cousus de façon que la manche de chacun est légèrement plus courte que celle d'en dessous ; de cette façon chaque pièce peut se voir facilement. Le vêtement est en soie fleurie. La jupe pourpre plissée est façonnée de soie fine et tissée de façon élaborée qu'on appelle « siego ». Un vêtement distinct de soie blanche couvre l'arrière de cette jupe à partir de la taille.

Le costume de Mlle Shoda a été modelé sur un style de robes portées par les dames de la Cour durant la période Heian, de l'an 794 à 1192.

Après les rites conjugaux, il y eut une autre cérémonie, le « Choken-no-Gi », dans lequel le Prince héritier et sa femme, firent formellement connaître leur mariage à l'Empereur et à l'Impératrice. Pour cette réception, tenue dans la Chambre occidentale du Palais, le Prince héritier portait la jaquette, et sa femme un décolleté.

Au milieu de l'après-midi, le nouveau couple Impérial voyagèrent en carrosse tiré par des chevaux, du palais impérial au palais temporaire du prince héritier ; en cours de route, il saluèrent la foule.

Enfin, la 6e cérémonie comportait trois réceptions, appelées « Shuken-no-Gi », qui eurent lieu les 13, 14 et 15 avril, chacune d'elles au Palais impérial au nombre des invités les membres de la famille impériale et leur suite, ainsi que le corps diplomatique, les membres du Cabinet, le juge en chef et autres, soit environ deux cents personnes. Les 14 et 15 avril, 2,800 invités additionnels furent reçus.

On sait qu'un grand couturier de Tokyo fut désigné pour fournir à la mariée deux robes Dior pour les réceptions.

Le mariage impérial au Japon

Le mariage de Son Altesse Royale le Prince héritier du Japon à Mademoiselle Shoda fut célébré à 10 heures de l'avant-midi le 10 avril dans le sanctuaire Kashikodokoro du Palais Impérial à Tokyo.

La cérémonie du mariage est l'un des six événements tous marqués du

rite traditionnel dont l'alliance en est le plus important.

Le premier stage débuta quand Sa Majesté Impériale l'Empereur dépêcha ses messagers personnels en janvier au sanctuaire Ise Grand, qui est le tombeau de Jimmu, premier empereur du Japon, puis aux tombeaux de l'empereur Taisho et de l'impératrice

Teimi, les ascendants directs de l'Empereur régnant à Tama. C'est aux mausolées que les messagers impériaux ont annoncé les fiançailles.

La deuxième partie de la cérémonie se déroula deux jours plus tard quand Son Altesse Impériale, le Prince, portant le costume traditionnel de la Cour japonaise, entra dans le sanctuai-

DE-CI DE-LA à travers les sports

par Jean Beaufret

- Faire du sport sans aller au-delà de ses possibilités physiques.
- Halimi-Becerra prélude à Halimi-Bassey.
- Timbre-poste soviétique commémorant une victoire officielle.

— Faire du sport sans aller au-delà de ses possibilités physiques.

Personne ne peut dire où se situent les limites des possibilités humaines continuellement repoussées par le progrès matériel et le désir des hommes d'accéder aux sommets jamais atteints.

En sport, on le constate de plus en plus, aucune performance, aussi sensationnelle soit-elle, n'est à l'abri d'une amélioration. En soumettant son organisme à un régime particulier, en améliorant ses méthodes d'entraînement, en perfectionnant sa technique, en bénéficiant d'un matériel de mieux en mieux adapté, l'athlète va de l'avant; il suffit de se pencher sur des records établis il y a vingt ans et les comparer à ceux d'aujourd'hui pour être frappé par la différence qui existe entre les possibilités des athlètes d'hier et ceux de nos jours.

Mais il arrive que la machine humaine, même parfaitement mise au point, soumise à un effort trop intense, éprouve une défaillance et alors, c'est la catastrophe.

La dernière victime de cet effort demandé par le sport de compétition, est un skieur: le canadien John Semmelink, il avait vingt ans.

On a dit qu'à l'endroit précis où le jeune skieur après une chute terrible fut précipité dans un ravin, un filet de protection aurait dû être posé. Les organisateurs répondent à cela que jamais une chute n'avait eu lieu dans ce passage. Or, en fait, ce jour-là, trente skieurs tombèrent dans cette partie de la descente qui se trouve près de l'arrivée.

L'explication? ce sont les skieurs eux-mêmes qui la donnèrent après cette course harassante et dangereuse. Ils étaient littéralement épuisés.

La veille, lors de la reconnaissance du parcours effectué par morceaux, aucun d'eux n'était tombé à cet endroit. Le jour de la course, lorsqu'ils abordèrent ce passage dit de « l'enfer », bon nombre d'entre eux n'avaient plus suffisamment de ressources athlétiques pour se jouer avec succès des obstacles qui émaillaient cette partie de la descente.

Nous pensons que c'est là, surtout, que se situe la responsabilité des organisateurs qui voulant voir s'exprimer les qualités toujours plus grandes des athlètes accroissent, pour eux, les difficultés de la compétition qu'ils organisent.

Certes, un filet protecteur aurait sans doute permis d'éviter la mort de John Semmelink, et il faut que cette tragique leçon serve d'exemple, mais il est indispensable aussi de ne pas exiger de l'athlète un effort physique qui le conduit à l'extrême limite de ses forces.

— Halimi-Becerra prélude à Halimi-Bassey

« Il a de la foudre dans les poings! »

Tel fut le commentaire du belge Cossemyns, la dernière victime du champion du monde, qui préféra abandonner au cours de la 3^{ème} reprise.

Mais, à notre avis, ce commentaire, que l'on peut considérer comme élogieux pour un boxeur, est incomplet.

Halimi est mieux qu'un redoutable puncheur, il a acquis une science remarquable dans l'art de boxer, ce qui lui permet de se mesurer avec succès à tous les adversaires qui lui sont opposés. Tant sur le plan physique que technique, il est actuellement au zénith de sa forme.

Nous ne pensons pas dans les conditions présentes qu'il puisse perdre son titre, qu'il mettra en jeu, probablement le 29 avril prochain, contre le jeune mexicain Becerra.

Ce jeune boxeur qui servit de sparring-partner à son compatriote Macias, avant que le combat que livra ce dernier à Halimi pour le titre mondial, est encore trop « primitif » dans le domaine du noble art. C'est un ouragan déchainé, mais qui va à la bataille d'une façon désordonnée. Devant un boxeur tel que le champion du monde, froid, précis, solide, le meilleur conseil à lui donner est la circonspection et la prudence.

Bien sûr, il vient de vaincre, à Los Angeles, l'italien D'Agata, mais la valeur de ce dernier n'est plus, loin de là, ce qu'elle fut, et ce succès ne peut servir à estimer la valeur de Becerra.

En tous cas, c'est le combat qui justifie en quelque sorte son titre de challenger no 1. Ce choix a aussi été influencé par le fait que ce combat se déroulera à Los Angeles, qui sera envahi ce soir-là par des milliers de Mexicains qui n'ont que la frontière à franchir. C'est aussi à Los Angeles que l'on peut espérer, pour un cham-

[Lire la suite page 39]

UN AUTRE PRODUIT **CPI** POUR VOTRE CONFORT

Cette année
exigez les MOUSTIQUAIRES

Fiberglas*

de CANADIAN PITTSBURGH



*“Faites de verre
— pour durer
toute une vie!”*

CPI

Les moustiquaires Fiberglas
vous sont profitables de toutes façons

- quasi invisibles — n'éblouissent pas • ne rouillent pas — ne pourrissent pas
- toujours propres • jamais coupantes—aucun danger pour les doigts • n'exigent jamais de peinture—elles sont en verre • invulnérables au feu—elles ne brûlent pas

Quand vous employez les moustiquaires Fiberglas CPI, vous pouvez les laisser aux fenêtres toute l'année, parce que les intempéries ne peuvent pas les endommager. Parfaites pour les petits et les grands espaces — maison, patio, camp d'été.

Procurez-vous les moustiquaires Fiberglas

Exigez de votre quincaillier ou fournisseur de matériaux de construction les authentiques moustiquaires Fiberglas de Canadian Pittsburgh.

*Marque déposée

CPI

Peintures Pittsburgh • Miroirs Peacock • Alsynite •
Moustiquaires Fiberglas • Foamglas • Twindow •
Verre à vitre Pennvernon • Blocs de verre •
Façades et entrées métalliques pour magasins •
Métal Pittco • Murs-écrans Vampco

CANADIAN PITTSBURGH INDUSTRIES LIMITED

GRATIS — Envoyer ce coupon pour recevoir une brochure sur les moustiquaires Fiberglas. Poster ce coupon à

Canadian Pittsburgh Industries Limited,
46 St. Clair Avenue West, Toronto 5.

Nom
Rue
Ville Province

FSM-29LS

Aimable**Augusto Baldi****Marcel Azzola****Edouard Duleu****Yvette Horner****Emile Prud'homme****Gilbert Roussel****Raymond Siozade****André Verchuren**

place importante à cet instrument, tout porte à croire qu'à la suite des deux générations d'accordéonistes qui avaient lutté pour mettre sur la voie du conservatoire leur instrument, la troisième verra l'accordéon renaître le jour où il aura officiellement gagné ses lettres de noblesse.

En France les accordéonistes célèbres sont des personnages sympathiques et pittoresques. Comme toutes les vedettes de la chanson et du jazz, ils ont leurs clubs de fans, leurs admirateurs, un courrier volumineux et des ventes de disques atteignant souvent le million. La province garde pour eux une tendresse toute particulière. À l'égal des chanteurs de

2e D. B., aux côtés de son ami Raymond Famechon.

Après la guerre, il part en tournée à travers le monde. En 1949, il suivra le Tour de France, puis il est appelé au Savoy où il joue avec l'orchestre de Roberto Inglez.

Mais Aimable aime trop Paris et l'ambiance des « Populaires » ; il aime se retrouver parmi ceux qui viennent danser le dimanche.

Il a remporté pour la deuxième fois le Grand Prix du disque. Je n'insisterai pas sur les tirages de ses disques, il n'est que de regarder la liste des enregistrements qu'il a réalisés jusqu'à présent pour se faire

interpréter des chefs-d'œuvre de musique classique, son genre est celui de l'accordéon style moderne.

Agé de 31 ans, il a commencé l'étude du violon à l'âge de 8 ans ; il ne travaille l'accordéon qu'à partir de 1936 lorsqu'il a réalisé qu'il est nettement attiré par les sonorités plus chaudes... Si le milieu influence la vie de l'individu, il était inévitable pour ce vrai parisien de suivre une carrière autre que musicale... car Marcel est issu d'une famille de musiciens. Brasseries, dancings, concerts, etc. feront de lui un virtuose.

Azzola entreprend de longues tournées à l'étranger. C'est un véritable marathonnier des bals de l'Eu-

Comme les vedettes de la chanson, les accordéonistes ont leurs millions de fidèles

par ANDRE HALIM

La vogue de l'accordéon est due, à l'origine, à un engouement pour les instruments aux registres les plus criards. C'est, du reste, cela qui avait permis à ses adversaires de le taxer d'antimusical. Aujourd'hui, le perfectionnement de ces instruments et les variations du goût ont changé l'allure des événements du temps passé et l'accordéon peut affronter, en toute assurance, la confrontation avec n'importe quel instrument. Le « piano du pauvre » n'est désormais pas uniquement voué aux musettes et aux registres criards, et à côté des autres instruments qui ont déjà conquis leurs lettres de noblesse, il prend sa place dans des suites symphoniques.

Pour de nombreux pays, l'accordéon apporte un parfum exotique qui leur rappelle les musettes... Le style musette, c'est la Nouvelle-Orléans de l'accordéon. Des goûts et des couleurs on ne discute pas, mais il faut reconnaître que la vogue de ce vieux style est toujours vivace. C'est le style cru, gueulard et bon enfant. D'ailleurs, la musette est une « expression musicale » que l'on ne saurait cantonner entre deux dates historiques. C'est une forme de musique toujours vivace, typiquement française et qui donne des produits de qualité. À l'égal des autres classiques, il existe des classiques de musette. Parmi les oeuvres marquantes de notre époque les accordéonistes parviennent à en donner une version allègre en diable. Le style musette a l'avantage de s'exprimer par un lyrisme facile et pimpant, tendre et entraînant. C'est à lui que de nombreux couples d'habités soudés l'un à l'autre, doivent les innombrables virevoltes dans un espace qui peut ne pas déborder la circonférence d'une assiette.

À l'époque où le Music-Hall est appelé désormais à consacrer une

charme, ils savent émouvoir, toucher les coeurs mais aussi faire rire.

Nous allons, ensemble, nous faire une idée de quelques uns de ces fervents propagandistes de l'accordéon en parcourant les faits et événements qui leur sont particuliers. Du reste, il suffit de prononcer leur nom pour qu'un air d'accordéon vienne jouer à notre oreille. Ils jouissent d'une célébrité incontestée. Nous avons choisi quelques uns d'entre eux.

Aimable

À six ans, Aimable délaisse les trompettes de bazar pour s'exercer sur un véritable instrument : le saxophone. Mais un accident ne tardait pas à survenir et il se retrouve les lèvres fendues et les dents cassées... Il faillit renoncer à la musique puisqu'il resta plusieurs mois sans travailler, continuant seulement à pratiquer son sport favori : le football. Mais ses camarades d'équipe sentent bien qu'il a le rythme autant que la musique dans le sang et ils l'entraîneront un soir à danser. Un accordéon domine l'ambiance, le jeune Aimable s'est retiré dans son coin : sa vocation venait de naître. Mais pour réunir la somme exorbitante que représente pour un jeune apprenti ajusteur l'achat d'un instrument chromatique, il lui a fallu économiser sou à sou. Mais ce problème résolu il lui restait à suivre des cours qui coûtent cher. Il se contentera pour toute aide d'une simple méthode *Le parfait accordéoniste*, et puis ce seront ses débuts en public, le premier succès.

Agé de 17 ans, Aimable part en 1940 à Paris. L'époque n'était point propice à étendre son succès, mais il lutte... La Chance lui sourit enfin : une brasserie des grands boulevards l'engage. On retrouvera Aimable à la Libération dans les rangs de la

une idée du succès qu'il remporte dans ce domaine...

Augusto Baldi

Le Centaure tient à la fois de l'homme et du cheval. Augusto Baldi tient à la fois de l'homme et de l'accordéon. On ne voit jamais l'un sans l'autre, ils font corps. Comme la plupart des couples célèbres, leur histoire a aussi son drame. Toujours le troisième personnage. Pour Augusto c'est le bandonéon. Pourtant, je suis certain qu'au fond de son coeur il a une petite préférence pour son accordéon. Sa seule foi solide est en lui. Au bal, juché sur son estrade, surveillant la salle du regard, clignant de l'oeil à un copain, grimaçant aimablement à un habitué, il « tire sur le biniou » pour en faire jaillir, d'un coeur candide, du bonheur pour tout le monde.

Augusto est le mauvais garçon le meilleur du monde. Il sait être pittoresque, mais il ignore la vulgarité. Dans sa course endiablée sur la route de nos souvenirs, il entraîne la gaieté, le rythme, l'innocente canaillerie du bal musette. Sans chiqué, sans déploiement de virtuosité inutile, il a un respect peu commun de la tradition.

Marcel Azzola

Il est de ceux qui contribuent à donner à l'accordéon ses lettres de noblesse, par ses interprétations des chefs-d'œuvre de la musique classique. Marcel Azzola pourrait légitimement inscrire toutes les distinctions de son métier sur sa carte de visite, si le mot modestie n'existait pas... Dans tous les styles, le talent est chez lui à multiples facettes et aussi le plus complet. Pourtant, pourvu de toutes ces finesses, Marcel a un style qui lui est propre. S'il a prouvé que l'accordéon pouvait

rope entière. La liste de ses prestations internationales est bien longue.

Compositeur, il a également un projet qui lui tient à coeur. Il espère donner droit de cité à l'accordéon en tant qu'instrument de concert.

Edouard Duleu

Formé au Conservatoire de Roubaix, 3 fois champion du monde de l'accordéon, deux Grands Prix de la musique de genre, Grand Prix de la musette... Il est vice-président de l'Association Nationale des Accordéonistes de France. Cet ancien champion de lutte, qui faisait autrefois danser ses adversaires sur le ring, aujourd'hui fait danser les foules d'amoureux... Il est surtout connu par le public à travers des refrains tels que : *Le Canari Tyrolien*, *Les Oiseaux s'amuse*, *Reflets des bals musette*, *La Tantina de Burgos*, *Amours, castagnettes et tango...*

Aujourd'hui Duleu se consacre uniquement à la danse et au musette. Dans son style moderne, il n'imitte personne. Son jeu est fin, subtil, varié et souple. Musicalité, grande originalité de ses improvisations sont ses signes distinctifs. Il a ce mérite d'avoir un jeu qui sait plaire aux publics les plus divers. À ceux dont les goûts sont les plus opposés. Chacun y trouve son compte.

Yvette Horner

De très bonne heure, ses parents avaient cultivé chez elle ses dons artistiques. Cette jeune Béarnaise avait obtenu dès sa IIe année, le Premier Prix de piano au Conservatoire de Toulouse. Elle est tellement passionnée de musique, que malgré les remontrances de ses parents, il lui est impossible de dormir la nuit tant que durent les représentations du

(Lire la suite page 37)



CINEMA

**Un miracle de
volonté a fait
d'Annie Girardot
l'héroïne
à succès de**

**" Deux sur
une balançoire "**

par Suzanne QUENTIN



Vous toutes, petites jeunes filles qui ne rêvez que de gloire au cinéma ou sur la scène... Vous, dont les succès de Brigitte BARDOT, Martine CAROL, Sophia LOREN tournent la tête... Vous, qui croyez qu'une plastique impeccable, sous de luxueuses toilettes, suffit pour être vedette, écoutez l'histoire d'Annie GIRARDOT, devenue « monstre sacré » grâce à une pièce américaine : *Deux sur une balançoire*.

C'est une histoire récente, puisque cette pièce vient de commencer sa carrière française au Théâtre des Ambassadeurs.

Mais son héroïne a déjà des années derrière elle de travail et c'est farouchement qu'elle dut, ces derniers temps, lutter contre la maladie qui la terrassa ou moment où la chance la favorisait.

De la Comédie Française au Boulevard

Elle débuta très classiquement. Munie de deux prix du Conservatoire, elle entra tout de suite à la Comédie Française pour y interpréter *La Machine infernale* de COCTEAU.

Mais, sa nature dramatique, trop riche pour rester enfermée dans le répertoire de la Maison de MOLIERE, la poussa rapidement à rompre son contrat et à se lancer à la fois au cinéma et dans le théâtre de boulevard.

Aucun des films qu'elle tourne n'est incolore, quel que soit son style, car Annie GIRARDOT le marque d'une sensibilité sobre et profonde.

Souvenez-vous de *L'homme aux clés d'or* où elle devait faire face au talent exceptionnel de Pierre FRESNAY, du *Désert de Pigalle* où elle conduisit plusieurs scènes infiniment délicates où elle tient le rôle d'une « respectueuse » amoureuse d'un prêtre ouvrier...

Elle obtint tout de suite le Prix Suzanne BIANCHETTI, qui consacre les débutantes les plus douées. Puis, elle partit en tournée dans toute la FRANCE, jouer la pièce de SALACROU : *Une femme trop honnête*, aux côtés de BUSSIERES et d'Annette POIVRE.

C'est à ce couple, d'ailleurs, qu'elle doit d'avoir connu le metteur en scène Norbert CARBONNEAUX, avec qui elle va se marier prochainement.

Au seuil de la chance : la maladie

Au retour de la tournée, en juin 1958, elle fit la connaissance de Lars SCHMIDT, l'actuel mari d'Ingrid BERGMAN, qui venait de placer une des pièces américaines, dont il a acquis les droits : *Deux sur une balançoire*.

Jeanne MOREAU qui avait été pressentie pour être la partenaire de Jean MARAIS, s'était refusée, ayant d'autres contrats à exécuter.

Annie GIRARDOT fut contactée et agréée tout de suite par SCHMIDT, aussi bien que par VISCONTI, le metteur en scène, et Simone BERRIAU la directrice du théâtre.

C'était la grande chance pour la jeune artiste : la pièce, en effet, demande un vrai tour de force à son héroïne qui affaronte seule, avec son partenaire, le public pendant trois heures.

Aussi, était-elle ravie et se préparait-elle à prendre de bonnes vacances avant de commencer les répétitions de *Deux sur une balançoire*, lorsqu'elle fut terrassée par une péritonite, alors qu'elle se trouvait sur la Côte d'Azur.

Volonté, guérison et succès

Clinique, maison de repos et... interdiction de la Faculté de jouer la pièce afin de trouver une complète guérison. C'était mal connaître la courageuse Annie. Elle s'accrocha, lutta, gagna la bataille, aussi bien celle de la santé que celle du talent, puisque sa création fut un triomphe.

Elle n'a accepté qu'un ordre : celui de ne pas monter trop d'escaliers. C'est pourquoi, elle a dû, provisoirement, abandonner son appartement de l'île Saint-Louis, situé au cinquième étage sans ascenseur.

Elle a trouvé refuge près de sa mère, une ancienne sage femme restée veuve de bonne heure et qui, avec ses deux enfants, affronta les bombardements de la Normandie où Annie passa son enfance.

C'est dans cette région que la jeune fille entreprit des études d'infirmière avant de sentir naître sa vocation artistique.

Cette grande fille toute simple a beaucoup de cordes à son arc : au-delà de l'apparence sportive, il y a une ambiguïté prometteuse dans ses yeux, dans sa voix sourde, qui lui permettent de jouer aussi bien les ingénues que les femmes fatales.



Le bricolage vous laisse-t-il les

muscles raides le lundi ?

Voici un soulagement rapide !

● Quand des travaux de menuiserie en fin de semaine vous causent des douleurs musculaires, soulagez vite ces malaises en vous frictionnant avec Absorbine Jr.

Ce traitement à l'Absorbine Jr. calme vite la douleur, parce qu'il aide à stimuler la circulation du sang là où on l'applique, produisant ainsi une bienfaisante chaleur. Populaire depuis plus de 60 ans, Absorbine Jr. vous apporte un soulagement durable et de tout repos. Se vend à tout compteur pharmaceutique.

W. F. Young, Inc., Montréal 19, P.Q.

ABSORBINE JR.

Une étonnante huile à appât gitane de 100 ans

FAIT MORDRE LE POISSON

La mystérieuse arôme de l'huile à appât gitane stupéfie le poisson par tous les pores de la peau. Une goutte sur votre appât naturel ou artificiel attire le poisson d'eau douce ou de mer, que vous pratiquiez la pêche dormante, au lancer, à la cuiller, à l'hélice. Le poisson s'élançe sur votre appât et c'est généralement le plus gros qui l'emporte. Efficace N'IMPORTE QUEL JOUR — A N'IMPORTE QUELLE HEURE. L'huile à appât gitane devrait remplir votre panier de plus gros poissons — sinon votre argent vous sera remis. Seulement \$2.98 l'unité, 2 pour \$4.98. Commandez immédiatement et vous recevrez GRATUITEMENT une pochette étanche pouvant contenir des allumettes, des sandwiches, du tabac, etc. Ecrivez à :



FISHERMAN'S PRODUCTS CO., OF CANADA
Dépt. 815-E, 557 Pape Ave., Toronto 6, Canada

Ayez plus de confort avec vos

FAUSSES DENTS

Voici un moyen agréable de supprimer le malaise causé par les fausses dents. PASTEETH, une poudre améliorée, qu'on saupoudre sur les fausses dents du haut et du bas, fait que ces dernières adhèrent plus fermement, de sorte que vous vous sentez plus à votre aise. Aucune sensation ni goût gommeux, sur ou pâteux. Elle est alcaline (non acide). Ne surit pas. Enrayez l'odeur désagréable (haléine de dentiers). Procurez-vous PASTEETH dès aujourd'hui à n'importe quelle pharmacie.





Ci-contre. Les mains propres, première étape de la formation du personnel. Dans le cadre de son programme de santé maternelle et infantile en Inde, l'OMS aide les services sanitaires nationaux à inculquer aux *dais* (sages-femmes traditionnelles) les principes fondamentaux de l'hygiène maternelle et infantile. Ci-dessous. La science a dissipé la crainte et écarté les préjugés au sujet de la lèpre. Les parents malades de la lèpre donnent naissance à des enfants sains. Mais vivant avec leurs parents malades, ces derniers risquent de contracter la maladie par contact constant ou par l'allaitement. Au Cameroun français les enfants nés de parents atteints de la lèpre sont placés sous une surveillance médicale constante.



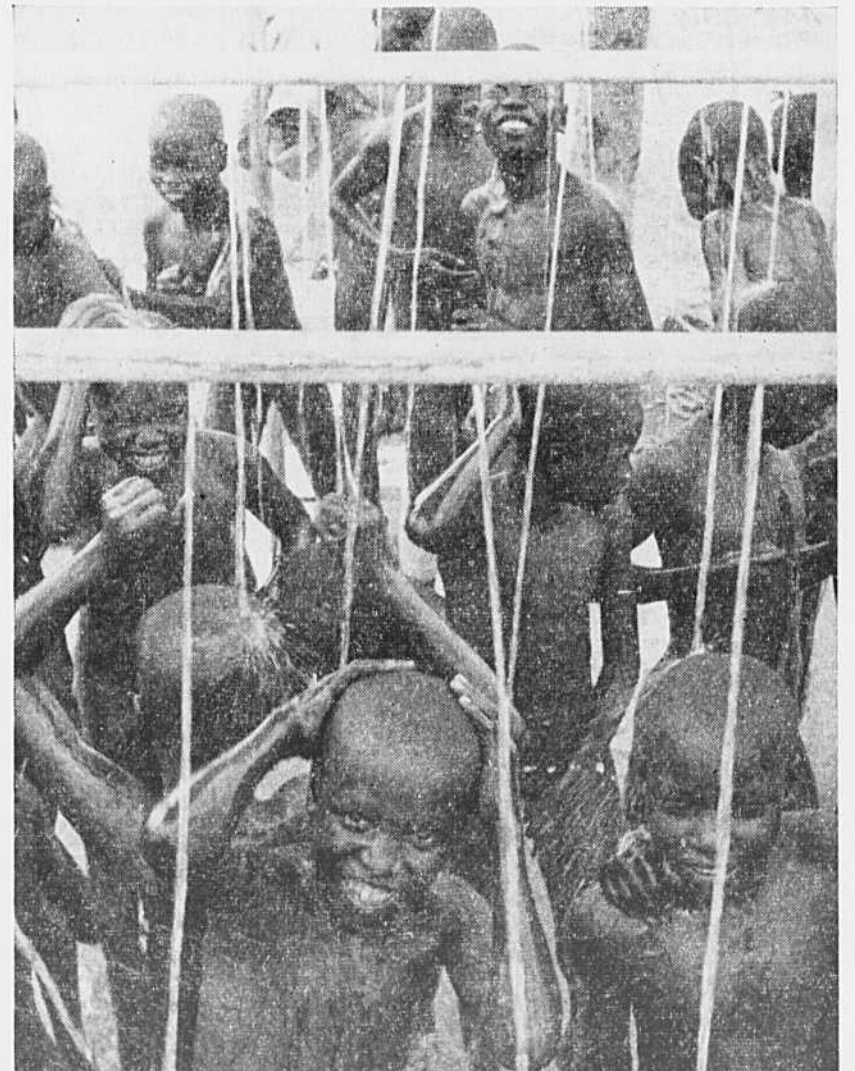
Grâce à l'Organisation Mondiale de la Santé, l'O.N.U. s'intéresse à

LA SANTÉ DU MONDE

Bien que la baisse de la mortalité se poursuive, la tuberculose continue de poser de graves problèmes. Le BCG, de plus en plus largement utilisé, épuisera peu à peu le réservoir d'infections. Les enfants d'une école de Taïpeh (Chine) vont être vaccinés. Le Dr A. H. Pennington, de l'OMS, attaché au Programme de lutte contre la tuberculose du Gouvernement de Taïwan, examine leurs cartes sanitaires.



De l'eau potable, cela signifie le recul de la typhoïde et des maladies intestinales. Ces enfants, à l'École Pitoa (Cameroun français) ont la chance de disposer d'une source d'eau potable pour leur douche quotidienne. Et comme pour tous les enfants du monde, ces soins élémentaires constituent en même temps un jeu pour eux.



COMME LES VEDETTES... [Suite de la page 34]

théâtre de Tarbes. Un jour, elle écoute, fascinée, un homme jouer de l'accordéon. Moins de 10 jours plus tard, elle joue parfaitement de cet instrument. Elle devient rapidement virtuose et participe au Grand Prix International de l'Accordéon à Paris où elle est classée première, à l'unanimité du jury. Elle accumule les diplômes et concours et gagne tout à tour la Coupe Mondiale en 1948, à Lausanne, enfin le Grand Prix du Disque en 1950.

Yvette compose des morceaux d'une tournure élégante et populaire à la fois : *La marche des Poublois, Payotte, Marche des Mineurs, etc...* Elle interprète avec autant d'aisance et de talent des morceaux d'allure classique (*2e Rapsodie de Liszt, P: intemps d'Alsace...*) ou moderne.

Emile Prud'homme

A sept ans, il faisait des études de piano pour préparer le Conservatoire. Après avoir abandonné cet instrument environ deux ans, il se mettait à l'accordéon à 17 ans. En trois mois il commençait à jouer les morceaux les plus difficiles. Il débuta à la radio et commença à enregistrer. Emile a également sonorisé de nombreux films et, dans le domaine du cinéma, il est un des rares accordéonistes qui ait interprété, en tant qu'acteur, plusieurs films. Music-halls, tours de France, enregistrements nombreux dont un enregistré en son genre, *Opérette musette*, ont fait de lui un des rois de l'accordéon. Prud'homme a effectué de nombreux voyages à l'étranger et tout dernièrement le Canada, le Maroc... Il se déplace continuellement à travers la France, la Belgique... et de nombreux Méditerranéens ont pu le voir aux côtés de Maurice Chevalier à Cannes. Du reste, on se demande si un de ses enregistrements intitulé : *Et ça repart* n'est pas dû à cette vie mouvementée.

Agé de 45 ans, Emile Prud'homme fait tous les bals musette de Paris et de banlieue. Il joue résolument la « musette » et truffe ses interprétations de réflexions gouailleuses. Sa grande popularité doit beaucoup à son talent d'animateur en scène et à sa bonne bouille de boxeur rigolard...

Gilbert Roussel

Il voulait être médecin, et jusqu'à présent il est incapable de dire pourquoi il avait été attiré par cette profession. L'analyse graphologique l'explique : c'est un garçon plein de contradictions.

Jusqu'à l'âge de 16 ans, Gilbert apprend du piano et de l'accordéon. Mais il ne songe nullement à gagner sa vie de cette façon. Conseillé par des amis qui lui trouvent des dispositions, il s'inscrit à un grand concours d'accordéon organisé à Calais, où il reçoit le Premier Prix. Bien qu'il ait concouru avec des professionnels de l'accordéon, il n'attache aucune importance à sa victoire. Il considère toujours la musique comme un simple divertissement, c'est alors qu'il tombe par hasard sur un compte rendu du concours dans lequel on dit qu'il a acheté le jury. Il ne tarde pas à s'inscrire dans un grand concours organisé dans le Nord où il gagne les deux premières coupes.

A 18 ans il commence sa carrière en tant que professionnel, et un an plus tard il gagne la Coupe Mondiale de l'Accordéon à Spa. C'est alors le défilé habituel des grandes vedettes : radio, music-hall...

Compositeur, Roussel est sollicité par plusieurs maisons de disques. On le connaît surtout en France à travers des refrains qui sont murmurés en *faudrait si peu, Refrain de la montagne, Tout là-bas...*

Raymond Siozade

Il est parvenu à se faire rapidement un nom dans le domaine des variétés, où cet exploit est le moins facilement réalisable, celui de l'accordéon.

A 17 ans, il jouait déjà de cet instrument avant même d'avoir appris la musique. Il mène ensuite de front l'étude de celle-ci et de l'électricité.

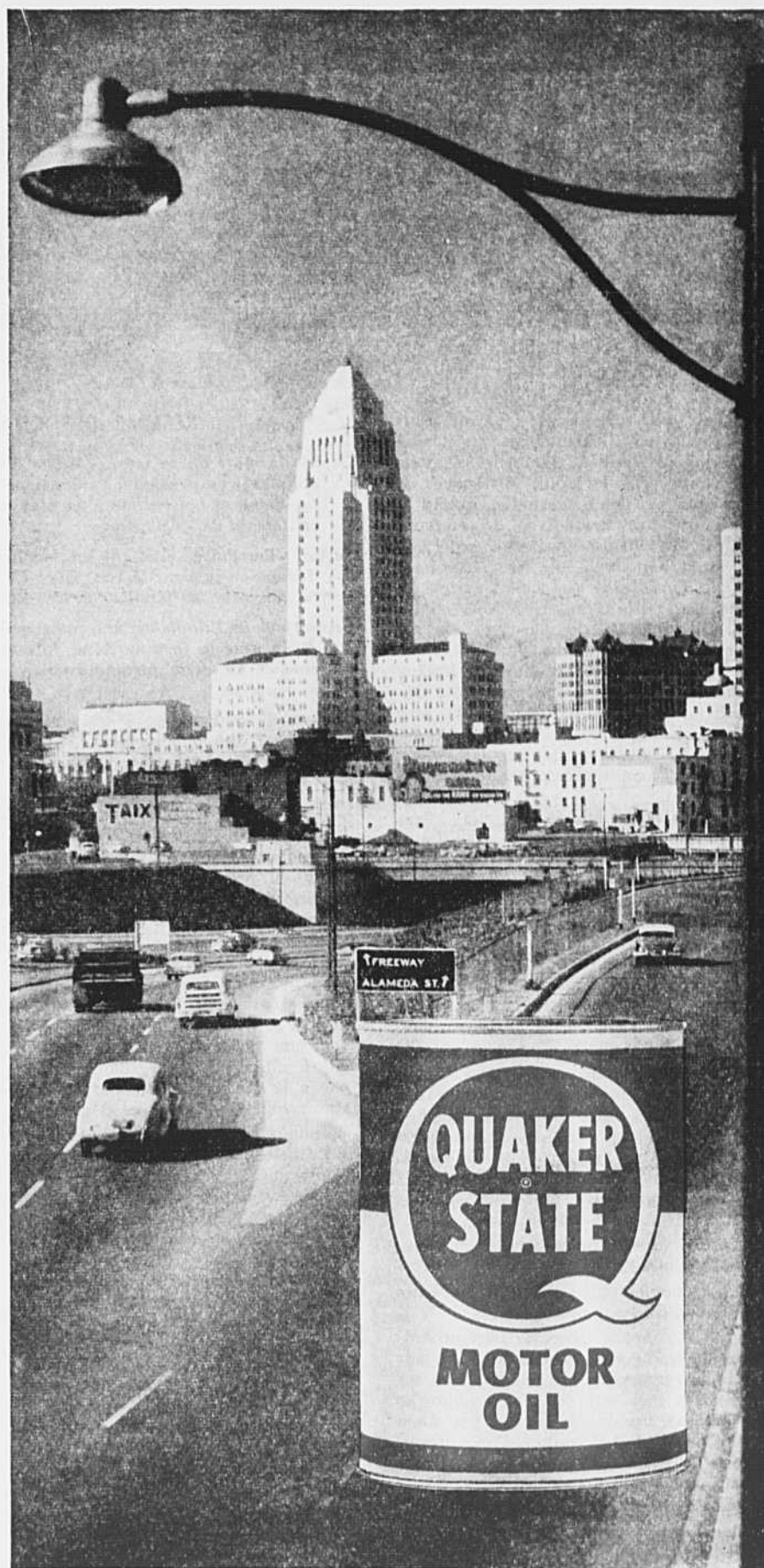
En 1953, il vient à Paris, s'y fixe et opte définitivement pour la musique. Il enregistre, fait des galas, accompagne le Tour de France trois années consécutives, et en 1956, reçoit la suprême consécration, *Le Grand Prix du Disque 1956*. Fernand Frignol l'avait prévu, lui qui, lors de son premier disque écrivait : « Siozade, c'est l'espoir, c'est le blé qui lève, c'est l'Aquetil de l'accordéon ».

Actuellement, il est confirmé comme l'un des authentiques champions de sa catégorie, avec sa technique prodigieuse, qui lui a permis d'être, en plus, le précurseur du re-recording dans les disques d'accordéon.

André Verchuren

Avec André, « Millionnaire » du disque, il n'est plus permis de qua-

[Lire la suite page 55]



LE CENTRE CIVIQUE VU DE L'AUTOROUTE, LOS ANGELES, CALIFORNIE

Sur les grandes routes ou en ville, maintenez le bon rendement de votre auto avec Quaker State, dans toutes les conditions de route. Cette huile pure de Pennsylvanie garde le moteur propre et exempt de dépôts dommageables... et assure un rendement de première classe dans la circulation intermittente des villes ou sur la grande route. Peu importe où vous voyagez et la distance que vous parcourez, l'huile Quaker State en avance de plusieurs années, donne une protection constante à votre moteur. Dans le monde entier, c'est la meilleure huile à moteur que vous puissiez acheter. Exigez toujours la marque Quaker State!



QUAKER STATE OIL REFINING CO. OF CANADA LTD., TORONTO
1859—Centenaire du puits Drake et de la naissance de l'industrie pétrolière—1959

Membre de la Penn. Grade Crude Oil Assn.

A MONTREAL :

L'huile à Moteur **QUAKER STATE**

est vendue par :

LUDGER GRAVEL & FILS LIMITEE

7905, Boul. Saint-Laurent

Le feuilleton du Samedi

L'ANGE CONSOLATEUR

par H.-L. Magog

No 3

C'EST cela, sans doute, qu'avait trouvé Nicolas Flamel et qu'il réalisa le lundi 17 janvier 1382, vers midi, en la seule présence de son épouse, dame Pernelle, quand il convertit une demi-livre de mercure en pur argent. Et c'est cette expérience qu'il renouvela le 25 avril de la même année, sur les cinq heures du soir, en transmutant, cette fois en or, pareille quantité de mercure. On n'a pas retrouvé la tombe de l'alchimiste et les hiéroglyphes du charnier des Innocents ont disparu sans avoir été déchiffrés. Ils n'avaient pas trouvé leur Champollion.

« Je le croyais du moins. Or... »

Il s'interrompit, pressant à deux mains son front.

— Continuez, maître, supplia à ses côtés une voix qui lui parut aussi douce qu'une musique céleste. Si vous saviez à quel point ces choses me passionnent !

Lourdement, le savant laissa tomber son regard sur l'audacieuse qui l'archaïait à son rêve.

— Vraiment ? soupira-t-il.

Elle parla, s'accrochant à la question qui lui livrait cet amant de la chimère.

— Les mystères de la nature, maître, ce pouvoir qu'elle cache jalousement et que parviennent à lui dérober des privilégiés de votre espèce, quelle chose merveilleuse et passionnante ! En particulier la chimie... N'est-ce pas la clé de tous les secrets de l'univers ? Quelle serait votre puissance si vous parveniez à vous en emparer !

— Oui, quelle puissance !... Et aussi, quelle gloire !

— Evidemment... la gloire ! murmura la dame, du bout des lèvres.

Elle ne devait pas être particulièrement sensible à ce fervent de tant d'ambitions humaines. Par contre, elle savait fort bien apprécier et évaluer les avantages très matériels qui pouvaient résulter de l'exploitation d'une découverte du genre de celle qu'elle imaginait. Lancé sur ce sujet, Morestac s'emballait soudain.

— Et ce n'est pas impossible ! La science moderne a fait tant de progrès ! Nous avons, nous, l'électricité, les ondes, les radiations qu'ignoraient nos devanciers alchimistes. Ils avaient seulement plus d'imagination et d'audace. Alliez ceci à cela, quelle réaction cela donnerait dans un creuset ? Ils ont été si près de trouver... s'ils ne l'ont fait. Le hasard, notre grand-maître, m'en a fourni la preuve. Dans ce fatras de formules empiriques, que je compulse depuis des semaines, n'ai-je pas découvert les éléments d'une expérience qui pourrait me mettre sur la trace du secret... Vérifiée, mise au point, utilisée surtout avec les ressources de la science actuelle, qui sait où elle me conduirait ? A

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Depuis la mort de sa mère, Liliane Morestac jolie blonde de dix-huit ans, avait été placée en pension à Toulouse par son père, Pierre Morestac, savant chimiste, taciturne et bourru, doté en plus d'une réputation de sauvagerie. Ils sont les châtelains de « Castelgris ».

Sernin Hourtouse, étudiant en médecine, est amoureux de Liliane et songe à demander sa main à son père. Ce dernier s'oppose à cette union. Il déteste ce garçon et sa famille qui s'avisent de venir lui prendre sa fille.

Le mariage de Liliane est une catastrophe et un effondrement pour Pierre Morestac qui a géré la fortune de sa fille et dont il est aussi le tuteur et, comme tel, considérait cette fortune comme sienne, en avait usé en conséquence selon sa fantaisie.

L'heure de rendre des comptes est arrivée. Sa fille étant mineure, le père peut refuser son consentement. Pour échapper à toute explication, Pierre Morestac décide de quitter les lieux et emporte avec lui les valeurs composant la fortune de sa fille.

faire, sinon de l'or, du moins un métal tout aussi précieux : du platine...

— Du platine ? répéta la dame, sérieusement passionnée, cette fois. Mais ce serait la fortune !

— Je pense bien ! fit Pierre Morestac. Ce platine qu'il faut extraire et traiter coûteusement, moi, je pourrais le fabriquer.

— Vous pourriez ? cria presque, et malgré elle, l'inconnue, haletante.

— Je le crois... en utilisant les indications recueillies dans ce document.

Soudain, l'exaltation du savant tomba, sans cause apparente. Sa bouche dessina un pli amer. Ses yeux s'éteignirent et s'emplirent d'une inexprimable mélancolie.

— J'aurais pu, acheva-t-il. Oui, j'aurais pu si...

— Si quoi ? questionna ardemment la dame, dont les sourcils se froncèrent. Pourquoi doutez-vous ? Vous paraissiez certain de toucher à une grande découverte...

— Certain... autant que la certitude peut être une possession humaine ! ricana le père de Liliane Morestac avec un désespoir farouche. Savoir, presque pouvoir ne suffit pas. Il manque les moyens de réaliser... Il manque ce qui fait trop souvent défaut à l'inventeur génial : l'argent, ou, à son défaut, la confiance des hommes et, en particulier, des banquiers.

Son rire retentit douloureusement. C'était une plainte. L'inconnue le fixait, sans nulle intention de dérision.

— Expliquez-moi, pria-t-elle doucement. Ce ne serait donc qu'une question d'argent, de capitaux ? Une mise de fonds ?

— Exactement cela, gronda Pierre Morestac. Voyez, petite madame, l'ironie du hasard : il met entre les mains d'un homme un secret fabuleux et, pour une fois, il place bien sa faveur. Sans nul orgueil, je puis l'affirmer : je suis peut-être, de tous les chimistes du temps présent, celui qui pouvait le mieux tirer parti de ce document. Des études spéciales, des travaux poursuivis pendant des années dans une retraite ignorée du monde savant m'y prépareraient. Eh bien ! mesurez sa perfidie,

sa méchanceté, sa cruauté ! Savez-vous sur quel homme tombe cette chance ? Sur un homme ruiné, et au moment même où il apprend sa ruine ! Quelques semaines plus tôt, il me restait encore assez de ressources pour mener l'entreprise à bonne fin. Aujourd'hui, c'est trop tard ! Je n'ai plus même de quoi vivre pendant le délai nécessaire. Je suis paralysé... Il n'y a plus qu'à déchirer ce papier ou à le livrer à quelque imbécile qui me rira au nez si je tente de lui démontrer l'intérêt de cette expérience. A qui me confier ? Je passerai pour un fou.

L'inconnue réfléchissait, sans détourner son regard qui scrutait celui de Pierre Morestac. Dans les yeux verts s'allumaient des lueurs mystérieuses. L'expression était celle d'une joueuse incorrigible qui s'apprête à tenter la chance sur une intuition et contre toute raison.

— A qui vous confier ? répéta-t-elle lentement. A moi, voulez-vous ? A moi qui puis et veux vous aider.

— A vous, qui ne me connaissez pas ! s'exclama Pierre Morestac, stupéfait.

— Qu'importe ? Nous ferons connaissance. Vous m'avez imposé votre foi. Associons-nous. Je vous avancerai les sommes nécessaires. Je ferai mieux : je vous installerai chez moi, je serai votre aide, une humble collaboratrice qui vous déchargera de tout souci matériel. J'organiserai votre vie. Je veillerai sur vous. Vous n'aurez qu'à poursuivre en paix vos travaux.

— Vous feriez cela ? clama-t-il. Vous seriez ma Providence, mon bon ange ? Mais qui êtes-vous donc ?

— Je me nomme Suavita Mirafiore et je suis qu'une femme enthousiasée et curieuse, répondit la dame en souriant. Acceptez, maître. Vous donnerez un but à ma vie. Et c'est probablement moi qui vous devrai de la reconnaissance.

XI — Une aventurière

« A DEMAIN, maître. Je viendrai vous chercher. »

Ayant quitté Pierre Morestac au seuil de son logement, Sua-

vita Mirafiore regagna sa propre habitation.

Ce n'était, affirmait-elle, qu'un pied-à-terre. Mais il avait grande apparence, étant installé dans un de ces vieux et admirables hôtels que la Renaissance vit s'élever dans le quartier de la Dalbade. Partout où elle passait, la « baronne » Mirafiore avait l'habitude de vivre fastueusement et de jeter la poudre aux yeux. C'était pour elle une nécessité professionnelle.

Elle entra. Une femme de chambre stylée vint silencieusement prendre le chapeau et la fourrure, dont se débarrassa Suavita. Puis elle disparut, après avoir murmuré d'une voix hésitante.

— On est encore venu pour...

Mais, d'un geste las, Suavita Mirafiore avait coupé net l'annonce importune. Pourquoi s'inquiéter d'une visite de créancier ? Elle savait pouvoir, pendant quelque temps encore, sauver la face. Rien n'était désespéré.

Elle vint s'accorder près d'une cheminée, devant une glace splendide dont les années avaient quelque peu terni l'étaim.

Ses yeux verts, inquiétants et railleurs, éclairaient un visage félin et la bouche pourpre s'ouvrait sur des dents aiguës. Certes, Suavita avait dû être fort belle. Elle l'était encore de même qu'elle pouvait donner l'illusion de la jeunesse. Mais cette beauté effrayait, au moins autant qu'elle pouvait charmer. Perfidie, fausseté et férocité se découvraient dans l'expression des traits, apparaissaient en fulgurants éclairs dans les yeux verts. Devant le miroir, elle se sourit, en caressant ses cheveux rougis.

— Qu'en penses-tu ? se demandait-elle à demi-voix. N'est-ce pas providentiel, cette rencontre ? Que risquerai-je à courir cette chance ?

Elle devait avoir une imagination et un goût des espoirs chimériques presque aussi vifs que ceux qui animaient Pierre Morestac. La preuve en était la facilité avec laquelle Suavita Mirafiore avait admis, dès leur premier contact, la valeur des illusions du chimiste et l'enthousiasme avec lequel elle s'accrochait à son rêve de fortune.

— J'ai bien compris, pensait-elle. Et ce serait vraiment la solution... la solution définitive. Puis-je passer ma vie à courir constamment après la fortune, sans en saisir jamais autre chose que des lambeaux ? Cette chasse n'est pas sans risques. Et puis, je commence à m'essouffler. L'âge vient. Il serait temps de l'établir et de te reposer, ma petite Suavita.

Comment M. Morestac ne s'était-il pas méfié d'elle ? Il aurait dû lire sur ce masque maquillé, dans ce sourire faux, au coin des yeux perfides, les stigmates de tous les vices, l'histoire d'une vie agitée, qui avait dû côtoyer bien des ruisseaux. Mais Pierre Morestac ne savait pas lire sur les visages. Il ignorait l'art de déchiffrer les âmes et, seules, l'intéressaient les réactions chimiques.

— Comment m'a-t-il dit qu'il s'appelait ? murmura Suavita. Ah ! oui... Cézaire... M. Cézaire... Il faut noter le nom et l'adresse, puisque je dois aller le prendre demain...

M. Cézaire... C'était sous ce nom que M. Morestac s'était présenté à elle. En cachant sa véritable identité, il obéissait moins à un instinct de pudeur qu'à celui d'une sentimentale prudence. Il ne voulait pas être retrouvé, pour n'avoir à subir ni reproches ni supplications... Puisqu'il avait rompu, pour une période de durée indéterminée, avec son passé, son devoir et ses responsabilités de père, il voulait avoir au moins le bénéfice de son geste et poursuivre en paix son aventure. Cézaire il était désormais, Cézaire il resterait aussi longtemps qu'il n'aurait pas réussi à atteindre le but qu'il s'était fixé.

Mais Suavita Mirafiore ignorait Morestac. Elle ne connaissait que M. Cézaire, savant naïf, sans attache d'aucune sorte, et que, par conséquent, il lui serait aisé d'exploiter, s'il avait quelque valeur. A l'égard du savant, son plan était arrêté. Il fallait d'abord tenir la promesse qu'elle lui avait faite de financer ses expériences. Ce serait facile. Si endettée qu'elle fût, elle n'en était pas comme Morestac réduite à quelques centaines de francs. Au besoin, elle saurait emprunter les sommes nécessaires. Elle engagerait ses bijoux. Ainsi pensait-elle enchaîner le faux Cézaire par les liens de la reconnaissance et s'assurer un droit et une part sérieuse du profit... s'il y en avait.

Mais pour cela, il importait tout d'abord de chamberer le chimiste et son secret.

— A supposer qu'il réussisse, comme il le dit, à fabriquer du platine, pensait Suavita, il faudra l'empêcher de crier cela sur la place publique. Ce sera à moi de manoeuvrer et de l'amener à se laisser guider. Je sais bien comment je m'y prendrai pour que l'affaire rapporte ce qu'elle doit rapporter. Et pour commencer, je l'installe ici, dans ce vieil hôtel où la place ne manque pas. Ce sera commode pour surveiller ce qu'il fait... Et puis...

Elle se sourit. Son plan comportait une seconde action, qui devait assurer son emprise sur le chimiste. Pierre Morestac n'était-il pas un homme et, par conséquent, sensible au charme féminin ? Suavita Mirafiore n'admettait pas un seul instant qu'il pût demeurer insensible à la séduction qu'elle méditait. Elle y était experte.

— Bonjour, vous !

Ceci se passait une semaine de jours après l'installation de Pierre Morestac dans le quartier de la Dalbade. Demi-assise, demi-couchée dans une pose gracieuse et nonchalante sur un entassement de coussins, Suavita Mirafiore accueillait d'un sourire indulgent l'entrée de Pierre Morestac dans son studio.

Ce n'était plus le sourire voilé et presque respectueux d'une disciple, ce n'était pas davantage le sourire de la séductrice. C'était bien plutôt celui de la triomphatrice, à la vue de l'esclave définitivement enchaîné.

Elle fit un signe et Pierre Morestac s'approcha, se coucha et baisa dévotieusement la main blanche, qu'elle soulevait à peine.

— Mettez-vous ici, dit Suavita.

Elle lui désignait un coussin, à ses pieds. Il s'y assit docilement, attachait sur la jeune femme, ce regard si particulier de l'homme aveuglé par l'amour. Puis, appuyant sa tête contre la robe, il murmura avec une expression d'adoration.

— Suavita !...

Et il demeura immobile, comme blotti sous le rayonnement des yeux d'éméraude.

Pierre Morestac ! Ce savant pétrifié, jusqu'alors inaccessible à tout autre sentiment qu'à sa passion scientifique, était-il possible qu'il fût transformé à ce point ? Venu dans ce lieu pour y poursuivre son oeuvre, il ne semblait plus se souvenir du motif de son séjour. Désormais, il ne travaillait que pour Suavita, il ne songeait qu'à elle.

Réussir ! Détenir le secret magique, qui pouvait lui donner la fortune et la célébrité ! Oui, sans doute, il y pensait encore, il le souhaitait. Mais pour Suavita ! seulement pour Suavita.

Se rendait-il compte de ce changement ? Il se refusait à voir ce qui se passait en lui, parce que sa volonté de lutte était déjà annihilée par la savante séduction de Suavita Mirafiore. C'est la grande habileté de ce genre d'aventurières d'entourer d'abord leurs dupes de liens si ténus qu'ils ne se voient, ni ne se sentent.

Sans résistance, Pierre Morestac s'était laissé conquérir. C'était maintenant de la passion... Il s'en était aperçu un jour que, par jeu, il s'était assis,

demain... vous serez, avec moi, en possession du secret merveilleux qui donne l'empire du monde.

— Presque, en effet, approuva Suavita. Ce sera du platine.

— Bien peu, soupira malgré lui Morestac.

— Mais avec la possibilité d'en fabriquer davantage, autant que vous voudrez... que nous voudrions ! dit l'aventurière, persuasive et câline. Il faudra d'abord protéger votre découverte, prendre des brevets, organiser une société pour son exploitation, construire et installer une usine. Alors, ce sera le triomphe. Le pactole coulera sans arrêt. Les millions afflueront... les milliards, peut-être... les milliards...

Elle allait, elle allait sans crainte de trébucher. Ce n'était pas le pot au lait de Perrette qu'elle portait sur sa tête : c'était le creuset duquel allait surgir la fortune. Elle secoua Morestac.

— Allons, au travail ! dit-elle d'une voix impatiente. J'ai hâte que vous veniez m'annoncer la grande nouvelle. Que ne puis-je vous aider !



— Il est à l'âge où tout le monde veut l'étouffer

comme aujourd'hui, aux pieds de Suavita et que sa main, machinalement, frôlait l'étoffe de la robe, devinant le corps souple et vivant qu'elle enfermait.

Au frémissement que ce contact provoquait en lui, il avait pâli, comprenant enfin. Mais il s'était senti sans force pour se relever. Brisé soudain par une émotion extraordinaire, il avait balbutié ces mots — qu'il répétait depuis comme une invocation.

— Suavita !... Suavita !...

Point d'autre aveu de sa faiblesse. Aucun souhait exprimé. Aucun geste implorant. Il laissa seulement aller sur les genoux de l'aventurière sa tête vacillante, devenue tout à coup si lourde que ses épaules n'en pouvaient plus supporter le poids. Et il resta là comme un petit enfant. Ce n'était point, ce ne devait jamais être un amant : ce n'était qu'un pauvre homme envoûté, asservi.

Il était à point. Sûre que la proie, quelle qu'elle dut être, ne lui échapperait plus, Suavita Mirafiore demanda :

— On travaille ?... Où en êtes-vous ?

— A pied d'oeuvre, répondit Morestac. Tout est prêt. Je tenterai ce soir la grande épreuve, l'expérience décisive.

— Avec espoir ?

— Mieux : avec certitude. Ce soir...

— Il vaut mieux que vous vous absteniez, répondit le chimiste. Certaines manipulations ne sont pas sans danger. Demeurez ici et attendez mon appel...

Suavita demeura seule. Elle éprouvait l'ivresse de la joueuse qui voit sortir le numéro sur lequel elle a follement misé.

— Il est sûr de réussir ! murmura-t-elle. Ah ! s'il pouvait dire vrai ! Comme je saurais les employer, les milliards qu'il gagnerait !... Etre riche, vraiment riche ! Ecraser à mon tour ceux qui m'ont dominée et humiliée !... Cette fortune, il faudra qu'il me l'abandonne. Qu'en ferait-il ?...

Mais un doute l'assombrit.

— Et s'il m'échappait ? Il ne sait pas encore ce que c'est que la richesse... Elle peut lui monter au cerveau, comme un alcool, l'enivrer au point qu'il cessera de subir mon influence... Séduire, éblouir un savant besogneux n'était pas une entreprise difficile. Mais le conserver, alors qu'il se saura riche, y réussiras-tu, ma fille ? Il faudra jouer serré...

Le souci était entré en elle, éteignant la folle joie qui, tout à l'heure, la soulevait.

Fébrile, elle se mit à marcher nerveusement à travers la pièce. Puis elle s'en fut écouter à la porte du laboratoire, s'en éloigner, y revint...

Des heures passèrent...

LAXATIF PURGATIF

libère l'organisme... supprime les lourdeurs. Redonne de l'éclat au teint

Chez votre pharmacien
LIMONADE
ASEPTA

DE-CI DE-LA

[Suite de la page 33]

pionnat poids coq, dont aucun des adversaires n'est américain, la meilleure recette.

Donc, pour Halimi, le risque est très limité dans cette rencontre avec Becerra, et déjà l'on pense à une autre rencontre qui ferait sans doute sensation : champion du monde des « légers » — champion du monde des coqs. Bassey et Halimi seraient d'accord sur le principe, mais bien des modalités restent encore à mettre au point, afin que ce projet devienne réalité.

— Timbre-poste soviétique commémorant une victoire officieuse.

La décision qui sanctionna les récents championnats du monde de basket-ball provoque encore des remous.

L'U.R.S.S. vainqueur moral de ces championnats, n'admet pas d'avoir été privée de la première place, parce qu'elle refusa de rencontrer la Chine nationaliste.

Pour protester et bien montrer qu'elle passait outre cette décision, son administration postale va émettre un nouveau timbre commémorant sa victoire.

En Amérique du Sud, on se moquera sans doute de cette réaction sans portée internationale, mais il apparaît que dans toute cette affaire, certains points demeureront toujours obscurs.

La controverse qui eut lieu entre le Dr Orozco, personnage influent du basket en Uruguay et M. Jones, président de la Fédération Chilienne le prouve. La correspondance adressée par la Fédération soviétique au pays organisateur concernant la participation de la Chine nationaliste n'aurait pas été rendue en publique. M. Jones, principal responsable, a mis les choses au point, mais qui, maintenant, pourrait être absolument convaincu par les arguments des uns et des autres ?

Et, tout à coup, le fracas d'une explosion, faisant voler en éclats les vitres du laboratoire, secoua toute la demeure...

Comme une folle, sans attendre que le silence se fût rétabli, Suavita Mirafiore courut vers la porte.

C'était dans les caves de l'hôtel qu'avait été installé, pour qu'il y pût travailler à l'aise, le laboratoire de Pierre Morestac. On y accédait par un escalier de pierre, dont l'entrée se trouvait dissimulée dans la boiserie d'une des pierres du rez-de-chaussée. Touché à l'endroit qu'il fallait, le panneau pivotait et découvrait l'entrée de l'escalier.

Au bas des marches, une crypte, dont quatre colonnes massives supportaient la voûte, offrait aux regards un décor moyenâgeux.

C'était là que Pierre Morestac s'acharnait à réaliser la formule empirique, découverte par lui dans un ancien grimoire, mais avec la collaboration des forces nouvelles que mettaient à sa disposition l'électricité et les corps radioactifs.

Un four électrique remplaçait les fourneaux désuets et les antiques alambics.

Au milieu de ses appareils, Pierre Morestac s'agitait.

Il avait réussi.

Son visage aurait dû rayonner, puisque, dans un creuset, il venait de constater la présence de quelques grammes de ce platine synthétique.

Mais, chose étrange, ce n'était pas là ce qu'il examinait.

L'oubliant ou le dédaignant, il se penchait avec curiosité sur un tube de verre, adapté à une machine électrique et au sein duquel fulguraient d'étranges lueurs.

— Qu'ai-je donc dégagé là ! murmurerait-il. Un nouveau corps ?... Un nouveau corps radio-actif, étrangement puissant...

Passionné, il alignait des éprouvettes, débouchait des bocaux et des flacons, préparait des réactions, méditait des expériences.

Mais tout à coup, un formidable éclair, jailli de la machine, illumina le laboratoire. Une terrible explosion se produisit, environnant de flammes l'imprudent expérimentateur...

Projeté sur le sol et brûlé au visage, Pierre Morestac poussa un hurlement de douleur...

Relevé par Suavita, pansé, soigné, le premier mot du chimiste, en reprenant connaissance fut un cri de triomphe.

— J'ai réussi... doublement réussi, puisqu'en plus du platine synthétique j'ai réussi à isoler un nouveau corps...

— Vous avez réussi ! cria Suavita, rayonnante. Mais alors, vous êtes... nous sommes riches ?...

— Ma richesse n'aura d'autre limite que ma volonté, proclama le chimiste. Mais où êtes-vous ?... Pourquoi n'allumez-vous pas ?...

Ses mains tâtonnantes cherchaient Suavita.

— Allumer ? s'exclama l'aventurière. Mais il fait grand jour ! Pensez-vous donc être resté si longtemps évanoui ?

— Grand jour ? murmura Pierre Morestac, en passant ses mains sur son visage entouré de pansements. Mais tout est noir... Je ne vous vois pas... Autour de moi, il n'y a que ténèbres...

Il avait écarté les linges. Ses yeux apparurent, intacts dans le visage atrocement brûlé.

Mais, chose véritablement hallucinante, tandis qu'il promenait de tous côtés leurs regards, il ne semblait rien voir.

— Vous ne me voyez pas, soupira

Suavita, haletante, en approchant son visage de celui de Morestac.

— Non ! gémit-il.

L'aventurière le regarda avec une expression indéfinissable.

Pierre Morestac était aveugle !...

Aveugle !... Suavita se répéta ce mot. Elle songeait.

— Mais alors, il ne pourra plus se passer de moi... Il est à ma merci... Sa fortune est à moi !...

— Je n'y vois plus... gémissait au même moment Pierre Morestac. Est-ce là le prix dont le destin veut me faire payer ma découverte !... Ah ! l'horrible chose !...

Il pleurait... Un sourire naissait sur les lèvres de l'aventurière.

DEUXIEME PARTIE

L'AVEUGLE

I — Deux destins se croisent

Les deux trains qui, jusqu'alors, s'ignoraient et avaient surgi en même temps en deux points fort distants de l'horizon — l'un venait de Toulouse et l'autre de Biarritz — se rejoignirent et roulèrent de conserve sur deux voies parallèles.

Leurs vitesses pareilles abolissaient l'impression de mouvement et les voyageurs qui, de part et d'autre, s'observaient à travers les glaces, purent croire pendant quelques instants que les deux convois s'étaient soudés en un seul bloc.

Seule dans son compartiment de première classe et nonchalamment assise près de la fenêtre, Lola Mirafiore était plongée dans une vague rêverie.

C'était une brune mélancolique, qui ne tenait de sa mère que la beauté et d'un père inconnu une âme délicate et sensible, faite pour souffrir.

Et vraiment, pendant toute son enfance, et maintenant encore qu'elle était « grande » et pouvait se dire émancipée, elle avait souffert de tout, d'être dans la vie une sorte de paria que ses petites compagnes tenaient à l'écart à cause du mystère qui entourait l'existence aventureuse de sa mère. Elle avait connu des fortunes diverses, pensions luxueuses et jours de misère. Et, toujours, elle avait eu la sensation d'être une enfant abandonnée.

Elle relisait avec appréhension la longue lettre, assez énigmatique, que lui avait adressée Suavita Mirafiore, bonne mère peut-être, à sa façon, mais peu expansive et donnant fort rarement de ses nouvelles.

« Nous sommes riches, écrivait Suavita. Une fortune fabuleuse m'échoit. Je ne puis encore t'expliquer son origine et t'appeler auprès de moi. Mais l'avenir s'éclaircira prochainement et tu auras enfin le foyer qui t'a toujours manqué... En attendant, ne te fais faute de rien. Voyage... distrais-toi... sois heureuse... »

Etre heureuse ! Suffit-il pour cela d'avoir reçu un chèque important et de pouvoir courir le monde ? La tristesse navrée du visage de la jeune fille disait le contraire.

Elle revenait d'Espagne. Elle allait vers Paris, où elle serait seule et perdue, comme elle l'était toujours.

Était-ce cela, le bonheur ?

De la fabuleuse fortune annoncée par sa mère, elle ne voulait retenir qu'une chose : c'était qu'un jour, prochain peut-être, Suavita l'appellerait auprès d'elle, l'y garderait.

Mais ce que pouvait être cette fortune, d'où elle venait, Lola ne s'en inquiétait guère.

Le train roulait. Elle tourna tout à coup la tête et demeura saisie.

Au lieu des champs, des prairies et des bois qu'elle découvrait tout à l'heure, elle ne voyait plus que l'intérieur d'un compartiment de train voisinant avec le sien. Ce compartiment semblait

le prolongement de celui qu'elle occupait et, tout proche, derrière l'autre vitre, un visage de jeune homme la contemplant.

Elle en eut presque un recul, puis resta sidérée, éprouvant le même genre d'effroi que si un homme — dont elle aurait pu suspecter les intentions — s'était tout à coup dressé devant elle, dans son propre compartiment.

Il n'y avait pourtant dans le regard de l'inconnu qui la fixait que la curiosité du passant indiscret, qui croise une femme dans la rue.

C'était avec un sans-gêne tranquille et presque indifférent que l'homme examinait cette femme, un instant apparue, et loin de laquelle la minute suivante allait l'emporter, sans qu'il sût rien d'elle que la couleur de ses yeux et la forme de son visage.

Pareillement — et tout aussi involontairement, sans doute — Lola le regardait. Pas plus que lui, elle ne songeait à dissimuler son examen, ni à le rendre plus discret.

Et voilà que, peu à peu, monta en elle un malaise, qui se changea en terreur irraisonnée. Cela devint une véritable angoisse, provoquée par l'obstination du regard de ce visage muet. La jeune femme, nerveusement, se rejeta en arrière et ferma les yeux en gémissant : — J'ai peur... Pourquoi ?...

Elle les rouvrit peu après, ayant la sensation d'être libérée. Effectivement, une courbe infléchissant une des deux voies, avait séparé les deux express.

Réfléchissant à son singulier malaise, Lola Mirafiore prononça, avec l'accent de la certitude.

— Un jour, cet homme me fera du mal... J'ai l'impression d'avoir rencontré un homme qui veut me faire souffrir. Et, tôt ou tard, je reverrai son visage...

Dans l'autre train, le jeune voyageur ayant déjà oublié cette vision qui ne l'avait pas particulièrement attiré, se replongeait dans la lecture des journaux.

Un seul visage, vraiment, aurait pu le passionner puisqu'il se nommait Sernin Hourtouse et qu'il n'était point consolé d'avoir perdu Liliane Morestac.

Le temps avait marché. L'étudiant Hourtouse était maintenant le « docteur », un jeune docteur en passe de se faire un nom comme spécialiste des maladies de l'oeil, qu'il avait particulièrement étudiées.

A ce titre, peut-être aurait-il pu s'intéresser à la personnalité du multimillionnaire Cézaire, dont les journaux parlaient précisément à l'occasion de sa récente installation dans une villa de Biarritz.

Un homme célèbre !... Un homme heureux, puisqu'il avait conquis la fortune !...

Un pauvre homme puisqu'il était aveugle et, à tout jamais semblait-il, privé des joies que peut procurer la contemplation de la vie !...

— Un grand savant, un bienfaiteur de l'humanité ! pensait tout simplement le jeune docteur Hourtouse, qui jugeait en médecin. Qui sait quelles perspectives nous ouvrira ce nouveau corps radio-actif qu'il vient de découvrir ?

Et Sernin, tout à son enthousiasme d'homme de science, négligeait totalement l'autre découverte du pseudo-Cézaire, celle de la synthèse du platine qui, par son exploitation industrielle, venait d'enrichir si prodigieusement le père de Liliane.

Mais, pas plus que l'or, le platine ne fait le bonheur !

Ainsi n'eût point manqué d'en juger quiconque eût pu contempler M. Cézaire, c'est-à-dire Pierre Morestac, dans la splendide villa qu'il occupait en la compagnie dominatrice de Suavita Mirafiore.

Installée dans la vie de l'aveugle,

dirigeant ses actes et sa maison, la « baronne » pensait bien s'être assuré l'avenir.

Pourtant, il n'y avait rien entre eux que les relations ordinaires qui peuvent exister entre une gouvernante autoritaire et un malheureux infirme. L'élan de passion qui avait, un instant, troublé le savant, n'avait pas résisté à la perte de la vue. Le désespoir et l'isolement, avaient tué l'amour et le désir.

Mais quel pouvait être le sujet de ses méditations, durant les longues heures de silence farouche et de prostration qui occupaient le vide de ses journées ? Suavita pensait qu'il ruminait son infortune.

Elle était certaine, en tout cas, qu'il ne pouvait ni lui échapper, ni la fuir.

Où serait-il allé ? Il ne pouvait faire un pas sans recourir à elle ou, tout au moins, à l'aide du valet de chambre qu'elle avait mis auprès de lui. Il était donc son prisonnier, tandis qu'elle-même demeurerait libre.

— Je le tiens, pensait-elle parfois. Je le tiens bien... En fait, je suis ici chez moi. Cette splendide villa est mienne. C'est à moi qu'obéissent les domestiques. L'immense fortune de ce Cézaire est ma chose. Ou c'est tout comme. Peut-être seulement signer un chèque sans que je guide sa main.

En fait, elle aurait pu rapidement détourner à son profit les réserves du compte en banque et partir « vivre sa vie ».

Mais pourquoi tuer la poule aux oeufs d'or ? Il ne s'agissait pas d'une fortune ordinaire. C'est un pactole qui ne cessait de couler et ne tarirait point de sitôt. Mais la source en était impossible à capter. Il fallait demeurer là, auprès de l'aveugle, pour en recueillir le flot à mesure qu'il coulait. — Je lui consacrerai ma vie, décidait Suavita. Que m'importe ? Je vivrai au milieu du luxe et je ferai la fortune de ma fille... Ma fille !...

Était-elle restée mère, au milieu de sa vie agitée ? Une incontestable tendresse sonnait dans sa voix et se répandait sur ses traits quand elle évoquait sa fille, sa Lola, tenue éloignée d'elle par les nécessités de son existence orageuse.

— Cela va prendre fin... Je l'installerai à proximité, dans une villa qui sera nôtre, et j'aurai la possibilité d'aller la voir tous les jours.

Car elle n'entendait pas se transformer en garde-malade. Il lui suffirait bien de consacrer chaque jour à l'aveugle deux ou trois heures d'attention. Le reste du temps, elle entendait se réserver sa liberté et profiter de la vie.

Elle n'imaginait plus que ce pût être une imprudence et que l'exécution de son plan d'avenir dût réclamer plus de vigilance.

N'aurait-elle pas dû s'inquiéter davantage du passé du chimiste, de sa famille ?

Lui en restait-il ? Quelle était cette jeune fille dont « M. Cézaire » portait sur lui la photographie ? Deux ou trois fois, depuis l'accident, Suavita l'avait surpris caressant de ses doigts tremblants cette image qu'il ne pouvait plus voir.

Elle avait souri avec indulgence et s'était gardée de lui poser la moindre question, croyant deviner qu'il s'agissait de quelque ancienne amourette. C'était sans danger.

Elle s'en serait davantage préoccupée si elle avait, provoquant les confidences de l'aveugle, appris que M. Cézaire cachait Pierre Morestac, père d'une grande jeune fille, du sort de laquelle il n'était pas du tout certain que ce père fût décidé à se désintéresser.

Mais elle ne croyait pas aux surprises du hasard. Maîtresse de l'avenir croyait-elle, aussitôt après la convalescence de l'aveugle et au lendemain

(Lire la suite page 52)

Constatez tout l'agrément qu'offre

la PLYMOUTH!

Vous cherchez la voiture qui offre le plus d'agrément, le plus d'avantages? Alors essayez la PLYMOUTH.

Prenez, par exemple, les grandes caractéristiques de la Plymouth. Seule la Plymouth, dans sa catégorie, vous offre les nouveaux sièges pivotants, un style d'une élégance toute nouvelle, la commande perfectionnée de chaufferette à boutons-poussoirs, les freins à contact total et une foule d'autres avantages! En fait (et les faits le prouvent), la Plymouth offre *plus* d'espace pour les jambes et aux hanches, avec des ouvertures plus grandes à l'avant et un coffre plus spacieux que toute autre voiture de sa catégorie!

N'hésitez pas. Essayez la Plymouth *dès cette semaine!*

UN PRODUIT AVANTAGEUX DE CHRYSLER DU CANADA!

CONSTRUCTION
DE QUALITÉ



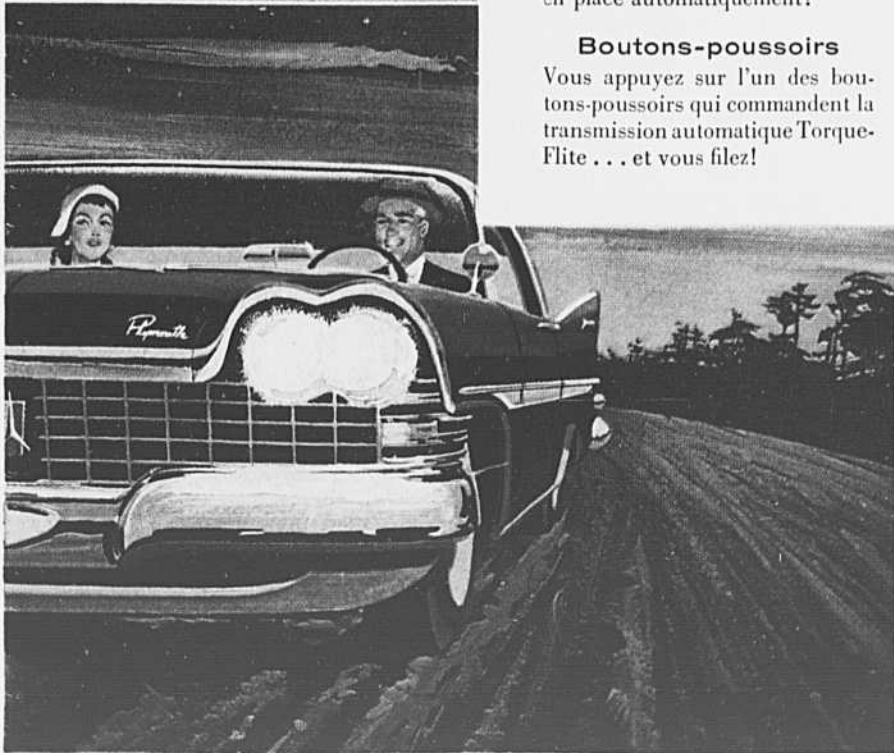
Sièges pivotants

Ouvrez la porte... appuyez sur un levier... le siège se tourne vers vous pour vous accueillir, vous permettant de prendre facilement place au volant. Se verrouille en place automatiquement!



Suspension Torsion-AIRE

La suspension à barres de torsion, exclusive à la Plymouth, aplanit les cahots, vous assure des virages et des arrêts de niveau... un roulement doux comme celui de voitures *beaucoup* plus coûteuses!



Boutons-poussoirs

Vous appuyez sur l'un des boutons-poussoirs qui commandent la transmission automatique Torque-Flite... et vous filez!

Surcroît de puissance

Les moteurs Plymouth, qu'il s'agisse du 6 Econo-Jet ou du gros V-8 "313", assurent rapidité et maximum d'économie d'essence!



→ [Suite de la page 27]
épargnait à des raffineurs malchanceux le désastre qui les menaçait :

« Ceux qui reçoivent des actions de la Standard, leur famille ne sera jamais dans le besoin. »

Pour grand nombre d'industriels absorbés par Rockefeller, cette prophétie se réalisa. Guettés par la faillite, ils connurent la fortune.

Mais rien de tout cela ne pouvait contenir l'hostilité qui commençait à grandir autour de la Standard Oil. Bientôt le contrat de la South Improvement tomberait sous les yeux des énormes brutes acharnées à creuser des trous dans les clairières de la Pennsylvanie. Le nom de Rockefeller serait vomé par les journaux. Sept ans après la Sécession, une nouvelle guerre éclaterait : la guerre du pétrole.

" Anaconda ! Requin ! Chacal ! "

Quand le petit Steven, la Petite Ann, Rodman ou Sandra se font raconter, dans le musée de Rockefeller, l'existence fabuleuse de leur arrière-grand-père, quand John D. III, Nelson, Winthrop ou Lawrence évoquent l'image du créateur de la dynastie, quand un petit Américain déchiffre au fronton d'une école le nom de Rockefeller, quand un étudiant part pour le tour du monde avec une bourse de la fondation, ils se sentent pris d'un auguste respect pour l'extraordinaire personnage dont nous racontons l'histoire.

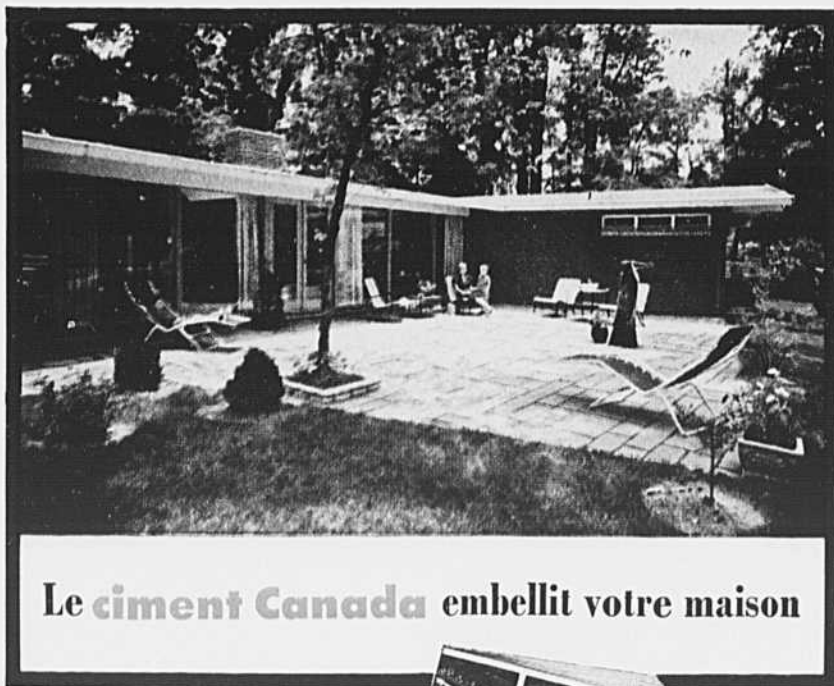
Ils connaissent sur le bout du doigt les épisodes de son édifiante biographie,



L'hôtel des Rockefeller à New-York en 1880.



Un visage de momie, deux billes d'acier sous les paupières, Rockefeller a alors 95 ans.



Le ciment Canada embellit votre maison

Allées, murs, perrons et marches, ornements de jardin, bains d'oiseaux, cadrans solaires, banes, sous-sols, patios, entrées de garage, piscines pour adultes ou pour enfants... innombrables sont les améliorations que le béton vous permet d'apporter à votre propriété, en augmentant sa valeur et en ajoutant à votre confort.

Demandez-nous cette brochure explicative et pratique, abondamment illustrée, qui vous indique en détail comment procéder. Remplissez et postez ce coupon aujourd'hui même.

Demandez le ciment en sacs gris.
IL VOUS GARANTIT LA MEILLEURE QUALITÉ

Canada Cement
Company Limited



LA BROCHURE GRATUITE:
"Le Béton embellit votre propriété"

vous explique clairement la façon de faire un béton de qualité convenant à tous les genres d'améliorations.

CANADA CEMENT COMPANY LIMITED L.S.1-59
Immeuble Canada Cement, Montréal, P.Q.

Veillez m'envoyer la brochure gratuite: "Le Béton embellit votre propriété".

Nom _____

Adresse _____

son enfance laborieuse, son assiduité aux offices, ses vertus de père et d'époux, et le rôle de pionnier qu'il a joué à l'aube de l'industrie pétrolière.

Nelson, l'actuel gouverneur de New-York, vous dira :

— Grand Dad était un type formidable. J'avais huit ans, il se balançait dans son rocking-chair et m'apprenait à attraper des mouches que je revenais ensuite, à raison de dix cents le cent, comme appâts pour la pêche à la truite. Je lui dois de n'avoir jamais su que j'étais un enfant riche. Je lui dois de connaître la valeur de l'argent.

En général, héritiers ou bénéficiaires ne retiennent de leur héros que les traits exemplaires et les actions d'éclat. Une seule page, une seule année, rayée de la mémoire par un demi-siècle de bienfaits signés Rockefeller, manque à leur récit. Cette année — qui recouvre dans l'histoire américaine ce qu'on appela la « guerre du pétrole » — c'est l'année 1872.

Cette page, la voici :

Quelqu'un vendit la mèche

Au printemps de cette année-là, quelqu'un, peut-être un raffineur jaloux, peut-être un homme des chemins de fer, quelqu'un vendit la mèche.

Un matin, brusquement, la presse d'Amérique offrit à ses lecteurs la révélation foudroyante du contrat secret liant quelques grands pirates des chemins de fer à une poignée de raffineurs triés sur le volet. Tout Cleveland, toute l'Amérique, eurent la solution de l'énigme que posait la brutale ascension de la Standard Oil qui, de 1,500 à 10,000 barils par jour, avait fait un bond formidable.

Tout était dit, proclamé, affiché noir sur blanc : le mécanisme des tarifs préférentiels, la concurrence déloyale, la secrète et puissante coalition, et jusqu'à ces sordides ristournes que les conjurés de l'innocente « société pour l'amélioration du Sud » se partageaient sur le dos de leurs victimes acculées à

la faillite, à la capitulation, au suicide économique.

Tout y était.

Tout, y compris le nom, jusqu'ici préservé des outrages de la presse d'un paroissien que le pasteur baptiste de Cleveland situait au-delà du mal, au-delà du péché : oui, John D. Rockefeller fut, à proprement parler, traîné dans la boue.

John D. était, de nature, un peu sourd. Il résolut, comme font les vrais patrons quand les choses commencent à mal tourner, de l'être davantage encore. Sa surdité, en quelques jours, décupla. Il venait d'avoir 33 ans, l'âge du Christ, mais, si chrétien qu'il fût, ne se sentait pas doué pour le sacrifice rédempteur. Il laissa tranquillement une presse déchaînée étaler ce qu'elle appelait « le complot de la pieuvre de Cleveland » avec les « barons du rail » Anaconda, requin, hyène des tropiques, chacal du Colorado, crocodile de l'Amazone, furent les noms dont on affubla le président de la Standard Oil, auprès de qui ces bêtes apparaissaient encore très inoffensives.

John D. n'entend rien. A la colère des brutes, à l'injure des aveugles, au venin des imbéciles, il oppose la froideur hautaine et la solidité d'un iceberg. Il a sous les yeux l'image lénifiante et glaciale du lac Erié. Sa vie continue, minutée ; 7 h. 30, chapeau de soie, canne à bec d'argent, décompte des barils, statistiques, bilans, Bible dominicale et baiser quotidien au front de l'honorable Celestia, sa femme, qui, elle, s'interdit la lecture malsaine des journaux.

Mais à quelques centaines de milles de là, au milieu des forêts profondes de la Pennsylvanie turbulente et sauvage, des furieux pataugent dans leurs fondrières et continuent à se battre autour des trous asphyxiants d'où jaillit l'or noir. Leurs fortunes subites, les châteaux (châteaux de cartes) qu'ils édifient au bord des puits, ne les ont guère civilisés.

(Lire la suite dans le prochain numéro)

(Suite de la page 18)

— Je serai là à onze heures... affirma M. d'Orleux. Le ciel fasse que vous n'ayez rien à m'annoncer de fâcheux !

Jean avait retrouvé sa solitude et son silence, mais il n'était plus désespéré. La brève vision du visage si expressif de Marie-Hélène, les quelques mots qu'elle avait murmurés, lui avaient donné l'assurance qu'elle ne doutait pas de lui, qu'elle oubliait les quelques nuages surgis dans le ciel jusqu'alors si pur de leur entente, que son cœur était toujours à lui et qu'il la retrouverait, l'orage passé, fidèle à ses promesses et à leur double amour.

Pour la première fois depuis qu'avait commencé son calvaire, il put dormir profondément, la nuit suivante, comme est capable de le faire un garçon de vingt-six ans que trois nuits d'insomnie viennent de torturer.

* * *

Il était à peine onze heures lorsque M. d'Orleux se fit annoncer chez l'inspecteur de police.

Il vit très vite sur le visage de celui-ci, que les nouvelles étaient bonnes. L'enquêteur disait en effet :

— Marseille a fait diligence et j'ai reçu, il y a une demi-heure, le résultat des vérifications faites. Il confirme les dires de M. Dalmont. La banque a bien payé les 25.000 dollars gagnés par le dixième du 10,000 ; le reçu est bien signé Jean Dalmont qui avait fourni les preuves de son identité. La marchande retrouvée s'est bien souvenue du « client » qui l'avait questionnée au sujet de ce dixième dont l'encaissement avait été différé. J'ajoute que les renseignements de moralité ont été excellents. Quant à Wan-Lin, elle est compromise à fond et ne quittera l'infirmerie de la Petite-Roquette que pour passer en jugement. Mais je puis vous donner à son sujet certains détails qu'il vous sera utile de connaître...

Longuement, le policier parla.

Quand il fut au terme de son récit, il dit avec la même cordialité :

— M. Jean Dalmont est donc hors de cause, et vous pourrez, dès maintenant, le lui dire. Il est libre de ses mouvements ; je ferai le nécessaire pour que même sa déposition, lors du procès de Wan-Lin et de ses associés, soit inutile. Et pour ses scrupules... quant à la petite-fille de M. Raulières... je vous laisse le soin de... le rassurer.

M. d'Orleux, peu démonstratif de son naturel, serra pourtant ce jour-là avec une singulière chaleur la main de M. Robert, inspecteur de la police parisienne.

VI

MALGRE l'optimisme qu'il voulait conserver, Jean Dalmont trouvait les heures interminables. Il était chez lui comme un ours en cage, allant et venant sans but, incapable de fixer son esprit sur ce qui était étranger à son souci. Ah ! que n'avait-il le téléphone !... Mais au fait, à quoi ceci lui eût-il servi dans de telles conjectures ? Il se mit à rire amèrement. Il ne devait communiquer avec personne et s'il avait eu une ligne, on l'aurait certainement bloquée et rendue inutilisable dès le début de ses « arrêts » de rigueur.

La matinée se traîna lentement. A midi et demie, il alla prendre devant sa porte le plateau contenant le repas qui lui était envoyé d'un restaurant voisin, déjeuna machinalement... Une heure, deux heures... La journée allait-elle passer ainsi, sans qu'il fût mis au courant de ce qui le concernait ? L'énerverment, l'impatience de Jean augmentaient maintenant de minute en minute...

Il était un peu plus de trois heures lorsque, enfin, la sonnette vibra fortement, comme tirée par une main impatiente, elle aussi.

D'un bond, il fut à la porte, ouvrit.

Deux bras, aussitôt, entourèrent son cou...

Marie-Hélène... vous, Marie-Hélène... cria-t-il, éperdu de surprise.

Un pas s'entendait qui montait l'escalier.

— C'est papa... disait Marie-Hélène, toujours blottie contre Jean. Mon chéri, nous serons heureux.

M. d'Orleux, un peu essoufflé par les quatre étages gravés à pied, arrivait. Jean et Marie-Hélène s'étaient écartés l'un de l'autre mais leurs mains restaient unies.

— Mon cher ami, dit M. d'Orleux lorsqu'il fut installé dans le petit salon-bureau du jeune homme, je n'ai pu refuser à cette jeune personne d'être la première à vous annoncer...

— ... que tout va très bien, mon Jean... coupa Marie-Hélène, que la preuve est faite que vous avez dit la stricte vérité... et que nous nous marions dans quinze jours.

— Marie-Hélène, Marie-Hélène, balbutiait Jean. Ah ! que je suis heureux. Monsieur, dites-moi que je ne rêve pas, que tout cela est bien vrai.

M. d'Orleux perdit un peu de sa gravité habituelle devant l'émotion de son futur gendre et la joie qui s'étalait sur le visage de sa fille. Il confirma.

— Très vrai, et je souscris volontiers à ce que vous a annoncé, de sa propre autorité, Marie-Hélène. Cependant, je tiens à vous faire remarquer que vous avez agi avec quelque légèreté dans cette affaire de billet et qu'il eût été préférable d'être plus franc. Du moins, la leçon vous sera-t-elle profitable, je l'espère.

Jean prit un petit air confus ; mais au fond, il n'était emplé que de joie.

— Je vous suis reconnaissant de votre bienveillance, Monsieur, dit-il pourtant, et de ce que vous avez fait pour moi. Sans votre entremise, peut-être les choses eussent-elles marché moins vite. Je ne dois pas cependant oublier, et vous serez certainement de mon avis, la situation de cette malheureuse. Envers elle, j'ai une restitution à faire...

Contre toute attente, M. d'Orleux se mit à rire :

— Nous allons parler de cela... dit-il. Il y a des choses que vous ignorez, que moi je sais, et que je dois vous faire connaître.

Une vive curiosité fit se tendre ardemment le visage de Jean. Comme lui, Marie-Hélène regardait son père, mais sa main était toujours blottie dans celle du jeune homme dont le siège était tout à côté du sien.

Alors, M. d'Orleux parla.

Il rappela d'abord que M. Raulières, ruiné par son fils indigne, désespéré par une condamnation qui déshonorait son nom, s'était réfugié dans ce petit appartement parisien où, à part son jeune voisin, personne ne le venait voir. De son fils, il ne parlait jamais car il ignorait totalement ce qu'il était devenu.

Il dit ensuite qu'après de multiples recherches dans les milieux interlopes où se trafiquaient l'opium et autres drogues, la police avait découvert que Lucien Raulières avait vécu à Shanghai, s'y était marié avec une Chinoise, avait eu une fille, Pauline, puis était mort tragiquement. De ces femmes, on n'avait retrouvé la trace que récemment. La mère avait disparu, morte probablement ; la fille s'était, en compagnie d'une autre femme un peu plus âgée qu'elle, embarquée pour l'Europe dans le courant de l'année précédente.

— C'est un peu plus tard que l'appartement, désert depuis la mort du vieux M. Raulières, vit arriver, pour s'y installer, une jeune asiatique qui s'appelait Pauline Raulières. Elle était intoxiquée... et pré-tuberculeuse ; cela, Jean, vous le savez. Mais elle n'était pas pauvre ainsi qu'elle vous l'avait dit. Le trafic auquel elle se livrait est lucratif. Toutefois, comme elle se savait recherchée par la brigade des stupéfiants, elle tenait à se faire oublier. Aussi sortait-elle rarement de l'appartement de la rue Herschell et s'efforçait-elle de ne pas se faire remarquer. Elle vous joua la comédie de la pauvreté, peut-être aussi de la souffrance, ceci d'abord pour n'avoir pas à faire état de ses propres ressources, ensuite — elle savait que vous aviez connu M. Raulières — pour faire de vous un ami, un « répondant » si je puis dire, de son identité. Vous êtes tombé dans le piège... poussé à cela par vos « scrupules » quant à ce que vous croyiez lui devoir.

— Ces scrupules, je les ai toujours, Monsieur. Je ne suis pas quitte envers elle...

M. d'Orleux eut un large sourire :

— C'est ce qui vous trompe, Jean, dit-il. Vous ne devez absolument rien à Pauline Raulières que l'on appelle dans son milieu asiatique : Wan-Lin. Car il y a encore une chose que je dois vous dire... J'ai un peu tardé à le faire car je voulais ménager mes effets... Vous ne devez rien à Wan-Lin car *Wan-Lin n'est pas Pauline Raulières*.

— Quoi !... s'écria Jean. Mais la femme qui vivait rue Herschell...

— Était Wan-Lin... demi-soeur de Pauline et d'origine uniquement céleste, si j'ose faire ce calembour.

— Mais il y avait bien une Pauline Raulières... Et pour celle-là...

— Pour celle-là, mon ami, vous ne pouvez plus rien. C'était une fille de quinze ans, de santé précaire, qui n'a pas supporté le voyage et qui est morte à bord du paquebot qui l'amenait en Europe avec sa demi-soeur Wan-Lin. Et parce que cette dernière devait avoir projeté de se faire une sorte d'*alibi* de l'innocente enfant, elle a eu la pensée assez diabolique de conserver des

(Lire la suite page 50)

DIS-MOI TON NOM...

**je te dirai
qui tu es**

MELANIE

Traits caractéristiques : Observatrices, organisatrices, les Mélanie font d'excellentes maîtresses de maison. Les responsabilités les plus lourdes ne les accablent pas ; elles savent se tirer à leur honneur, avec adresse et dignité des situations les plus difficiles. Leurs caractéristiques qui sont celles de la « femme forte » (au moral, s'entend), ne s'allient guère avec la pétulance, la joliesse, la mièvrerie, le caprice. Les Mélanie sont des femmes de devoir, nullement de plaisir.

PAUL

Traits caractéristiques : Intelligence qui s'assimile très vite et devine sans raisonnement logique, mais l'esprit manque un peu de profondeur ; chez certains Paul, les idées sont plus fantaisistes et pittoresques que larges et sérieuses. Pourtant, sans aller jusqu'au tréfonds des questions, ils ne s'en tiennent pas non plus aux notions trop superficielles, car ils aiment l'exacitude, la netteté, la précision.

PAULE

Traits caractéristiques : Prénom distingué et cependant moins donné que ses dérivés Pauline et Paulette ; c'est dommage, car si les Paulette sont gentilles, douces et sympathiques, si les Pauline sont adroites, avenantes, tenaces, les Paule leur sont supérieures. Très réservées, elles n'évalent pas leurs richesses intellectuelles et morales, mais qui sait les deviner s'aperçoit qu'il a trouvé un trésor.

Volontaires, un peu trop peut-être ; lorsqu'elles ont décidé quelque chose, aucune considération ne les ferait plier ni reculer. Les mêmes caractéristiques se retrouvent dans le cœur des Paule et, là, c'est tout à leur honneur et à l'avantage de ceux qui ont su mériter leur confiance.

Un roman policier complet

Le dernier jour de ma vie

par A. V. ELSTON

LE JOURNAL que tenait cette jeune fille, une secrétaire de la Compagnie San Diego Trust, était resté sur la table. Pourquoi celle qui le rédigeait l'aurait-elle mis sous clef ? Ce Journal ne contenait que de courtes notes impersonnelles sur les livres que la jeune secrétaire lisait, sur ses rendez-vous, sur les heures des cours qu'elle suivait à l'École des Beaux Arts, sur ses sorties et les menus incidents dont son bureau était le théâtre.

A cet instant précis, il était dix heures moins dix, cette jeune fille revenait du cinéma ; elle avait sorti une clef de son sac, fait jouer le verrou de la porte de l'appartement no 101, puis elle s'était retournée :

— Bonsoir et merci, monsieur Kalland, avait-elle dit.

L'homme parut plutôt déçu ; il avait espéré franchir le seuil de l'appartement. Quatre fois, Nancy Waring avait refusé de lui accorder le rendez-vous qu'il sollicitait, mais, ce soir, elle avait accepté de dîner en sa compagnie et même d'aller au cinéma, aussi croyait-il qu'elle commençait à le trouver sympathique.

— Bonsoir, mademoiselle Waring.

Se détournant de la jeune fille, il avait traversé le palier, gagné l'appartement no 100 qu'il occupait. En tant que propriétaire de ce building de trente appartements, il s'en était réservé un ; il exerçait les fonctions de gérant. Nancy avait pénétré dans le sien, qui était coquettement meublé et fort agréable. Au-dessus de son secrétaire, elle avait placé une marine. Le dimanche, elle aimait à planter son cheval sur une plage. Plus que jolie, les cheveux d'un blond cendré, les yeux d'un jaune blé, Nancy n'avait aucune raison de s'étonner que Kalland cherchât à la courtiser.

Rejetant son manteau, elle s'était assise, avait attiré à elle le gros cahier garni d'une couverture de cuir et de coins métalliques. Son Journal était du modèle courant que l'on achète dans les librairies ; chaque page portait une date en en-tête. Nancy l'ouvrit donc au 4 mai et écrivit :

« J'ai fini *With How Sad Steps, O Moon* et l'ai rendu à M. Foley. Il m'a dit qu'il aimait les petits dessins que j'ai faits de La Jolla. Au bureau, nous avons tous félicité Bill Adler qui a reçu de l'avancement. En rentrant, passé à l'hôpital et vu sa femme. Le bébé est magnifique. Dîner au Beach Club, vu le *Rideau Noir*. Un bon policier, mais un peu trop réaliste. »

Elle avait fini. Le fait qu'elle n'eût même pas mentionné le nom de M. Kalland prouvait combien peu il comptait à ses yeux. Nancy remit son stylo en place et, sans raison, feuilleta toutes les pages encore vierges, de son Journal. A sa surprise, en dessous de la date du 30 août, quelqu'un avait écrit quelque chose. L'écriture était inconnue. Elle lut : *Ce jour est le dernier de ma vie. Au revoir !*

Menace ou mauvaise plaisanterie ? C'était l'un ou l'autre. Ce qui effrayait Nancy, c'était de constater que quelqu'un avait violé l'intimité des lieux et s'était permis de feuilleter son propre Journal. Un homme, songea-t-elle. Il lui prédisait la date de sa mort et cette révélation avait quelque chose d'absurde et d'inquiétant à la fois, d'un peu grandiloquent aussi. On ne pouvait se débarrasser de cette idée comme l'on oublie une simple plaisanterie.

Nancy décrocha son téléphone, appela la police.

Vingt minutes plus tard, un inspecteur en civil à la silhouette un peu voûtée, au visage rond, sonna à sa porte.

— Je m'appelle Slater. Qu'est-ce qui vous préoccupe, mademoiselle ?

— Écoutez, quelqu'un a pénétré ici, a écrit dans mon Journal. Je veux que vous me disiez qui.

Il y avait dans les yeux de Nancy de la colère, mais aussi de la peur.

— Une blague, hein ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil sur le Journal.

Un faible sourire jouait sur ses lèvres.

— Mais un homme est venu ici et je ferme toujours à clef.

— Hum ! Un voleur ! Avez-vous constaté des disparitions ?

Nancy dut avouer qu'à sa connaissance rien ne lui avait été dérobé. Slater regarda à nouveau le Journal.

— Voyons, dit-il, cette date du 30 août, est-ce un anniversaire ? Une date importante de votre vie ?

— Non. Pour moi, cette date-là ne représente rien ; je ne me connais pas d'ennemi, personne ne me pourchasse et je n'en veux à personne.

— Une écriture masculine, marmonna Slater. (Du pouce, il feuilleta les pages consacrées aux jours écoulés ; Nancy avait une belle écriture très féminine). Apparemment, ce n'est pas dans une crise de somnambulisme que vous vous êtes fait cette blague. Qui d'autre a la clef de cet appartement ?

— Oh ! le concierge qui habite au rez-de-chaussée et sans doute M. Kalland, le propriétaire qui occupe le no 100, sur le même palier.

— Avez-vous des quittances de loyer signées par ce Kalland ?

Nancy en tira plusieurs de son secrétaire. Slater les examina rapidement, hocha la tête.

— Oublions Kalland, dit-il. Vous voulez mon idée, mademoiselle ?

— Oui, que pensez-vous de cette affaire ?

— Vous êtes jeune et jolie, alors vous attirez les regards ; vous devez recevoir des visites. On vient vous chercher et, le temps que vous quittiez la pièce pour mettre un peu de poudre sur le bout de votre nez, le monsieur se trouve seul, avise votre Journal et, au hasard d'une page blanche, écrit quelques mots. L'incident est peut-être vieux de deux ou trois semaines déjà et vous ne vous en êtes aperçue qu'aujourd'hui.

— Oui, mais pourquoi ?... Quelqu'un aurait-il eu l'idée d'une aussi stupide plaisanterie ?

Nancy regardait Slater avec des yeux étonnés.

— Oh ! dit l'inspecteur, il y a des idiots qui décrochent les drapeaux en haut des mâts lors des fêtes publiques ; il y'en a d'autres qui vont à la chasse aux souvenirs. De plus, vous n'ignorez pas que dans certaines associations d'étudiants il y a des cérémonies d'initiation. On invite l'impétrant à se rendre chez une jeune fille et à lui voler une jarretière. Cela pour vous donner un exemple. Connaissez-vous des étudiants, mademoiselle ?

— Oui, mais ce sont tous des garçons raisonnables.

— Bien, s'il ne s'agit donc pas d'une plaisanterie, nous sommes devant une menace. Et vous voulez savoir d'où elle vient ?

— Oui, je tiens à découvrir la vérité... sans toutefois que l'on ennuie mes amis...

— Nous n'aurons guère besoin de les interroger ; il nous suffira de nous procurer des spécimens de leur écriture. Les gens rédigent des chèques, remplissent des formulaires, mettent des adresses sur les enveloppes qu'ils expédient. Donnez-moi simplement la liste de tous ceux qui ont eu le privilège de pénétrer chez vous depuis le 1er janvier ; la chose doit être aisée, vous avez dû acheter votre Journal au début de l'année.

J'en ai fait l'empreinte au 31 décembre et, depuis lors, il n'a pas quitté cette pièce.

— Je sais bien qu'on peut imiter une écriture de façon à ne pas trahir la sienne, mais nos experts sauront détecter la supercherie sans qu'il soit besoin pour eux de convoquer l'intéressé.

A contrecœur, Nancy s'exécuta et livra le nom de sept de ses amis.

— Bien, dit l'inspecteur, vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que j'emporte votre Journal ?

Rapidement, la jeune fille vérifia que de janvier à mai son compte rendu quotidien ne contenait rien de personnel et, mentalement, elle se félicita d'avoir gardé une prudente réserve.

Slater promit que seul l'expert en graphologie des services de la police aurait communication du document. Le livre sous le bras, le policier s'appretait à s'en aller. Du seuil de la porte, il lui posa deux questions :

— Vous n'avez jamais fait partie d'un groupe de jurés qui aurait siégé un 30 août ?

— Je n'ai jamais été juré.

— Et vous n'avez pas servi de témoin dans un procès ?

— Non.

Sur cette réponse, il quitta l'appartement. Ce court échange de répliques prouvait à Nancy que l'inspecteur n'écartait pas totalement l'hypothèse d'une menace ; à tout le moins accordait-il son attention à l'idée que l'acte avait pu être inspiré par un désir de vengeance ou par la malveillance. Un frisson parcourut l'échine de Nancy. Quelqu'un pouvait-il vraiment souhaiter que le 30 août fût le dernier jour de sa vie ?

RENCONTRE SUR LA PLAGE

LE surlendemain, tard dans l'après-midi, et alors que Nancy venait de rentrer de son bureau, l'inspecteur Slater sonna à sa porte.

— Je vous rends votre Journal, lui dit-il. A tout hasard nous avons fait faire une photocopie de la page qui nous intéresse. Jusqu'à présent, nos recherches ont été vaines. L'examen de l'écriture de chacun de vos amis, du propriétaire et du concierge n'a rien donné. Personne ne se doute de nos recherches à l'exception d'Olaf, le concierge.

— Pourquoi avez-vous questionné Olaf ? C'est un brave vieux parfaitement inoffensif.

— J'ai jugé utile de le prévenir pour qu'il ouvre l'oeil au cas où quel-que rôdeur chercherait à s'introduire chez vous ; il y a trente locataires dans l'immeuble, je ne peux pas les faire tous surveiller.

— Vous n'avez mis personne d'autre au courant ?

— Non ! Nous ne sommes que quatre : Olaf, l'expert graphologue, vous et moi, à connaître l'histoire. (Slater sourit ; il paraissait un peu narquois). Selon toute vraisemblance, il s'agit d'une plaisanterie, mais n'hésitez pas à me téléphoner au cas où il y aurait du nouveau... Par exemple, si la chose se reproduit !

Se reproduit ! Cette façon de s'exprimer qu'avait eue Slater, qui était reparti sans rien ajouter de plus, exaspérait Nancy. Elle n'arrivait pas à choisir entre les deux hypothèses : une plaisanterie ou une menace. L'idée qu'elle était la victime d'un farceur la jetait dans une colère bleue ; la sensation qu'il s'agissait peut-être d'un avertissement déchaînait en elle des inquiétudes voisines de la terreur.

Le samedi matin, donc au lendemain de la visite de l'inspecteur, Nancy, qui n'allait à son bureau que cinq jours par semaine, prit son cheval et sa boîte de couleurs. La plage était toute proche, elle y fut en un instant. La saison n'étant pas assez avancée pour qu'on pût se baigner, la grève lui appartenait. Au loin, la longue coque grise d'un bateau à l'ancre rompait la monotonie des vagues. Les mouettes plongeaient, rasaient l'eau. Jamais le soleil californien n'avait été aussi brillant. Décidée à faire un petit tableau de la baie, la jeune fille planta son chevalet non loin d'un canoë que son propriétaire avait tiré sur le sable et retourné, quille en l'air.

Elle s'était mise à peindre. Une voix d'homme la héla. En se retournant, elle aperçut une haute silhouette, un visage maigre au teint sombre que deux yeux profondément enfoncés dans leurs orbites éclairaient. Et dans ces yeux il y avait une lueur d'amertume ou de révolte. L'inconnu avait des cheveux auburn mal peignés. A première vue, elle lui avait donné la cinquantaine, mais en l'examinant de plus près, elle s'aperçut qu'il ne devait guère avoir plus de trente ans.

— Vous êtes Nancy Waring, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça d'un signe de tête, tout en se demandant si l'inconnu n'était pas un des étudiants de l'École des Beaux Arts qu'elle fréquentait.

— Je m'appelle Rand. David Rand. Et je vous dois des excuses.

— Je ne me souviens pas de vous avoir rencontré, monsieur Rand.

— C'est exact, et je le regrette. Voici une heure, j'ignorais jusqu'à votre existence.

— Que s'est-il passé voici une heure ?

— Je lave des voitures dans un garage proche de l'endroit où vous habitez. Olaf, votre concierge, est entré et a raconté à un mécanicien une histoire à propos d'une fille dans le Journal de laquelle quelqu'un a écrit à la date du 30 août. Il parlait d'un rôdeur. J'ai réussi à isoler Olaf et à lui demander le nom de la jeune fille en question, le numéro de son appartement.

Nancy rougit violemment.

— Et en quoi cela vous regardait-il ? demanda-t-elle sèchement.

— C'est moi qui ai écrit dans votre Journal.

Assise devant son chevalet, la jeune fille demeura figée un long moment.

— Et quand avez-vous fait cela ? demanda-t-elle enfin.

— A trois heures, un samedi après-midi, il y a deux semaines exactement !

Nancy se souvint qu'elle avait passé les deux jours de ce week-end chez une amie, à Pomona.

— Mais pourquoi êtes-vous entré chez moi, pourquoi avez-vous écrit dans mon Journal ?

— Je ne suis pas entré chez vous.

— Mais vous venez de me dire le contraire !

— Non ! La seule fois que j'ai vu votre Journal, il se trouvait dans l'appartement no 100, sur le même palier que le vôtre.

— Mais voyons, c'est impossible ! M. Kalland habite l'appartement no 100. Comment mon Journal pouvait-il se trouver en sa possession ?

— Je ne sais pas, observa David Rand, le fait est qu'il s'y trouvait.

Dans la voix de son interlocuteur, Nancy discernait l'accent de la vérité. Chose curieuse, cette façon de s'exprimer n'était pas celle qu'elle eût imaginée de la part d'un homme aussi pauvrement habillé, aussi décoiffé. Les phrases étaient précises, sèches et l'intonation contenait une pointe d'accent d'Harvard.

Soudain, un éclair d'intuition lui permit de raisonner ; elle comprit pourquoi Horace Kalland avait jugé utile de s'emparer momentanément et en cachette de son Journal.

Quatre fois de suite, elle avait refusé ses invitations. Sans doute tenait-il à faire le point grâce au Journal. Que pense-t-elle de moi ? Quelles sont mes chances ? Joue-t-elle simplement les coquettes ? Son Journal me le dira. Est-ce que je l'intéresse ? Elle est absente pendant ce weekend, j'ai la clef, j'emprunte ce document, je le remets ; jamais elle ne s'en apercevra.

La colère rendait écarlates les joues de Nancy. Si Kalland s'était vraiment rendu coupable de cette indiscretion, il était le plus fiéffé hypocrite qu'elle eût jamais connu.

— Votre Journal se trouvant sur la table du living-room de ce petit appartement de célibataire, naturellement j'ai cru qu'il appartenait à Kalland. Entre nous soit dit, j'effectuais une petite mission de renseignement d'ordre privé. J'ai demandé à Kalland s'il y avait des appartements libres dans la maison ; il m'a offert de visiter le 303. J'ai accepté et, pendant qu'il allait chercher la clef dans une autre pièce, j'ai ouvert le Journal à la date du 30 août, j'ai écrit dix mots, pas un de plus. A son retour dans le living-room, j'avais déjà refermé le cahier. Nous sommes allés au 303

et, après avoir visité les lieux, je lui ai dit que l'appartement ne me convenait pas.

Et, songea Nancy, Kalland qui avait déjà dû examiner mon Journal, s'est contenté de le remettre chez moi sans l'ouvrir.

Mais, pourquoi cette idée vous est-elle passée par la tête ? demanda la jeune fille.

Pour démasquer un criminel. Je viens de faire sept ans de prison pour un meurtre dont je ne suis pas coupable.

Le regard de Nancy rencontra celui de David Rand. Ce dernier ne cillait pas. Une sensation d'horreur aurait dû glacer le sang dans les veines de Nancy. Elle avait la gorge sèche, une sorte de compassion l'envahissait.

Quelque fantastique que pussent paraître les propos tenus par Rand, elle ne pouvait se dire qu'il mentait. L'homme semblait si carré et si franc... si différent de Horace Kalland ! Elle revoyait la petite moustache noire de Kalland, son sourire de séducteur, ses lunettes à monture d'écaille et surtout la raie médiane, toujours si parfaitement tirée au cordeau qu'elle s'était parfois demandé s'il ne portait pas une perruque.

— Et vous croyez que... qu'il a commis ce meurtre dont on vous a accusé ?

— Ce n'est pas impossible ; je n'en sais rien, il est en tout cas le seul lien qui me permette de remonter la filière.

— Je vous en supplie, donnez-moi d'autres détails !

Il s'assit sur le canoë retourné, sortit de sa poche de quoi rouler une cigarette. Etrange, songea Nancy, que ce garçon qui, décidément, a l'accent de Harvard, roule lui-même ses cigarettes ! Mais avec un casier judiciaire comme le sien, il ne peut peut-être pas trouver d'autre emploi que celui de laveur d'auto. Oui, si cet homme avait commis un meurtre, il ne pourrait s'acharner aujourd'hui à démasquer le vrai criminel.

— Tenez-vous réellement à connaître mon histoire... de bout en bout ? demanda-t-il.

— Essentiellement, dit-elle d'une voix chaude.

Elle en oubliait l'esquisse de la baie. Un autre tableau — ô combien plus dramatique — un tableau fait de grisailles, d'années de prison, ne se reflétait-il pas sur le visage de son interlocuteur.

— Le premier épisode eut pour cadre les bureaux d'un agent de change de Boston qui s'appelait Irving Metcalf. Je faisais partie de son état-major. Un matin, en arrivant au travail, nous avons constaté, bien que le coffre-fort fût intact, qu'il manquait quarante mille dollars. Le voleur faisait donc partie de la maison.

— Et Horace Kalland était de votre équipe ? demanda Nancy.

— Non. Comme vous le verrez, il ne sortira de l'ombre que plus tard. Donc, nous étions sept à connaître la combinaison du coffre. Nous fûmes tous interrogés par la police et aussi par un détective privé au service de la compagnie d'assurance. Ces enquêtes ne menèrent à rien, mais huit jours plus tard, Irving Metcalf m'appela dans son bureau et, sans préavis, il me congédia.

— Dois-je comprendre qu'il vous a accusé d'avoir volé ces quarante mille dollars ?

— Non. Il m'a simplement dit qu'il n'aurait plus besoin de mes services dorénavant. Du moment que l'on ne renvoyait qu'une seule personne et que j'étais cette personne, ma mise à la porte laissait planer un doute. Retrouver du travail ailleurs, il n'en était pas question. J'ai naturellement crié sur tous les toits que je tirerais de Metcalf la vérité sur mon renvoi, que je le forcerais à me donner les vraies raisons, dussé-je user de la violence. Le soir même, je me rendis à son domicile. Il me reçut, me déclara froidement que l'incident était clos et qu'il ne tenait pas à en discuter. Il était seul chez lui. J'avoue que j'ai perdu la tête et que je lui ai dit ses quatre vérités. Des voisins ont entendu nos cris et vers minuit, ils m'ont vu quitter la maison. Au matin, on découvrit que Metcalf était mort ; quelqu'un l'avait rossé, il s'était fracassé la tête contre un chenet. Je fus arrêté et inculpé.

— Et vous ne vous étiez pas battu avec lui ?

— Non, je ne l'ai même pas touché, mais j'avais des raisons de m'en prendre à lui, je m'étais répandu en menaces, des témoins m'avaient vu quittant les lieux vers minuit ; j'ai écopé de dix ans. Je fus libéré au bout de sept ans et, dans l'espoir de me faire réhabiliter, je me rendis tout droit à Boston. La seule façon d'arriver à mes fins était de découvrir le véritable meurtrier de Metcalf.

— Après sept années ? demanda Nancy.

David Rand jeta sa cigarette dans le sable, l'écrasa du pied.

— Mon but semblait impossible à atteindre ; depuis beau temps, on avait oublié cette affaire. Je me plongeai dans les archives du Palais de Justice, mais l'étude minutieuse des dépositions des témoins ne m'apprit rien. J'étudiai ensuite les journaux ; aucun des faits divers ayant pris place à cette époque ne me renseigna puis, un beau jour, je suis tombé sur un court entrefilet qui narrait le suicide d'un certain Clifton Halleck. L'homme s'était rendu dans un établissement de bains de la plage, il avait loué un maillot et, après avoir rédigé un court billet, il s'était mis à l'eau et avait nagé vers le large. On ne l'a plus revu. Sur la feuille épinglée à ses vêtements, était inscrite cette simple phrase : *Ce jour est le dernier de ma vie. Au revoir !* La date : 30 août.

— Et c'est exactement ce que vous avez écrit dans mon Journal ! s'écria Nancy.

Rand fit oui du menton.

— La police, poursuivit-il, a accepté la version du suicide. Halleck était sans ressources, il venait de perdre son emploi et, faute de pouvoir percevoir le terme, son propriétaire allait l'expulser. Sa femme n'était nulle-

ment étonnée par la conduite du malheureux ; à l'en croire, il avait souvent menacé d'attenter à ses jours. Aucun objet personnel n'avait disparu ; l'éventualité d'une fugue semblait peu vraisemblable, Halleck n'était pas assuré sur la vie.

— Mais quel rapport avec votre propre histoire, s'enquit la jeune fille.

— J'ai appris qu'Halleck habitait une maisonnette toute proche de la demeure de Metcalf. Mon imagination me livra une hypothèse : j'avais l'impression qu'un fil ténu reliait les deux hommes. En admettant que l'agent de change ait été son propre voleur, jamais il n'aurait osé cacher la somme à son domicile. En revanche, qu'est-ce qui l'empêchait de l'enterrer dans son jardin ? La compagnie d'assurances verserait quarante mille dollars, le gain était net.

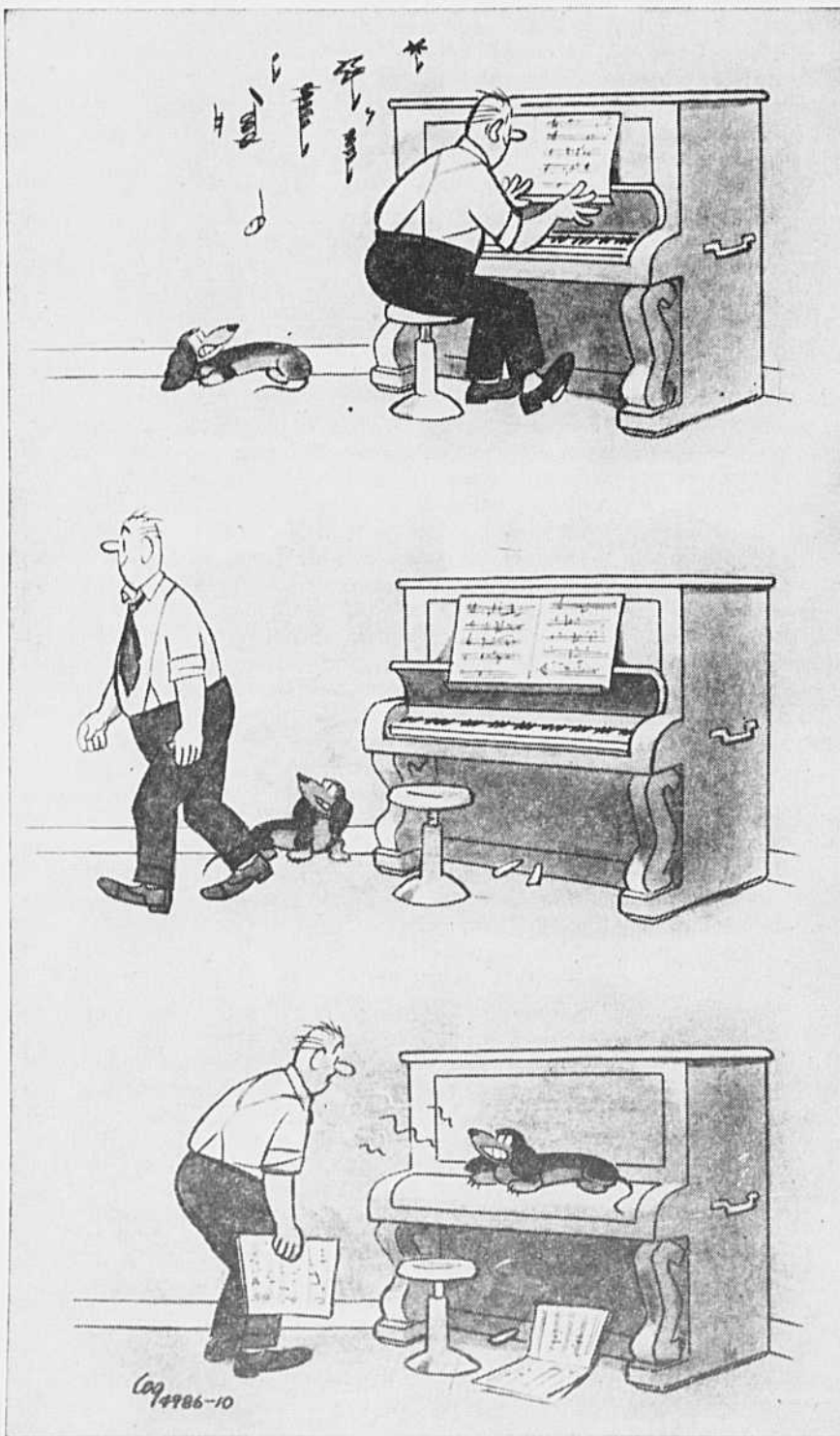
— Et Halleck ?

— Supposons que, de sa fenêtre, il ait vu que Metcalf enfouissait un paquet dans un parterre, la nuit du vol. Huit jours plus tard, je rends visite à l'agent de change, je crie. Admettons qu'Halleck, intrigué, se soit approché de la fenêtre. Il m'entend parler du vol, protester de mon innocence, puis il constate mon départ. Empruntant la porte de derrière, il rentre en scène. A-t-il voulu faire chanter Metcalf, lui a-t-il simplement demandé quelle était la contenance du paquet enterré dans le jardin ? Dans les deux cas, Metcalf a dû tenter de le jeter dehors. Une bagarre s'en est suivie et mon ancien patron a eu le crâne fendu contre un chenet.

— Et Hallack a déterré le magot, n'est-ce pas ? dit Nancy.

— Oh ! pas immédiatement ! La police recherchait l'argent. Halleck a dû se terrer pendant des mois et laisser passer l'orage. Au moment d'entrer en possession des 40,000 dollars, il a songé qu'un dernier obstacle se dressait devant lui. Sa femme était trop honnête pour devenir sa complice. Elle le savait sans argent ; il ne pouvait prendre le risque d'en sortir de sa poche, fût-ce pour payer des dettes criardes. Il ne lui restait donc plus qu'une solution : simuler un suicide et disparaître.

— Et en laissant s'écouler six mois, il a obtenu un résultat : on n'a pas fait de rapprochement entre les deux affaires !



— C'est ce que je me suis dit. J'ai été trouver les services de la police, mais l'inspecteur auquel je me suis adressé n'a pas paru impressionné par mes déclarations. Evidemment, il ne pouvait savoir que j'étais innocent.

Un jeune garçon et une fillette qui ramassaient des coquillages les dérangèrent un instant puis s'éloignèrent.

— Donc, vous vous êtes mis, dit Nancy, à la recherche d'Halleck. Il avait disparu depuis sept ans ; comment pouviez-vous nourrir l'espoir de le retrouver ?

— J'ai interrogé ceux qui le connaissaient ; par eux, j'ai su qu'Halleck aimait jouer au billard et se baigner. C'était maigre. J'ai demandé à la police de me donner communication de l'inventaire des effets et objets abandonnés par le suicidé dans la cabine de l'établissement de bains. Cette liste, qui se trouvait aux archives, ne contenait rien de particulièrement remarquable. Dans les poches des vêtements, on avait découvert quelques pièces de menue monnaie, des clefs, un portefeuille, un canif. Dans le portefeuille, il y avait une carte d'abonnement à une bibliothèque et sur cette carte une inscription au crayon... le nombre 7763. Je me suis enquis auprès de la bibliothécaire de la signification de ce nombre. Il ne correspondait pas au numéro d'ordre d'un livre. Ces numéros, m'expliqua-t-elle, sont précédés d'une lettre. Tous mes efforts demeurant vains, je me suis brusquement résolu à m'éloigner le plus possible de Boston. Los Angeles, sur la côte Pacifique, me semblait tout indiqué. M'étant rendu à la gare, j'ai demandé le prix d'un billet : « 91 dollars et 33 cents, tarif uniforme pour tout trajet de Boston à une ville quelconque de la côte Pacifique », m'a répondu l'employé. J'ai fait un rapprochement ; je lui ai demandé combien coûtait le billet sept ans plus tôt. Il a compulsé un vieil indicateur : « 77 dollars et 63 cents ! »

« J'avais l'explication que je cherchais.

— Bien entendu s'écria Nancy, le même chiffre que sur la carte !

— Oui, Halleck, reprit David Rand, désirait, comme moi, s'éloigner de Boston le plus possible. N'osant demander un passeport il ne pouvait fuir à l'étranger. Cependant, la côte Pacifique est vaste. Seattle, San Francisco ou Los Angeles ? Connaissant le goût d'Halleck pour les bains de mer, je me suis dit qu'il avait dû choisir la ville la plus ensoleillée. De plus, Halleck ne pouvait se permettre de chercher refuge dans une petite agglomération ; il lui fallait la grande cité afin de passer inaperçu au milieu du flot continu des arrivants. Je pris donc le train pour Los Angeles avec l'idée que je me trouvais sur la piste de mon homme, quoique en retard sur lui de quelque sept ans.

— Et une fois à Los Angeles ?

— Je me fis embaucher comme comptable, mais lorsque mes antécédents furent connus de la direction, on me remercia. (Le regard de Rand se durcit). Je sus que je ne pourrais jamais me relever si je ne parvenais un jour à prouver mon innocence.

— Et vous le reconnaîtriez, ce dénommé Halleck, si vous le rencontriez ?

— J'en doute ; je ne l'ai jamais vu et il est vraisemblable qu'il ne me connaît pas davantage à moins qu'il n'ait assisté à mon procès. Je possède une vieille coupure de journal reproduisant une photographie d'Halleck, mais, en sept ans, on change !

David Rand sortit de sa poche la coupure en question.

— Là-dessus, votre Halleck ne ressemble guère à Horace Kalland, dit la jeune fille après avoir examiné longuement le morceau de journal. Halleck était-il brun ?

— Non, châtain foncé. Mais on peut se teindre les cheveux ; une petite moustache et des lunettes vous changent un visage, surtout lorsque des années de bonne nourriture vous ont empli les joues !

— Mais vous étiez à Los Angeles. Qu'est-ce qui vous a amené à San Diego ?

— J'ai visité tous les clubs de billard et épié les faits et gestes des habitués. Cela n'a rien donné. Par hasard, j'ai rencontré un garçon que je connaissais, un ex-petit filou. Nous avons passé quelques années dans le même pénitencier du Massachusetts ; il connaissait tous les petits gangsters de la région et quand je lui ai raconté mon histoire, il m'a promis de m'aider. Je ne croyais guère à son appui mais, quelques jours plus tard, il m'a appris que deux semaines après la date du suicide d'Halleck, un nommé Horace K. Kalland avait surgi à San Diego avec 40,000 dollars en poche.

Nancy était trop stupéfaite pour pouvoir comprendre comment l'autre avait découvert Horace Kalland.

— C'est très simple, expliqua Rand en grimaçant un sourire. Il était sur une des listes de pigeons à plumer. La côte fourmille, paraît-il, de listes de ce genre. Prenons par exemple : un fermier de l'Iowa vend sa ferme 50,000, arrive en Californie et désire placer son argent, que ce soit dans une bonne affaire ou en achetant quelques centaines d'acres de sol désertique. Il se renseigne à droite ou à gauche et, trois jours plus tard, tous les requins de la côte en mesure de lui vendre ce qu'il cherche sont alertés. Son nom est couché sur la liste ; un nom et une somme, ça suffit. Mon ancien camarade de prison avait tout simplement consulté quelques vieilles listes.

— Vous êtes donc venu à San Diego...

— Oui ; grâce à l'annuaire du téléphone, j'ai su que Horace Kalland était propriétaire et gérant d'un immeuble. J'ai consulté les registres de la propriété immobilière et j'ai constaté qu'il avait effectivement acheté cet immeuble pour la somme de 40,000 dollars. La date de l'acquisition correspondait à peu près à celle à laquelle le dénommé Hallack aurait pu arriver à San Diego.

— Avez-vous d'autres preuves ou commencement de preuves à faire valoir contre Kalland ? demanda Nancy.

— Oui et non, répliqua Rand. Je l'ai suivi pendant quelques jours. Non seulement il joue au billard, mais fait partie d'un club qui a une plage privée et des billards ; je ne l'ai pas vu se baigner, mais je ne pense pas qu'il fréquenterait un tel club s'il ne se mettait pas à l'eau de temps à autre. C'est son visage qui ne me revient pas... ce sourire figé, cet air faux ! J'ai l'impression qu'il porte une perruque. On ne vit pas pendant des années dans un milieu où pullulent ce genre d'homme qui cherche à cacher sa personnalité, sans détecter du premier coup d'oeil celui qui porte un masque.

— Donc, sous un prétexte quelconque, vous vous êtes rendu chez lui.

— Voici deux semaines exactement. En écrivant une petite phrase dans ce que je croyais être son Journal... dans le vôtre, en fait, je voulais lui tendre un piège.

Nancy rougit.

— Nous avons donc un nouvel élément qui renforce nos soupçons : Halleck s'est montré assez peu scrupuleux puisqu'il a simulé un suicide ; Kalland est également dénué de tout scrupule, j'en veux voir la preuve dans la liberté qu'il a prise de regarder dans mon Journal.

— La chambre que j'ai louée est juste en face des fenêtres de son appartement. De là, je le surveillais. A mon idée, si Kalland et Halleck ne faisaient qu'un, lorsque mon individu découvrirait, à la date du 30 août, la mention inscrite dans son Journal, la panique s'emparerait de lui ; il décamperait aussitôt. Il n'est pas encore parti.

— Tout simplement répliqua Nancy, parce qu'il n'a pas eu l'occasion de consulter à nouveau mon Journal.

— Je pense qu'il faudra que je lui demande un second entretien.

— Je vous supplie de n'en rien faire, d'ailleurs j'ai promis à l'inspecteur Slater qui s'occupe de cette affaire de le renseigner s'il y avait du nouveau. Alertons la police !

UNE REMISE D'ENQUETE

L'INSPECTEUR écouta, à la demande de Nancy, le récit que lui fit Rand. Son visage demeurait impassible.

— Vos soupçons sont peut-être fondés, dit-il, mais les preuves que vous avancez sont plutôt minces. Bien des gens surgissent à San Diego sans qu'on sache d'où ils viennent, et ce, avec quelques milliers de dollars en poche.

Oui, mais, répliqua Rand, Kalland peut tout de même être considéré comme un homme sans scrupules étant donné sa conduite envers Mlle Nancy Waring ! Si vous ne voulez pas vous occuper de cette affaire, tant pis ! Je poursuivrai mes investigations par mes propres moyens !

— Vous, vous allez nous laisser la paix (Slater décrocha son téléphone. La standardiste vint en ligne). Sadie, appelez-moi la Brigade Criminelle de Boston, dans le Massachusetts. Oui, ici Slater. (Il reposa le récepteur). Maintenant, écoutez-moi : de deux choses l'une, Kalland est ou n'est pas Halleck. Personnellement, je ne crois pas qu'il soit votre homme. C'est à Boston d'en décider ; il leur appartient puisque Metcalf a été tué là-bas. Je vous tiendrai au courant de leur réponse.

Slater mettait donc un terme à l'entretien. Nancy et David se dirigèrent vers la porte.

— Un dernier avertissement, leur dit l'inspecteur. Laissez Kalland tranquille ; si, par hasard, il n'est pas coupable et que vous cherchiez à l'ennuyer, il vous traînera devant les tribunaux et vous serez condamnés à de lourds dommages et intérêts !

Nancy avait laissé son attirail de peintre amateur dans le couloir, Rand se saisit du cheval et, ensemble, ils remontèrent jusqu'à l'appartement de Nancy.

— Voyons, il y a sept ans ; il en aurait donc quarante-cinq maintenant !

— Il n'en paraît guère plus de quarante. Mais, j'y pense, il a une voiture. Or, en Californie, la carte grise porte les empreintes digitales du propriétaire.

— Oui, mais la police de Boston n'a jamais dû prendre les empreintes digitales d'Halleck ; il n'a jamais été mis en prison ! Il n'y a guère que sa femme qui puisse se souvenir de lui.

— Elle seule pourrait le reconnaître, évidemment, dit Nancy. Dommage qu'elle n'habite pas San Diego !

Ils arrivaient devant l'immeuble. La jeune fille invita son compagnon à monter jusqu'à son appartement, mais Rand s'excusa avec timidité.

— J'ai mes voitures à laver, dit-il. Si vous me le permettez, je vous reverrai un peu plus tard et nous confronterons nos points de vue.

Nancy alla jusqu'au logement d'Olaf.

— Je vous en supplie, dit-elle au vieux concierge, ne parlez plus à personne de cette histoire de mon Journal ; on m'a tout expliqué, l'affaire a été tirée au clair, je préfère qu'on l'oublie.

Olaf promit tout ce qu'on voulait. Par quelques questions adroites la jeune fille s'assura de ce que le concierge n'en avait pas soufflé mot à Horace Kalland, puis elle gagna son appartement. L'après-midi, Nancy tourna nerveusement en rond dans son appartement. Sans cesse, elle songeait au récit que lui avait fait Rand. Pourquoi ajoutait-elle du crédit à toute cette histoire plutôt invraisemblable ? Pourquoi l'homme lui plaisait-il ? Pourquoi s'était-elle toujours méfiée d'Horace. Un faux jeton, un homme qui vit sous un masque, disait David.

S'installant devant son secrétaire, elle ouvrit son Journal et le mit à jour. En courtes phrases, elle nota les grandes lignes de ce que lui avait dit Rand. 40.000 dollars volés à Boston, la mort d'un homme, la disparition, six mois plus tard, d'un certain Halleck, l'arrivée à San Diego de Kalland. Kalland était-il Halleck ?

Quelqu'un frappa à la porte. La jeune fille sursauta, se retourna. Horace se tenait sur le seuil.

Grand, élancé, cet homme aux cheveux sombres ne manquait pas d'allure.

— Avez-vous prévu quelque chose pour votre soirée, Nancy ? demanda-t-il d'un ton un peu familier. Au club de la plage, nous donnons une petite fête ce soir. J'ai pensé que vous accepteriez de venir dîner avec moi.

— Merci, mais j'ai promis à un ami de sortir avec lui. (La jeune fille avait répondu assez sèchement. Un brusque désir de connaître la vérité lui dicta un changement d'attitude). Mais entrez donc, monsieur Kalland, j'allais justement me préparer une tasse de thé ; vous accepteriez bien d'en prendre une !

Le sourire qu'Horace arbora prouva à Nancy qu'il se croyait déjà victorieux. Il s'assit. Elle disparut le temps de préparer le thé puis revint.

— Il y a longtemps que vous habitez en Californie, monsieur Kalland ? demanda-t-elle.

— Depuis ma plus tendre enfance, jeta-t-il.

— Vraiment, ici, à San Diego ?

— Non, je suis venu dans ce port voici sept ans ; auparavant je résidais à Long Beach.

— Mais vous connaissez l'est du Continent, bien entendu ?

— Je crains de vous décevoir. (Derrière les gros verres, les paupières d'Horace cillèrent). Je n'ai jamais dépassé Phoenix, je suis un fils de la Côte d'Or, voyez-vous !

Un fermier japonais au Canada

Shintaro Honma, qui vécut sur une ferme ontarienne durant 1957, afin de se familiariser avec l'agriculture canadienne, a raconté son expérience dans un livre récemment publié au Japon, "Record of Overseas Agricultural Trainees".

M. Honma décrit les conditions générales de l'agriculture dont il a pu se rendre compte au Canada, soulignant d'une façon particulière l'utilisation des machines modernes et les caractères de l'habitation rurale, la brièveté des heures de travail, le labeur ardu et le rendement égal, sinon supérieur de ce travail abrégé sur celui du cultivateur japonais qui peine à la tâche de l'aube au coucher du soleil. Le standard de vie élevé de la population rurale et le fait que les jeunes gens jouissent de leur indépendance dès la fin de leurs études secondaires sont l'objet de commentaires favorables. Il ajoute que les mamans ne craignent pas l'administration de bonnes fessées lorsque le comportement de leurs enfants les plus jeunes le requiert. Le lit occidental l'a conquis. Il permet, dit-il, un repos plus complet et une récupération plus adéquate des forces dépensées. Tous les cultivateurs japonais devraient adopter ce lit et est lui-même résolu à faire du lit occidental une partie intégrante de son propre foyer.

Il semble que M. Honma a aimé son stage au Canada et cela malgré certaines périodes d'ennui inévitable. Il croit que l'expérience acquise lui a valu beaucoup, vu que, à titre de cultivateur japonais, il a appris plusieurs nouvelles techniques, des méthodes de travail et la valeur d'une diète et d'une culture diversifiées.

La réponse la déçut effectivement. Kalland devait être en mesure de prouver ce qu'il avançait. Cependant, un homme qui peut adopter une fausse identité est bien capable de se forger un passé, songea-t-elle.

Ils burent une seconde tasse de thé.

— Vous avez été gentil de vous arrêter un instant chez moi, mais je dois maintenant vous mettre à la porte ; j'ai quelques petits travaux domestiques à faire.

Il partit. Un peu plus tard dans la soirée, alors que la jeune fille achevait son dîner, on sonna à nouveau à sa porte. Cette fois c'était David Rand.

— Slater a-t-il donné signe de vie ? demanda-t-il avec une pointe d'impatience.

— Pas encore. Mais j'ai eu la visite de Kalland. Entrez, je vais vous raconter ce qu'il m'a dit. Il prétend qu'avant d'habiter San Diego, il résidait à Long Beach. (En fermant la porte derrière elle, elle s'exclama) : Au fait, sur mes quittances de loyer, j'ai un spécimen de son écriture ; ne pourrions-nous comparer sa signature à celle d'Halleck ?

Rand tira de sa poche une photocopie de la note qu'Halleck avait écrite avant de se suicider et Nancy sortit ses quittances. Ils durent convenir que les écritures n'avaient rien de commun.

— Oui, mais, Rand, il suffit qu'il ait décidé de tenir son stylo différemment ; sept années ont dû lui permettre d'acquiescer une nouvelle écriture.

— Je suis de votre avis, mais comment ose-t-il prétendre qu'il habitait Long Beach ? Nous pourrions...

La sonnerie du téléphone lui avait coupé la parole.

— Allô, ici, Slater. Avez-vous au moins une idée de l'endroit où je peux joindre ce Rand ?

L'inspecteur aboyait.

— Ici... chez moi !

— Dites-lui de ne pas bouger ; j'arrive immédiatement

LA POLICE INTERVIENT

DIX minutes, qui leur parurent fort longues, s'écoulèrent. Slater allait-il pulvériser en quelques mots le faisceau de présomptions qu'ils essayaient d'assembler contre Kalland ? Nancy surveillait Rand et discernait sur le visage anxieux de ce dernier une expression de doute. Il se débattait contre ses incertitudes, et, comme un homme qui avance dans le noir, se raccrochait à ses espoirs.

Slater sonna enfin. Le cœur battant, Nancy lui ouvrit. Il entra, ferma la porte.

— J'ai eu Boston, jeta-t-il. Je leur ai donné trois informations : que le nommé Rand était ici à la recherche d'un certain Halleck, que ses recherches l'avaient conduit à un dénommé Kalland, lequel fait surface un jour, voici sept ans à San Diego, avec 40,000 dollars en poche... donc, à peu près à l'époque où Halleck aurait pu gagner la côte ! Je leur ai dit que nous ne savions rien de spécial sur Kalland, hormis le fait qu'il est plutôt cauteleux.

— Et vous ne leur avez pas fait part de toute ma série de déductions ?

— Non, elles ont une base trop fragile pour qu'on puisse en faire état. Moi, je n'ai pas de raisons de l'arrêter, leur ai-je dit, ou même de l'interroger. Après tout, c'est leur affaire ; qu'ils remontent la filière.

— Et quelle a été la réponse ?

— Ils m'ont dit qu'ils allaient entrer en rapport avec la femme d'Halleck. Voici une demi-heure, ils m'ont rappelé pour m'annoncer qu'elle ne croyait guère à la possibilité que Kalland et Halleck soient une seule et même personne. Cependant, la veuve d'Halleck refuse de rester sur cette visite de la police ; elle veut s'assurer par elle-même qu'il y a erreur, aussi nous l'expédie-t-on par avion !

Nancy eut du mal à reprendre son souffle.

— Vous voulez dire qu'elle vient en compagnie d'un inspecteur de Boston ?

Slater acquiesça du menton.

— Quand arrivent-ils ?

— Un vol sans escale les mettra ici demain après-midi, un taxi les amènera directement à votre adresse ; ils se présenteront comme un couple qui recherche un appartement à louer et demanderont à parler à Kalland. L'examiner de près leur suffira.

Slater les quitta. Nancy jeta un coup d'oeil à Rand. Il avait les traits crispés.

— Savez-vous ce que vous allez faire maintenant, Dave, dit-elle. Vous détendre, vous laisser aller ! Et pour commencer, m'emmener au cinéma. Nous allons choisir le film le plus gai que nous puissions trouver !

Les traits du visage de Rand perdaient de leur dureté ; son regard se voilait.

— Il y a sept ans... dit-il.

— Que vous n'êtes pas allé au cinéma ?

— Non, dit-il, mais qu'une femme ne s'est pas servie de mon prénom ! Elle glissa son bras sous le sien.

— J'ai encore une fois fait le tour de la question. Même si Kalland est Halleck et qu'on l'arrête, cela ne me satisfera pas. On l'inculpera de délit de fuite et d'abandon de famille, et après ? Il faut qu'on arrive à prouver qu'il est l'assassin de Metcalf. Mais comment faire ?

— Et les 40,000 dollars, alors ?

— S'il a l'astuce de déclarer qu'il les a gagnés au jeu, personne ne le croira, mais personne ne pourra prouver le contraire ; sept années se sont écoulées !

Elle vint s'accouder à la fenêtre à côté de lui. Dans la rue quiète, un gosse lançait un cerf-volant en papier, un jeune couple s'arrêta un instant devant le panneau *Appartements à louer*, puis passa son chemin. Un taxi surgit, mais un homme seul en descendit ; c'était un locataire de l'immeuble.

— Maintenant, l'avion atterri, dit David en consultant sa montre. Ils seront là d'un instant à l'autre.

De fait, un taxi s'arrêta trois minutes plus tard devant l'immeuble. Une femme qui cachait son visage derrière sa voilette et un homme, tous deux d'âge moyen, en descendirent.

— C'est Mme Halleck ; elle paraît très fatiguée, souffla David tout en enfonnant ses ongles dans le bras de Nancy.

L'homme portait un feutre mou, un complet rayé, de grosses chaussures à bouts carrés. Une voiture s'arrêta de l'autre côté de la rue ; Slater était à son poste. Le couple enjoignit au chauffeur de taxi de l'attendre. Précédée de l'inspecteur, Mme Halleck s'engagea dans l'immeuble et, presque immédiatement, Nancy entendit frapper à une porte sur le même palier. La jeune fille retint sa respiration. La voix plutôt mielleuse de Kalland lui parvint

— Que puis-je pour vous ? Vous êtes à la recherche d'un appartement ?

— Nous avons vu le panneau. Etes-vous le gérant ? demandait Mme Halleck.

— Oui. Et je me ferai un plaisir de vous montrer ce que j'ai de vacant ; entrez donc !

Le bruit que faisait la porte en se refermant leur parvint. Nancy se retourna vers David ; il paraissait très déçu. La jeune fille savait ce qu'il pensait. Mme Halleck aurait dû reconnaître son mari du premier coup d'oeil ; or, il n'en avait rien été.

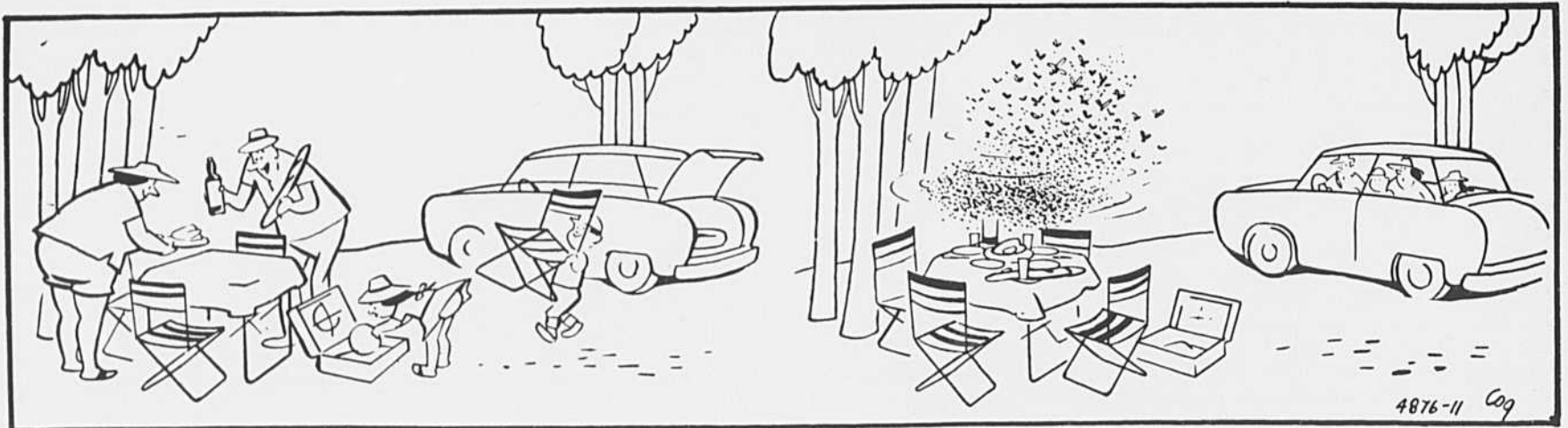
David se laissa tomber dans un fauteuil et roula une cigarette. Alors qu'il l'allumait, ils entendirent la voix de la femme.

— Merci, monsieur Kalland, mais je crains que nous ne puissions mettre le prix que vous demandez.

Les deux visiteurs repartaient donc !

— Vous ne m'avez nullement dérangé, vous savez, répliquait Kalland d'une voix qui n'était vraiment pas celle d'un homme troublé par la soudaine apparition d'une épouse abandonnée depuis sept ans.

La femme et le détective ressortirent et échangèrent quelques courtes répliques avec Slater qui flânait sur le trottoir. Ils se décidèrent enfin à grimper dans leur voiture et le taxi démarra. Nancy surveillait la scène de sa fenêtre. Quelques secondes plus tard, un coup de sonnette lui apprit que



LE TOUR DE LA QUESTION

LORSQUE l'aube naquit, Nancy se réveilla. Elle se sentait nerveuse et tendue à l'extrême. Sans cesse, elle songeait à cet avion qui volait vers San Diego, aux deux inconnus qui confirmeraient ou infirmeraient sans appel les soupçons de Dave anéantiraient peut-être les espoirs du jeune garçon.

Vers le milieu de l'après-midi, David la rejoignit dans son appartement.

— Je viens de vérifier, dit-il, l'avion tient son horaire ; dans une heure, ils seront là.

— Et Slater ?

— Il les attend au terrain. Ils prendront un taxi et l'inspecteur suivra dans sa voiture personnelle. Il sera prêt à arrêter Halleck si toutefois les autres le démasquent.

Nancy prépara du café, en emplit deux tasses, mais David ne toucha pas à la sienne. Il alla se planter devant la fenêtre.

— Hier soir, dit la jeune fille, j'ai réussi à vous changer les idées ; vous voilà les mâchoires serrées à nouveau. Qu'y a-t-il ?

Slater était monté droit à son appartement. L'inspecteur entra, se tourna vers Rand. Sur son visage se lisait une expression de mécontentement.

— Ils l'ont bien regardé, annonça-t-il, et ils affirment qu'il ne s'agit pas de Halleck. Voilà qui met un point final à notre enquête sur Kalland.

— Hé bien ! je me suis trompé, tant pis, dit David.

— Je vous conseille de ne plus vous occuper de cette personne, reprit l'inspecteur.

— Je vous le promets, repartit David.

— Dommage qu'il vous ait mêlée à toute cette aventure, mademoiselle Waring. Enfin, au revoir !

Sur ces mots, Slater les quitta, sortit de l'immeuble et remonta dans sa voiture.

David laissa échapper un petit rire amer.

— Il me croit fou et vous aussi, hein ?

Certainement pas, dit-elle chaleureusement. A propos de Kalland, votre intuition se révèle fautive, et c'est tout !

— Hé bien ! Je vous relancerai un de ces jours, merci de vous être intéressée à mon cas.

David s'esquiva avant que Nancy ait pu le retenir. Elle aurait voulu qu'il restât. Ce garçon avait besoin d'amitié et d'affection afin d'oublier les longues années de prison. Nancy se souvint que Rand louait une chambre dans l'immeuble qui se dressait vis-à-vis du sien et qu'il travaillait dans le garage du coin de la rue. Elle décida que dorénavant elle garerait dans cet établissement.

UN APPEL TELEPHONIQUE

Le lundi après-midi, en rentrant de son travail, elle s'arrêta donc au garage. Ce fut pour apprendre de la bouche du propriétaire que Rand était parti le matin même sans laisser d'adresse. Aussi regagna-t-elle son appartement et son premier soin fut-il de consigner le fait dans son Journal ; ayant dîné, elle décrocha son téléphone, appela la tenancière qui, de l'autre côté de la rue, louait des chambres meublées.

— M. Rand est parti ce matin, lui annonça cette dernière.

Comme tous les lundis, elle se rendit au cours du soir de l'École de Peinture, mais son travail, elle le constata, manquait d'imagination et d'énergie. Le lendemain et le surlendemain, au bureau, elle s'aperçut qu'elle n'avait nullement le cœur à l'ouvrage. Pourquoi Rand avait-il disparu si brutalement ? Que faisait-il à l'heure présente ?

Rentrant de son travail le jeudi soir, Nancy, après avoir nettoyé ses tapis à l'aspirateur, reprit son Journal et le remit à jour une fois de plus. Le téléphone la déranga.

Elle entendit la voix de l'opératrice qui disait :

— Quatre-vingt-dix cents !

Qui pouvait donc l'appeler d'une autre ville ? Le tintement d'une pièce de monnaie lui parvint.

— Nancy ? Ici Rand. Je vous parle de Long Beach.

— Oh bonjour. Mais que faites-vous là-bas ?

— Je ne pouvais pas attendre pour vous le dire... (La voix de Dave était pleine d'accents joyeux). Je le tiens ! Nous arrivons à toute allure pour l'arrêter !

— Alors, Kalland et Halleck ne font qu'un ! s'écria-t-elle.

— Non, mais Kalland a tué Halleck. J'ai réussi à convaincre les inspecteurs de Long Beach ; nous allons droit chez Slater, allez nous attendre dans son bureau ! Il y eut un dé clic ; il avait raccroché.

La nouvelle paraissait à Nancy absolument incroyable. Elle mit un certain temps à se rappeler les mots dont Rand avait usé. Et son Journal étant ouvert à ses yeux, vite, elle écrivit : « Kalland convaincu de meurtre ! »

Pourquoi David ne lui avait-il pas donné tous les détails ? Cette question la tracassa un instant. Oh ! je vais bientôt savoir, se dit-elle, Long Beach n'est qu'à cent milles d'ici.

Nerveuse à l'extrême, Nancy quitta son appartement, ferma sa porte à clef et, un quart d'heure plus tard, après avoir garé sa voiture devant les bâtiments de la police, elle gagna le bureau de Slater.

— J'ai eu un appel téléphonique de Long Beach ! lui cria-t-elle joyeusement.

— Oui, moi aussi.

— David Rand vous a donc téléphoné ?

— Non, l'inspecteur Calloway, chef de la Brigade Criminelle de Long Beach. Ecoutez, ma petite, me prenez-vous pour un simple d'esprit ou pour un boy-scout qui vient de passer son premier brevet ?

— Vous ont-ils parlé de Kalland ?

— Oui, pour me dire que Calloway veut l'arrêter et qu'il passera me voir avant. Jeune fille, auriez-vous d'autres informations ?

Elle répéta les mots que lui avait bredouillés Rand au bout du fil. Aussitôt Slater appuya sur un bouton et, à l'agent qui apparut, il jeta des ordres :

— Allez vous poster à la porte de l'immeuble de Kalland, veillez à ce qu'il ne joue pas la fille de l'air. Prenez Kelly et mettez-le de faction derrière l'immeuble.

L'homme quitta le bureau.

— Je ne crois pas qu'il cherche à s'enfuir, dit Nancy, il ne sait pas qu'on le surveille.

Slater se mordilla la lèvre.

— Evidemment, convint-il, la visite de la veuve de Halleck flanquée de son inspecteur n'a pas pu lui mettre la puce à l'oreille. Notre arrivée lui fera l'effet d'une bombe ! Mais comment se fait-il que votre ami ait réussi à trouver le fin mot de l'histoire ?

— Il y était bien obligé ! Ce garçon doit rebâtir sa vie, et il ne peut rien entreprendre avant d'avoir réussi à se réhabiliter... Il lui faut réparer une grossière erreur commise par la police !

Slater n'accusa pas le coup.

— Attendons et voyons, ma petite, attendons tranquillement, dit-il.

Nancy n'eut pas à regretter les longues minutes d'attente. Lorsque Rand pénétra en trombe dans le bureau, suivi d'un inspecteur de Long Beach, la jeune fille se sentit reconfortée tant le visage de son ami avait changé. Il rayonnait littéralement. David semblait rajeuni de plusieurs années.

— Hello ! Calloway, fit Slater. Mets-moi au courant.

— On ferait peut-être mieux de laisser parler Rand, dit l'autre d'un ton assez humble, après tout il a fait tout le travail à notre place.

Dave sourit à Nancy et, comme s'il était seul dans la pièce avec la jeune fille, il se tourna vers elle et lui raconta toute l'histoire.

— En me parlant de Long Beach, vous m'avez beaucoup aidé ; Kalland y avait résidé sept ans plus tôt. Muni de ce renseignement, je m'y suis rendu. En consultant les registres des emplois, j'ai découvert le nom

d'Horace K. Kalland ; cela m'a mené à un hôtel louche des quais.

— *Le Strand*, précisa Calloway, un ensemble de deux cents garnis fréquenté par des clients de passage.

— Au *Strand*, j'ai appris, poursuivit Rand, que Kalland avait assuré le poste de réceptionniste au bureau de l'hôtel pendant près d'un an. Il prenait la garde de nuit. Il n'a quitté sa place que pour se rendre à San Diego. Une intuition m'est venue. J'ai obtenu de la direction qu'on me montre le registre de l'hôtel et, en particulier, les dernières pages tenues par Kalland. On alla me chercher le registre à la cave. J'avais un spécimen de l'écriture de Halleck. J'ai donc cherché dans le gros livre en feuilletant à partir du troisième jour à compter du faux suicide de Halleck. J'ai vite retrouvé ce que je cherchais. Un certain Thomas Wyatt avait la même écriture que mon suicidé.

« J'ai interrogé le personnel. Un vieux garçon d'étage s'est souvenu d'un incident qui a pris place deux jours après l'arrivée de Wyatt à l'hôtel. A la suite d'une bagarre qui s'est déroulée dans sa chambre, ce client avait été assommé et en tombant s'était fracturé le crâne. Il fut transporté à l'hôpital. J'ai alerté la police qui a ressorti le dossier.

« La thèse d'agression ayant le vol pour mobile n'avait pas été retenue à l'époque, car Wyatt avait 10 dollars dans sa poche. L'inspecteur qui menait l'enquête ne pouvait se douter de ce que Wyatt venait en droite ligne de Boston avec 40,000 dollars dans sa valise. L'hôtel étant le rendez-vous de nombre de pouilleux et de durs, n'importe lequel des clients pouvait être à l'origine de la bagarre. Pourquoi aurait-on soupçonné Kalland chargé de la réception ? La police n'avait plus qu'une solution : attendre que le blessé reprenne conscience. On mit donc un inspecteur de garde à son chevet. Il ne sortit du coma qu'au troisième jour et l'espace de quelques minutes. L'inspecteur le questionna en présence de l'infirmière et du docteur.

— Avec qui vous êtes-vous battu ? lui demanda-t-on.

Les syllabes qu'il prononça clairement n'avaient rien à voir avec celles qui composaient le nom de Kalland. Le blessé avait dit : Metcalf !

Slater sursauta.

— Et vous m'avez dit que celui-là avait été tué six mois plus tôt à Boston !

— Exact ! dit Rand. Sans doute, Halleck n'était-il encore qu'à demi conscient. Son cerveau qui émergeait de trois jours de ténèbres l'aiguillait sur sa propre culpabilité alors que l'inspecteur qui l'interrogeait faisait allusion à la toute récente bagarre du *Strand*. Halleck mourut dans l'heure qui suivit et la police rechercha un Metcalf demeurant à Long Beach sans songer un instant au Metcalf mort six mois plus tôt à Boston. Personne ne prêta attention à Kalland qui décampa avec les 40,000 dollars.

— Oui, l'écriture de Wyatt prouve qu'il s'agissait bien de Halleck, précisa Calloway. Halleck a donc confessé en mourant le meurtre de Metcalf. Quant à Kalland qui, de par ses fonctions, pouvait rôder dans l'hôtel et visiter les bagages des clients, il a surgi à San Diego avec les fameux 40,000 dollars ! Qu'attendons-nous pour aller l'arrêter ?

Les deux inspecteurs prirent place dans une voiture de la police. Nancy invita Rand à monter dans son cabriolet et, quelques instants plus tard, les deux autos s'arrêtèrent devant l'immeuble que la jeune fille habitait. Un agent était de faction devant la porte d'entrée.

— Il n'est pas sorti d'ici, annonça-t-il aux inspecteurs.

Ils montèrent à l'étage, sonnèrent, frappèrent à la porte de l'appartement no 100. Elle était fermée à clef et personne ne répondit.

— Allez chercher le concierge ! cria Slater.

Nancy s'était réfugiée chez elle avec David, mais par la porte entrouverte, ils surveillaient le palier. Olaf arriva enfin avec ses clefs. Chacun guettait impatientement les gestes de Slater qui, avec précaution, ouvrit la porte de l'appartement de Kalland.

Une odeur se gaz se répandit.

— Ouvrons les fenêtres !

Tout en jetant cet ordre, Slater s'était rué à l'intérieur. Calloway se précipita sur ses talons.

Bien vite, ils découvrirent que Kalland avait ouvert les brûleurs du gaz.

— Le voilà ; nous arrivons trop tard ! dit Calloway.

Horace Kalland reposait sur le divan. Tout prouvait qu'il s'était suicidé.

— Comment a-t-il su que nous allions l'arrêter ? demanda Calloway.

— Prenez-vous-en à moi ! J'étais absolument certain qu'il ne se doutait de rien, dit Slater.

Nancy, qui étreignait la main de Rand, s'était approchée de la porte de l'appartement de Kalland.

— Oh ! cria-t-elle, il a encore volé mon Journal !

Du doigt, elle montrait le gros livre à couverture de cuir posé sur le bureau de Kalland.

Sans doute, Horace avait-il obéi, une fois de plus, au désir de connaître l'opinion que la jeune fille avait de lui.

Elle était sortie un soir en sa compagnie, elle lui avait offert une tasse de thé, n'était-il pas en droit de croire qu'il trouverait dans son Journal quelques renseignements ?

Nancy se souvint tout à coup de la phrase qu'à la suite du coup de téléphone reçu de Long Beach elle venait, deux heures plus tôt, de consigner dans son Journal. Impossible, pensa-t-elle, que Kalland ne l'ait pas lue. Il est alors allé à la fenêtre ; un agent faisait déjà les cent pas devant la maison. Tenter de fuir s'avérait inutile. Par quelque mystérieuse et ironique coïncidence le Journal de Nancy était resté ouvert à la date du 30 août. La page ne portait que dix mots : *Ce jour est le dernier de ma vie. Au revoir.*

LE BILLET DE LOTERIE

[Suite de la page 43]

pièces d'identité ayant appartenu à Pauline et de s'en servir pour elle-même. Un léger maquillage de dates, les deux soeurs ayant dix ans de différence, et le tour était joué. Personne, rue Herschell, surtout pas vous, Jean, n'avait mis en doute que cette Asiatique ne fût vraiment la petite-fille de votre ancien voisin.

— Certes non... reconnut Jean dont la stupéfaction et le soulagement étaient sans bornes. Et, Monsieur, me trouvez-vous en droit d'user, comme je l'ai déjà fait, de la petite fortune indirectement donnée par M. Raulières ?

M. d'Orleux eut un geste vague :

— En droit strict... qu'y aurait-il lieu de faire ? Je l'ignore... Mais ne soyons pas plus royalistes que le roi. Ce vieillard vous avait pris en sympathie ; il était sans descendance, à part ce fils qu'il avait renié et qui, d'ailleurs, a disparu ainsi que sa propre fille. Il serait heureux s'il pouvait savoir que, par lui, cette petite fortune vous est venue. En fait, les achats et les paiements de cette sorte de billets sont anonymes. Votre nom avait été demandé parce que le lot payé était important et que vous le touchiez à retardement. Il n'y a plus là-dessus qu'à faire le silence... et à parler d'autre chose.

— De notre mariage... dit, très vite, Marie-Hélène.

— Naturellement. Cette petite fille est plus pressée que jamais. Quinze jours, a-t-elle dit ? J'y consens, bien que notre deuil ne soit pas fini. Vous vous contenterez d'une cérémonie plus intime...

Il y avait quelque émotion dans le ton du père, en dépit de son aspect assez réfrigérant, avait une sensibilité certaine et qui adorait sa fille.

— Bien, ajouta-t-il en se levant, je vous laisse. J'emène Marie-Hélène que vous aurez le droit de retrouver ce soir. Nous vous attendons pour dîner. Ne faut-il pas que votre prochaine belle-mère vous félicite à son tour de n'être pas un « gangster » ?

Tandis qu'il s'engageait le premier dans l'escalier, Marie-Hélène se blottit dans les bras de Jean :

— Mon amour, mon amour... murmura-t-elle. Comme nous allons être heureux...

Il répondit à son étreinte, débordant de joie lui aussi.

Le pas de M. d'Orleux décroissait sur les marches. Marie-Hélène rejoignit dans la rue le digne homme, avec un peu de retard.

Rien ne s'opposait plus au mariage des fiancés.

Jean dut cependant revenir quelques jours à Marseille ; son premier congé étant largement terminé, il était dans l'obligation d'en solliciter un autre, lequel serait plus court. Ce n'était plus en Hollande que les mènerait la *Frégate* restituée à son propriétaire, mais directement dans la ville médi-

terrannée, et leur lune de miel se passerait « chez eux », dans la petite maison si coquettement préparée par Jean, grâce au gain de hasard qui l'avait, par ailleurs, si dangereusement fourvoyé.

— Chérie, dit-il à Marie-Hélène la veille de leur mariage, m'avez-vous tout à fait pardonné de vous avoir paru distrait et indifférent pendant quelque temps ? C'était, vous le savez à présent, la faute de cette diablesse aux yeux bridés. Et j'étais si malheureux, moi-même, de ne pas pouvoir me confier à vous.

— J'espère que cela ne vous arrivera plus. Je veux toujours *tout* savoir de mon mari, Jean. Vous promettez de *tout* me dire ?

Il la prit dans ses bras et dit :

— Je promets.

Et c'est encore un baiser — mais à quoi bon les compter ? — qui scella sa promesse.

* * *

Ils ont été mariés dans une intimité relative. Marie-Hélène était ravissante, vêtue d'une somptueuse robe blanche préparée pour une cérémonie plus brillante dont le faste était remplacé par la joie rayonnant sur le visage des mariés.

Et puis, ils sont partis... Ils ont pu faire, en route, une brève et délicieuse halte ; ensuite, la maison de Mazargues, banlieue de Marseille où se trouvait l'usine de Jean, les a accueillis.

C'est une charmante villa qu'ombragent des pins parasols dont la silhouette sombre et tourmentée se découpe sur le ciel d'azur et qu'entourent des fleurs. Marie-Hélène a trouvé l'intérieur délicieux et aménagé suivant ses goûts préférés. « Un vrai nid d'amoureux », pense-t-elle, non sans raison.

Au soir de leur installation, blottie auprès de son mari dans le petit salon où s'écouleront de belles heures de leur vie conjugale, elle dit tout à coup :

— Cette villa est parfaite... mais elle n'a pas de nom. Il faut la baptiser, Jean.

Peut-être pense-t-il qu'il y aura plus tard d'autres baptêmes plus importants à célébrer. Mais, en les attendant, pourquoi ne pas donner un nom à la maison ? Il réfléchit un peu et dit, timidement :

— On pourrait l'appeler « Villa 00.000 ». Personne ne comprendra, évidemment...

— Sauf nous. Et cela sera très bien ainsi. C'est entendu, mon Jean.

Et pour la...ème fois...

Mais cela, chacun le comprend.

ANNIE ACHARD

LES PHOQUES N'ONT PAS JOUI LONGTEMPS DE LEUR LIBERTÉ !

Non, ça ne pouvait pas durer ! Les phoques du zoo de Milan en avaient assez, et plus qu'assez de cette chaleur torride qui pesait sur la ville. Bien sûr — et les phoques, qui ont fort développé l'esprit de justice, le reconnaissent — les hommes n'y étaient pour rien. Les gardiens faisaient même tout ce qu'ils pouvaient pour rendre aux pinnipèdes la situation supportable : de loin en loin, ils déversaient dans la piscine quelques barres de glace. Mais autant eût valu déverser cette glace dans la gueule d'un haut-fourneau : en quelques minutes elle fondait et l'eau tiède restait tiédesse, écoeurante !

Trois des phoques, parmi les plus délurés, décidèrent de tenter une expédition à la recherche d'un peu de fraîcheur. On ne sait, de science certaine, comment ils s'y prirent, car nul témoin ne les vit. Mais on put reconstituer leur itinéraire.

Ils se glissèrent d'abord furtivement jusqu'à l'étang proche où canards, cygnes et ibis ronflaient sous le soleil. Les volatiles, du coup, s'éveillèrent. Ce fut une splendide panique — si le qualificatif « splendide » peut s'appliquer à une panique. Sifflant, canonnant, trompétant, canards, cygnes et ibis se réfugièrent sur les berges. Les phoques les dédaignèrent et ne firent que traverser l'étang, dont l'eau était encore plus chaude que celle de la piscine. Ayant heureusement atterri, ils embouquèrent un chemin sec, poussiéreux et blanc où leur ventre laissa des traînées parallèles. Ils aboutirent ainsi au Muséum d'Histoire Naturelle et là, épuisé par l'effort, un des trois évadés se réfugia dans l'ombre du hall d'entrée. Les deux autres — rêvant d'eau glacée et d'icebergs verdâtres, tendirent le nez au portail d'entrée. La rue était déserte : les deux compères s'y hasardèrent. Ils débouchèrent bientôt Place Cavour. Là se dresse le Palais de la Presse. Peut-être nos vagabonds voulurent-ils adresser, eux aussi, une déclaration au monde, adjurer les hommes de rester en paix, et de ficher la paix aux animaux. Toujours est-il qu'ils pénétrèrent dans l'édifice. Ce fut leur perte !

La directrice du zoo, alertée par téléphone, se lança sur les traces des fugitifs, accompagnée de deux gardiens.

Entre temps, le concierge du Palais de la Presse avait eu une idée de génie : il se préparait à faire frire un coupe de maquereaux. Saisissant les poissons par la queue, il les montra aux deux aventuriers. Comme la ballade les avait mis en appétit les phoques ne surent résister à la tentation et suivirent les maquereaux qu'exhibait l'homme. Traîtreusement, celui-ci les fit entrer dans l'ascenseur où il avait jeté les poissons et bloqua l'engin.

Lorsque la directrice et les gardiens arrivèrent, ils n'eurent plus qu'à cueillir les deux évadés fort penauds.

Et nos trois phoques — car on avait cueilli au passage celui qui s'était attardé au Muséum — réintégrèrent leur piscine, leur belle mais chaude piscine aux parois plaquées de mosaïques multicolores, qu'ils avaient désertée dans l'espoir de retrouver leur arctique natal.

L'ABOMINABLE HOMME DES NEIGES N'EST-IL QU'UN MYTHE ?

Le fameux « Yéti », cet être mystérieux qui hanterait les champs de neige de l'Himalaya et que les Anglais ont baptisé « abominable homme des neiges », n'est-il qu'un mythe, une légende ? Les savants russes le croient. Une commission envoyée spécialement dans le Pamir pour tenter de le capturer, ou au moins de le voir, est rentrée bredouille. Les conclusions de l'enquête menée par cette mission sont les suivantes : « L'homme des neiges a, semble-t-il, existé autrefois, mais a disparu depuis plusieurs générations ».

Par contre, un ingénieur hollandais qui vient de passer sept ans en Inde, comme conseiller du gouvernement, a exprimé, à son retour en Hollande, un tout autre avis : l'homme des neiges existerait bel et bien. Mais ce ne serait pas un être attardé, arriéré, au contraire : ce serait un humain ayant atteint un tel niveau spirituel que, chez lui, l'esprit s'impose à la matière et qu'il peut vivre dans des conditions matérielles que ne pourraient supporter les autres hommes — un « Yogi », pour tout dire.

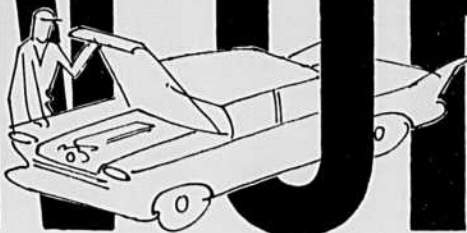
L'ingénieur hollandais, M. Carbasius Weber, assure avoir rencontré un de ces « yogis » devenus ermites, ayant atteint un tel degré d'ascétisme qu'ils peuvent vivre presque sans nourriture, dans des grottes glacées. Celui qu'a rencontré M. Weber était d'une maigreur squelettique ; son teint était livide, presque vert ; il portait pour tout vêtement, dans ces solitudes glacées, un étroit pagne de coton ; il ne se nourrissait depuis 5 ou 6 ans que d'herbes et d'orties dont il faisait une sorte de bouillie.

M. Weber rappelle qu'un de ces « yogis » thibétains, nommé Milapera, vécut autrefois de longues années dans une grotte de la montagne. Il acquit une grande renommée et, après sa mort, sa grotte devint un lieu de pèlerinage pour les lamas, ou prêtres thibétains.

Quant aux traces de pieds gigantesques photographiées notamment par l'explorateur anglais Sir Eric Shipton, elles auraient été laissées — toujours selon M. Weber — par un grand ours brun-noir, très abondant dans ces régions.

Quant à nous, nous ne prendrons pas parti. Nous attendrons les autres théories qui ne manqueront pas d'apparaître par la suite.

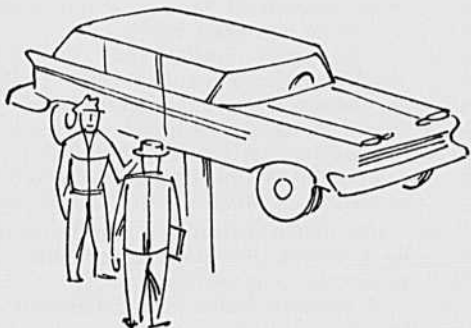
UNE AUTO EN ORDRE



La plupart du temps, cet accident, "c'est la faute de l'autre"... alors que pour plus de 4 millions et demi d'automobilistes canadiens, cet autre, c'est vous!

La circulation de nos jours, plus dense et plus rapide, exige un contrôle de soi plus absolu. Soyez sûr d'être en pleine possession de vos facultés... d'être parfaitement au courant de toutes les lois relatives à la route et des règlements régionaux de sécurité... d'avoir en mains une voiture dont la mécanique ne laisse rien à désirer.

Alors seulement vous aurez réellement fait tout ce qu'il faut pour éviter les accidents... dans votre intérêt et dans l'intérêt d'autrui.



✓ **AUX FINS DE SÉCURITÉ, VÉRIFIEZ VOTRE VOITURE:**
Freins • Phares • Feux • Volant • Pneus • Echappement • Vitres •
Essuie-glaces • Rétroviseur • Avertisseur.

✓ **AUX FINS DE SÉCURITÉ, VÉRIFIEZ-VOUS VOUS-MÊME:**
Tenez-vous au courant des lois et règlements de la route, et assurez-vous d'être physiquement apte à faire face aux exigences qu'imposent de nos jours les conditions de la circulation.

GAGE DE SÉCURITÉ

MAI EST LE MOIS DE LA SÉCURITÉ ROUTIÈRE



LA SÉCURITÉ EST UN PLACEMENT SÛR

Cette page est une contribution du SAMEDI au programme de sécurité routière mis

LE SAMEDI

en oeuvre pour promouvoir le bon entretien des automobiles et la prudence au volant.

[Suite de la page 40]
de l'installation à Biarritz, elle s'était lancée dans le tourbillon de la vie joyeuse.

Le réveil vint un matin, au moment où venant de se lever, elle mettait le nez à la fenêtre.

A ce même instant sonnait à la grille un individu peu reluisant, mélange de bohème et de quémendeur professionnel.

Suavita le dédaigna. Elle était certaine qu'on allait l'éconduire. Or, sa surprise fut grande en voyant, après quelques paroles échangées, un valet de chambre faire livrer accès au visiteur et l'emmener vers la villa.

C'était le propre valet de chambre de l'aveugle.

Suavita flaira un mystère.

Qui donc était cet homme qu'on paraissait attendre et de la visite duquel on avait omis de la prévenir? Que venait-il faire chez M. Cézaire?

Se dissimulant derrière un rideau, elle épia son entrée, le vit disparaître dans le vestibule, à la suite du valet de chambre, et se précipita hors de sa chambre.

Mais si rapidement qu'elle eût descendu l'escalier, elle n'arriva au rez-de-chaussée que juste à temps pour voir se refermer sur l'inconnu la porte de l'appartement personnel de l'aveugle.

Elle réprima un mouvement de dépit. Comment le morose Cézaire s'avisa-t-il de recevoir un étranger sans son autorisation? Inquiète, Suavita faillit foncer sur la porte et faire à son tour irruption chez M. Cézaire.

Elle s'arrêta à temps.

Convenait-il de contraindre l'aveugle à constater brutalement sa dépendance? N'allait-elle pas l'indisposer et l'inciter à la révolte?

Ne valait-il pas mieux tâcher de surprendre la conversation des deux hommes et s'éclairer sur le motif qui amenait le suspect individu? La ruse est toujours préférable à la violence.

Apaisée et redevenue maîtresse d'elle-même, Suavita Mirafiore se glissa dans un salon voisin et, s'approchant d'une sorte de communication, y colla son oreille.

II — Tardifs remords

ABANDONNÉ par le valet de chambre qui était allé prévenir son maître, le visiteur demeurait, comme une épave, debout au milieu du salon. Conscient sans doute de son peu d'importance et aussi de l'inélégance de sa tenue, il n'osait s'asseoir sur un des somptueux fauteuils qui s'offraient à lui.

Une porte se rouvrit et, guidé par son valet de chambre, M. Morestac fit son entrée.

— Vous m'êtes envoyé par l'agence « Celeritas »? demanda-t-il, tout en se dirigeant à pas encore incertains et conduit par le valet, vers un des fauteuils dans lequel il s'installa.

— Oui, monsieur, répondit, sans aucune assurance, celui qui, de toute évidence, se donnait comme un « détective privé ».

— Bien... Veuillez vous asseoir... Laissez-nous, André. Je vous sonnerai tout à l'heure, quand vous aurez à reconduire monsieur.

Le domestique de confiance se retira. Domestique de confiance, il devait assurément l'être puisque c'était lui que Pierre Morestac chargeait de certaines missions et, notamment, celle qui aboutissait à la visite de l'envoyé de l'agence « Celeritas ».

— Je me suis adressé à votre agence pour des recherches qui me tiennent à cœur et j'ai prié qu'on m'envoyât un spécialiste capable de les mener à bien. Vous êtes certainement cet homme, puis qu'on vous adresse à moi.

Le « détective » opina modestement. Il valait véritablement mieux pour lui

qu'il eût affaire à un aveugle. Car rien dans son aspect n'imposait la confiance. Il avait bien plus l'air d'un besogneux venu solliciter une aumône, que d'un garçon débrouillard susceptible d'entreprendre des recherches délicates.

— On vous a certainement mis au courant des précisions que contenait ma lettre, continua l'aveugle.

— Certainement, se hasarda à répondre l'homme.

— Je ne puis vous voir, vous en avez dû être prévenu, reprit le père de Liliane. Voulez-vous vous présenter à moi? Quel est votre âge? Comment vous appelez-vous? Pour vous donner mes instructions, j'ai besoin de vous connaître un peu et de pouvoir me faire une idée de vous.

Le « détective » sourit silencieusement. Il répondit, d'une voix hésitante:

— J'ai... quarante ans... J'en parais un peu moins...

Il se vantait. En réalité, une existence vraisemblablement désordonnée l'avait marqué, inscrivant généreusement sa quarantaine sur les traits de son visage fatigué et sur sa chevelure grisonnante.

— Je me nomme Carlo Misère...

Un sourire un peu forcé tira les coins de ses lèvres rasées. Une expression d'ironie amère se répandit sur son visage.

— Un nom bizarre, n'est-ce pas, monsieur? et qui ne semble pas indiquer une existence particulièrement brillante? J'aurais pu en changer. J'ai préféré le porter comme un défi au destin. Cela ne m'a pas trop mal réussi.

Il raillait. Mais Pierre Morestac put croire qu'il parlait sérieusement.

— Je vous en félicite, répondit-il. Cela indique une certaine cranerie de caractère qui me fait bien augurer du choix de votre agence. Eh bien, monsieur Carlo Misère, je vais vous expliquer ce que j'attends de vous. J'ai préparé quelques documents. Je vous les remettrai au fur et à mesure.

Il tenait une grande enveloppe de toile qu'il ouvrit sur ses genoux et dont ses doigts tâtonnants étudièrent le contenu.

Assis tout près de lui, Carlo regardait de tous ses yeux, comme il écoutait de toutes ses oreilles.

— Je suis prêt à vous entendre, monsieur, déclara-t-il.

Venu avec une appréhension certaine — celle probablement d'être plus ou moins poliment jeté à la porte — il prenait peu à peu de l'assurance. En présence de l'aveugle et de son accueil, il devait se rendre compte que seule l'intelligence d'esprit dont il pourrait faire preuve lui vaudrait, ou non, la confiance de M. Cézaire.

Ce dernier se recueillait. La retraite intérieure que commande la cécité devait avoir influé sur son caractère. Ce n'était plus le savant égoïste et concentré qu'avait devant les yeux Carlo Misère. Pierre Morestac, qui jadis ne pouvait s'intéresser qu'à ses recherches et s'irritait de tout ce qui pouvait l'en détourner, avait connu la douleur. Reclus en lui-même, il avait été forcé d'accueillir les pensées — et les regrets! et les remords! — qu'il écartait autrefois d'un cœur et d'une conscience également légers.

— Tout d'abord, commença-t-il avec mélancolie, il importe que je vous donne ma véritable identité. C'est naturellement sous le sceau du secret. Si j'ai dû, à une époque peu ancienne, dissimuler sous un pseudonyme ma personnalité réelle pour des raisons de convenance qu'il serait oiseux de vous énumérer, je ne saurais maintenant vous taire mon véritable nom. Ce serait vous mettre dans l'impossibilité de remplir la mission que je désire vous confier. Donc, confidentiellement et sous condition de discrétion absolue, voici: Je me nomme non point Cézaire,

mais Pierre Morestac et j'habitais, il y a quelques mois, non loin de Montréal, une propriété qui s'appelle Castelgris... Vous prenez des notes?

Il soupira. Au milieu de ses ténèbres, des images surgissaient devant ses yeux sans regards. La maison, la vieille maison, témoin de ses premiers rêves de chercheur, berceau de ses premières expériences, lui apparaissait. C'était là qu'il avait vécu le meilleur de sa vie. — C'était là qu'était née Liliane — sa fille! dont le visage s'imposait à lui.

Comment avait-il pu l'abandonner? Qu'était-elle devenue? Il se posait cette question avec remords, avec angoisse, avec honte.

La honte! C'était bien ce sentiment qui l'avait empêché, au lendemain de son accident — et de sa fortune! — de courir à Castelgris.

Père repentant, mais honteux, il tremblait de reparaitre devant Liliane et de s'exposer à son jugement, en même temps qu'au jugement de tous ceux qui avaient pu connaître et blâmer sa fuite. Il devait auparavant mériter son pardon, en faisant le bonheur de Liliane et en réparant sa coupable défaillance.

Le plus pressé n'était-il pas d'envoyer de l'argent? Cela renouerait le fil qu'il avait rompu. Il pourrait demander des nouvelles de Liliane, annoncer son propre malheur, appeler sa fille auprès de lui, ou retourner à Castelgris. C'était cela qu'il avait certainement dû tenter de faire — à l'insu de Suavita, avec le seul concours de son fidèle valet de chambre.

Cette méfiance, instinctive ou raisonnée de l'aventure, n'était-elle pas naturelle? Il était aisé de deviner quelles seraient les réactions de cette femme, qui s'était installée dans sa vie et prétendait la diriger, en apprenant l'existence d'une fille, devant laquelle il lui faudrait nécessairement s'effacer. Elle en ressentirait nécessairement un dépit et une irritation qu'il n'était pas utile de lui donner l'occasion immédiate de manifester. Et, certainement, elle ne montrerait aucun empressement à aider l'aveugle à ramener cette fille sous son toit.

Le mieux était d'agir en dehors d'elle. Il serait toujours temps de la prévenir quand Liliane arriverait. Telles étaient les raisons de sa conduite et de la façon pour ainsi dire clandestine dont l'envoyé de l'agence « Celeritas » avait été mandé et introduit.

— A Castelgris, reprit M. Morestac, j'avais laissé une fille, une grande fille nommée Liliane. Or, dernièrement, une lettre recommandée que je lui avais fait tenir m'est revenue avec la mention: « Partie sans laisser d'adresse ». Je me suis alors adressé discrètement à une femme de confiance, une vieille servante, depuis plus de trente ans au service de ma famille. Mais je n'en ai reçu qu'une réponse terrible dans sa concision: Ma fille a disparu depuis une date que vous trouverez dans ce dossier que je vous remets. Comprenez-vous? Elle a disparu sans qu'il soit possible de fournir la moindre indication sur les circonstances de sa disparition. Personne ne sait ce qu'elle peut être devenue. Mesurez mon angoisse et mon désir d'en sortir. Que pouvais-je faire?

— Ce que vous avez fait, prononça Carlo avec assurance: me mettre à même d'effectuer les recherches nécessaires.

L'aveugle tendit la pochette de toile.

— J'ai réuni là-dedans tout ce qui pourra vous éclairer et aiguiller vos recherches, expliqua-t-il. Vous y trouverez également une photographie de ma Liliane. Elle n'a pas dû changer beaucoup... Voyez-vous, ajouta-t-il en baissant la tête, on ne mesure l'affection qui rattache un père à son enfant que quand on est menacé de la per-

dre... J'ai péché par insouciance. J'en suis cruellement puni...

Il tremblait d'émotion.

En face de lui, le bohème demeurait impassible. Que lui importait que celle qu'il était chargé de rechercher fût une jeune fille malheureuse? Dans son esprit, elle prenait rang d'objet perdu.

Confiné, par paresse ou incapacité, dans les emplois subalternes, Carlo Misère n'exerçait sa profession que par occasion et sans la moindre conviction. Il avait dû essayer tant de métiers!

Son visage s'anima pourtant lorsque M. Morestac lui tendit une liasse de billets de banque, destinée à couvrir les premiers frais.

Ce fut avec une hâte fébrile qu'il engloutit la somme dans l'ouverture béante d'un vaste portefeuille, aussitôt refermé sur cette pâture.

Cependant, le père douloureux s'était levé et, à tâtons, cherchait à poser sa main sur le bras de l'homme à qui il confiait la destinée de sa fille.

— Vous la retrouverez, n'est-ce pas? prononça-t-il avec émotion. Vous voyez devant vous un homme très malheureux. Le prix dont j'ai payé ma richesse est trop élevé. Une seule chose pourra m'adoucir la vie: ce sera de retrouver ma fille et de pouvoir effacer, dans son jeune esprit, le souvenir d'une indifférence que, moi, aujourd'hui je déclare odieuse. Réussissez, monsieur. Ramenez-la moi. Je vous devrai plus que la vie.

Mais le visage fatigué de Carlo Misère avait repris son premier aspect, qui était l'apathie et il dut faire effort pour prononcer, avec une suffisante conviction, les mots attendus.

— Je vous la retrouverai.

— Demandez-moi autant d'argent qu'il en faudra, prononça imprudemment Pierre Morestac. Dépensez sans compter. Le résultat seul importe et je n'ai pas besoin de vous dire que vous serez largement récompensé du succès.

Une nouvelle flamme anima les yeux de Carlo Misère. Joie et convoitise y passèrent, puis s'éteignirent.

M. Morestac sonnait le valet de chambre.

— Reconduisez monsieur, André, commanda l'aveugle. Et souvenez-vous de l'introduire toujours auprès de moi quand il se présentera. Si on vous questionne à son sujet, dites que c'est...

Il cherchait.

— Un professeur de déclamation, qui vient vous faire la lecture pour vous distraire, proposa Carlo. C'est un rôle que je pourrais parfaitement tenir.

Il fit hommage à l'aveugle d'un salut respectueux, mais parfaitement inutile.

Demeuré seul, Pierre Morestac retomba dans son fauteuil, en murmurant:

— Liliane!... Ma petite fille!... Te revoir et obtenir mon pardon!...

Aux aguets derrière une porte, Suavita Mirafiore avait tout entendu. La rage, l'inquiétude, presque la haine, bouleversaient sa face. Il lui semblait qu'un abîme venait de s'ouvrir sous ses pas.

Cézaire ne s'appelait pas Cézaire! Il se nommait Pierre Morestac et il avait une fille... une fille qu'il souhaitait revoir et qu'il faisait rechercher! Et quand cette fille arriverait, Suavita devrait céder la place.

Car les intentions de l'aveugle étaient claires. Autrement, se serait-il méfié de l'aventurière? C'était à elle qu'il aurait dû faire les premières confidences, elle qu'il aurait dû charger des recherches.

S'il ne l'avait point fait, n'était-ce pas qu'il se préparait à l'écarter de sa vie et de sa fortune?

Qu'allait-elle faire? La colère, qui

s'allumait dans ses yeux, prouvait qu'elle n'était point femme à se résigner sans combat.

— Sa fille! murmura-t-elle, d'une voix haineuse. Il avait une fille!...

Elle se rappelait tout à coup le portrait, que caressaient les doigts de l'aveugle. Comment n'y avait-elle pas songé et ne s'était-elle pas inquiétée? C'était son portrait: le portrait de cette Liliane, dont elle venait d'apprendre l'existence.

A l'avance, elle la détestait... la considérait comme une intruse. Que venait-elle faire au milieu des calculs de l'aventurière?

Mais soudain, sa physionomie s'éclaira. Un sourire mystérieux effleura ses lèvres.

— Pourquoi jeter le manche après la cognée? murmura-t-elle. Elle n'est pas encore retrouvée, cette Liliane!... Elle ne le sera jamais peut-être... Il ya mieux à faire... Pourquoi ne pas tenter ma chance?... Il faut voir...

Elle se dirigeait vers le vestibule, fébrilement...

III — Grandeur et décadence

Ce ne fut pas l'employé humble et d'apparence surnoise, le bohème malheureux, l'homme à tout faire qui descendit une heure plus tard le perron de la villa Morestac. Bien que ses vêtements fussent les mêmes, il semblait qu'un coup de baguette l'eût transformé. Il se redressait fièrement. Il semblait avoir pris de l'autorité, il plas-tronnait... En vérité, ce n'était plus le même homme!

Il s'arrêta soudain pour tâter la poche dans laquelle était enfoncé son portefeuille, tout nouvellement gonflé de billets de banque.

— Eh! eh! ricana-t-il. Cela vous à tout de même un autre aspect, la vie, quand on a dans les poches la certitude de manger le soir et le lendemain. Ma parole! j'ai pris du poids...

Pauvre hère, toujours incertain du repas suivant, il avait, pour la première fois de sa vie, des billets de banque dans son portefeuille. Et il pouvait y puiser à loisir pour ses frais! Il pouvait, grâce à M. Morestac, vivre normalement, dignement! C'était, même l'existence assurée pour plusieurs mois... car il comptait faire durer longtemps une affaire aussi rémunératrice!...

Il délirait de joie à la pensée de cette fortune nouvelle, qui lui paraissait inépuisable. Il oubliait la destination de cet argent qui lui avait été confié. Il se l'appropriait, en disposait par avance pour la seule satisfaction de ses appétits, si longtemps réfrénés.

— Je vais enfin savoir ce que c'est que de vivre sans avoir le souci du lendemain!... Bien gentille, cette jeune fille qui me vaut tant de félicité! Charmante!... Et dire qu'il me faut, dans mon propre intérêt, pousser la cruauté jusqu'à ne pas me presser dans mes recherches!... Ah! désolé, chère mademoiselle, désolé absolument! Mais, que voulez-vous, il faut bien que je pense avant tout à ce vieil affamé de Carlo Misère!...

Quelques heures plus tard, il rayonnait en arpentant les élégantes avenues de Biarritz. Vêtu d'un impeccable smoking, la boutonnière fleurie d'un oeillet, il marchait du pas égal et résonnant de quelque gros propriétaire.

La nuit tombait favorisant de sa douceur l'envol des rêves. Une béatitude infinie le pénétra. Il se crut heureux... Ce fut ainsi qu'il se trouva à la hauteur du Casino.

Alors, scintillant de lumière, éblouissant, un cabaret célèbre lui apparut. Une terrasse de restaurant. Les flonflons modernisés d'un jazz faisaient aller et venir, quelques couples enlacés. Un bataillon de maîtres d'hôtel s'agitaient, affairés, soucieux de prévenir le moindre

desir des clients, aptes à suggérer avec tact aux ignorants le plat de choix et le cru fameux dont il convenait d'accompagner celui-ci.

Délibérément, Carlo s'avança, happé aussitôt par un maître d'hôtel à l'affût, qui le conduisit avec force égards à une table. Il abandonna majestueusement aux mains du chasseur son feutre neuf, s'assit et, aborda la tâche délicate que devait être la composition de son menu.

Il jubilait. Jetant autour de lui des regards triomphants, il semblait dire:

— Dorénavant, cette vie sera la mienne!...

Après la douzaine de Marennes arrosée d'un Graves vénérable, il se renversa béatement sur sa chaise. Oui, la vie était belle! Un poulet rôti succéda aux filets de soles et le château Margaux remplaça le Graves. Déjà, la tête de Carlo Misère suivait avec difficulté la ronde des illusions, qui tourbillonnaient autour de lui.

Un attendrissement enfantin — auquel n'étaient pas indifférentes les bouteilles successives lui vint en pensant à son sort. Il sifflota.

— Je suis... Je suis... L'en... fant... gâ... té de la... for... tune!... Elle m'a... désigné... du bout... de son... co... thurne!... Non... ça ne rime pas du tout! Tant pis!... Qu'est-ce que ça fait? Puisque je suis riche, c'est génial!... Riche?... Hum!...

Un doute subit, né en son esprit par un de ces revirements dont l'ivresse est coutumière, l'assaillit. Était-il riche? Vraiment riche?... Posant brutalement sur la nappe le verre à large col qui contenait la « fine maison », il réfléchit, tourmenté par une inquiétude lancinante, au prix probable de ce fastueux repas.

Comme pour lui éviter le moindre doute à cet égard, le maître d'hôtel, qui avait suffisamment vu caviller les yeux de ce client étrange, posa négligemment sur la table, d'un petit air averti, l'addition qu'on ne lui réclamait pas encore. Un coup d'oeil suffit à Carlo pour se convaincre que ses inquiétudes étaient fondées. Au bas d'une très longue liste, s'étalait, avec impudeur, un chiffre coquet. Une telle somme, naguère, l'eût fait vivre des jours et des jours.

Immédiatement, sa joie cessa. Tirant péniblement son portefeuille, il entreprit de faire, d'une main tremblante, l'inventaire de la fortune dont il s'enorgueillait tantôt; et du total il déduisit celui de l'addition. Alors, un désespoir tragique envahit ses traits.

— Eh bien, je n'en ai pas pour huit jours à ce train-là; il va falloir en-rayer, soupira-t-il!...

Il poussa un nouveau soupir, plus lamentable encore; ce verre de fine qu'il achevait et la chère délicate qui l'avait précédé, ne seraient-ils, dans la vie, qu'une exception?

Dégrisé, il renifla voluptueusement l'air chargé de parfums capiteux et d'effluves marines. Un découragement l'affaissa sur son siège.

— Ce qu'il faudrait, c'est un nouveau coup du sort, capable de m'assurer une fortune! Il me semble que le plus dur est fait... Vais-je donc me contenter d'un petit emploi modestement rétribué quand je sens en moi tant d'aspirations refoulées?... Baste! ce serait idiot! Tout simplement!... Pourquoi ne gagnerais-je pas le prochain lot de cinq millions? Ou bien pourquoi la chance ne me sourirait-elle pas au jeu?

Ses yeux suivirent machinalement la perspective illuminée de la côte. Une façade majestueuse, endiamantée de lumières, s'imposa à lui. Devant le casino, une foule se pressait, attirée par l'appel irrésistible de la sirène aux yeux de feu.

Carlo tressaillit:

— Le temple même de la chance!

murmura-t-il songeur. La chance au jeu... La chance qui fait sauter la banque!... Mais oui, c'est bien cela qu'il faut tenter!... Question de veine! N'est-ce pas l'heure marquée par mon destin?...

Décidé, il se leva, réclama son vestiaire et passa superbement entre les groupes de dîneurs qui se retournèrent pour le suivre du regard. Il allait fièrement, résolument.

Lorsqu'il redescendit les marches, quelques heures plus tard, il vacillait comme un homme ivre. Il porta la main à ses yeux, que blessait la lumière trop crue des lampes, et parut hésiter sur la direction à prendre. Un découragement intense avait marqué sur son visage, nouvellement ravagé, l'empreinte de la défaite. Ses yeux avaient perdu leurs joyeux reflets de tout à l'heure: une expression sinistre les avait remplacés. Ses jambes fléchissaient piteusement. Ce n'était plus qu'un vaincu lamentable, une véritable épave qui rôdait misérablement écrasée, anéantie par la chute totale de son rêve de grandeur.

Carlo était de nouveau face à face avec son destin. Par une ironie cruelle son espoir en un meilleur avenir n'avait duré qu'un jour! Que ferait-il, maintenant?... Il ne lui restait plus rien de la somme rondelette que lui avait confiée l'alchimiste pour retrouver Liliane. Comment oserait-il se présenter devant son client? Et quel serait son plaidoyer?...

Il frissonna, son regard trouant la nuit épaisse qui l'entourait et pénétrait insidieusement en lui... Il était arrivé au bord d'une petite terrasse d'où l'on plongeait sur la mer. Quelques lueurs piquaient, ça et là, de points brillants le velours noir de la nuit. Une odeur de fleurs parvint à ses narines... Il s'accouda, pensif...

Il aimait la vie, ce bohème!... Et c'était au moment où elle venait de lui être révélée, où il avait connu, délirant d'extase, ses premières caresses, qu'il devait l'abandonner aussi sottement?...

Ce fut avec une fureur déchaînée qu'il exhala son cri de rancune:

— Ah! si Satan existait, comme je lui vendrais mon âme!...

Et soudain il frémit, inquiet d'entendre bouger l'ombre... Derrière lui une forme surgissait, se détachait peu à peu de la nuit dont elle semblait être faite. Une main douce dont le frôlement le fit tressaillir se posa sur son épaule... Une voix murmura mélodieusement — une voix qui chantait les mots qu'elle prononçait:

— Satan existe!...

La tentatrice aux aguets derrière la porte, Suavita, avait entendu toute la conversation de Cézaire et de Carlo. Rapidement son plan fut fait.

— Avant tout, m'assurer de cet individu. L'écartier ou l'acheter! Quel homme est-ce?... Peut-on avoir barre sur lui?... Voilà ce qu'il m'importe de savoir!

Quittant précipitamment la pièce, elle courut dans sa chambre, revêtit hâtivement un manteau, se coiffa d'une capeline et suivit l'homme.

Elle l'avait laissé prendre de l'avance, puis elle s'était glissée subrepticement sur ses pas, sans qu'il se fût aperçu de son manège. Il exultait, ivre d'audace... Il était tout à ses espoirs, à ses rêves nouveaux. Elle le vit sortir son portefeuille de sa poche et le tâter avec satisfaction. Ce mouvement, insignifiant en apparence, la ravit. Cela prouvait qu'il aimait l'argent et n'en avait guère eu l'habitude, comme sa pauvre mise semblait le crier...

A sa suite, elle avança, l'observant. Joyeux, rasséréné, l'homme descendait et se dirigeait vers une artère élégante de la Ville blanche. Il s'arrêta devant une étincelante vitrine où des mannequins portaient des vêtements de tou-

tes sortes. Poussant aussitôt la porte, il disparut dans le magasin...

Lorsqu'il reparut, une demi-heure plus tard, il arborait un impeccable smoking.

Suavita, qui guettait sa sortie, ne fut pas peu étonnée du changement survenu dans son allure et dans son expression.

— On aurait dû le photographier avant! murmura-t-elle amusée. Ce serait bien le cas de le dire: « Avant et après!... » Où va-t-il me conduire, à présent?...

Lorsqu'elle le vit entrer dans le plus luxueux de tous, elle ne put s'empêcher de manifester en elle-même son aburissement.

— Ce bohème au milieu de ce luxe... gouailla-t-elle avec admiration. Il va bien!... Mais cela fait tout à fait mon affaire, d'ailleurs!... A ce train-là, les billets de Cézaire ne pèseront pas longtemps dans la poche de ce nouveau riche!...

Elle le suivit, s'installa non loin de lui, assista à son ivresse, à son épanouissement, au trouble subit qui emporta son visage en lisant le chiffre de l'addition, à l'inquiétude qui l'envahit alors. Et lorsqu'il se leva, titubant d'ivresse autant que de déception, lorsqu'elle le vit quitter le restaurant pour se diriger, fasciné, vers le brillant miroir aux alouettes du casino, elle ne put s'empêcher de tressaillir féroce-ment en songeant au résultat presque fatal qui l'attendait là-bas...

Penchée sur son épaule comme un mauvais génie, elle vit avec une joie satanique les billets suivre les billets sous le râteau du croupier impassible devant l'affolement du pauvre Carlo... Quand il se releva, les yeux fixes, hâve, éperdu. Suavita, exultante, suivit l'épave qui roulait, inconsciente, hors du casino...

Attentive, creusant l'ombre de ses yeux implacables, elle le vit traîner lamentablement au bord de la mer. Elle le sentit acculé, prêt à tout pour échapper au suicide...

« Il est à moi! » pensa-t-elle.

Et quand il s'accouda, offrant à la nuit son visage gonflé par la fièvre, quand une révolte soudaine, explosant dans son âme, le fit s'écrier avec une amère violence:

— Ah! si Satan existait, comme je lui vendrais mon âme!...

Suavita, se détachant de la nuit comme le démon des ténèbres lui-même, répondit d'une voix où se dissimulait mal le chant de la victoire:

— Satan existe!...

V — Le pacte

La première impression de Carlo Misère, en entendant les paroles quasi fatidiques de Suavita, fut d'éprouver une profonde stupeur. Qui était cette femme?... Que lui voulait-elle?... Il la contemplait, effaré, sans rien dire, sûr de ne pas la connaître... Comment pouvait-elle avoir pénétré sa détresse? Et quel remède pourrait-elle y porter?...

Aigri par les diverses réactions qu'il venait de subir et cédant au fond même de sa nature, qui était l'orgueil, il tenta de crâner.

— Serait-ce vous, madame?... Quelle humiliation pour moi! Jusqu'ici, j'avais cru que le diable appartenait au sexe fort!

Mais Suavita, l'interrompant, riposta avec autorité:

— Venez!... Vous apprendrez à le connaître! Je n'ai pas dit autre chose... Je suppose (et ici sa voix glissa plus lentement sur les mots) que vous étiez sur le point d'abandonner la partie en vous tuant bêtement... Est-ce vrai?... Votre silence est un aveu... Donc, vous n'avez plus rien à perdre,

ni à risquer. Il ne saurait vous arriver pis!

Carlo la regardait, impressionné, se demandant où elle voulait en venir, devant vaguement qu'elle poursuivait l'exécution d'un plan. Quel rôle y serait réservé à Carlo? Celui de dupe, sans doute?... Evidemment, en l'abordant, la mystérieuse inconnue ne pouvait avoir en vue que son intérêt personnel. Il haussa les épaules. Suavita l'avait dit elle-même: la situation de Carlo Misère ne pouvait empirer. Donc, il n'avait qu'à s'abandonner au destin prédict par l'aventurière.

Posément, Suavita reprit, laissant tomber les phrases avec une désinvolture habilement calculée:

— Je vous apporte le salut... et de l'argent... beaucoup d'argent... la vie large dont vous rêvez et que vous voulez gagner ce soir... Hein? Vous vous demandez comment je sais tout cela? Vous cherchez qui je suis?...

Elle eut un petit rire moqueur.

— Eh! ne vous l'ai-je pas dit?... Le diable, le diable en personne!... Allons, dit-elle en passant son bras sous le sien, laissez-vous faire. Vous ne regretterez pas d'avoir engagé des pourparlers avec l'esprit des ténèbres.

Victorieuse, elle l'entraînait. Et lui se laissait faire, dompté, faible, obéissant et passif comme une barque échouée que l'on renfloue.

Ils arrivaient dans une avenue. Suavita fit un signe. Poussant Carlo Misère dans l'auto qui vint se ranger le long du trottoir, elle monta lestement à sa suite. Elle avait jeté vivement son adresse au chauffeur. Quelques minutes plus tard l'auto stoppait devant la porte d'un de ces grands temples du confort et du luxe qu'on dénomme «Palaces».

Le temps de jeter un billet au chauffeur et d'échanger avec le portier quelques mots indispensables, déjà Suavita, prenant le bras de Carlo, l'entraînait dans l'ascenseur, à la grande stupefaction de celui-ci.

Ce fut bien autre chose quand il se vit introduit dans un luxueux appartement du premier étage. Il ne comprenait rien à cette aventure, mais ce qu'il savait c'est qu'il n'était plus tout à fait seul en face de son destin. Avec l'ébahissement émerveillé du chien abandonné que l'on recueille, il contemplait avec une reconnaissance muette celle qui était l'animatrice. Fée ou diable, qu'importait! La niche était belle!...

Suavita rompit la première le silence. Faisant signe au bohème de s'asseoir dans un confortable fauteuil, elle s'assit elle-même en face de lui et de sa voix nette:

— Vous êtes ici chez vous. Cet appartement est le vôtre... N'essayez pas de comprendre encore! Ce chèque vous permettra de vivre largement et sans plus de souci. Vous recevrez, d'ailleurs, régulièrement les subsides nécessaires... Vous voici sauvé, heureux... Vivez!...

Une lueur brilla dans les yeux de Carlo.

— Madame, interrogea-t-il d'une voix que le ravissement troublait, permettez-moi de m'étonner de ce qui m'arrive... Ah! vous tendez une fameuse perche à ma détresse! Et je devrais me contenter de la saisir en vous exprimant ma reconnaissance... Mais je ne suis qu'un homme, voyez-vous, un pauvre diable d'homme jadis bourré de latin, de grec, de philosophie, bref, de tout ce bagage brillant, encombrant et inutile qui ne vous empêche pas de crever de faim, mais vous inocule à jamais la manie de réfléchir et le besoin de comprendre... Idiot, n'est-ce pas?... Excusez-moi, madame, mais quel genre d'intérêt peut bien vous inspirer un pauvre bohème comme moi? Pourquoi me repêchez-vous?

Pourquoi m'enrichissez-vous? Pourquoi réalisez-vous des rêves que je n'aurais pas osé exprimer?... Ou plutôt montrez-moi en quoi je puis vous être utile...

Impassible, Suavita avait laissé parler Carlo Misère, se contentant de le tenir sous le feu de ses grands yeux noirs. La fine mouche n'aurait eu garde de l'interrompre... Elle souriait. Et sa main, distraite, jouait avec un cousin de velours.

— Pourquoi? jeta-t-elle en relevant la tête. Il n'est peut-être pas très nécessaire que vous compreniez... Mais enfin, si cela peut vous faire plaisir... Voyons, la meilleure façon de répondre est parfois de questionner. Je ne sais peut-être pas tout de vous, en dépit des airs renseignés que je me suis amusée à prendre pour vous intriguer. Que faisiez-vous au juste, dans la vie? Cela m'intéresse...

— Ce que je faisais? Rien... ou presque. Je ne puis même pas dire que je vivais: cela s'appelle si peu vivre!...

— Hier! répliqua Suavita. Mais aujourd'hui, ce soir, vous tentiez, il me semble, un essai de vie?

— Un feu de paille!... grommela Carlo Misère. J'ai brûlé, dans une seule soirée, ce qui aurait dû constituer ma provision d'hiver... C'est que j'avais trouvé un filon... Oh! pas épatant! mais suffisant pour faire naître en moi quelques illusions éphémères... Fini!... Envolé!... Ce filon, grâce à vos largesses, je vais pouvoir le balancer... Honorablement... honnêtement... c'est-à-dire en restituant sur les fonds que vous venez de me remettre, et avec votre permission, la provision que j'avais reçue et dilapidée...

Suavita ne l'octroya point.

— Non, répondit-elle d'un petit air résolu.

Le bohème sursauta.

— Non? Vous ne voulez pas que je rembourse? Mais on me mettra en prison!

Négligemment, Suavita étendit la main et prit dans le seau à glace qu'un maître d'hôtel avait, selon ses ordres, apporté, une bouteille de champagne.

— Vous n'irez pas en prison, affirma-t-elle en emplissant une coupe qu'elle tendit à Carlo Misère. Il n'est point nécessaire que vous quittiez votre emploi.

— Comment!... Vous voulez que... que je travaille?... cria le bohème éberlué et fort déçu.

— Je veux que vous remplissiez la mission qui vous a été confiée, répondit posément l'aventurière.

— La plaisanterie devient saumâtre! protesta Carlo, sincèrement indigné. Est-ce là la bonne vie que vous me promettiez tout à l'heure?

— N'exagérez pas! sourit Suavita. Vous n'aurez pas grand chose à faire et ce n'est pas vous qui ferez cuire les marrons qu'on tirera pour vous du feu...

— Je ne comprends plus... bredouilla Carlo. Oui ou non, devrai-je poursuivre la mission dont on m'a chargé?...

— Oui... répondit Suavita.

— Savez-vous en quoi elle consiste?

— Oui...

— Alors?... Vous devez pourtant admettre que je ne retrouverai pas la jeune fille en me croisant les bras!

— Mais si! vous la retrouverez... sans la chercher. C'est d'ailleurs la seule consigne que je vous donnerai! Ne bougez pas... Ne vous occupez de rien... Amusez-vous!... Quand j'aurai besoin de vous, je vous ferai signe.

— Et la jeune fille? murmura Carlo Misère abasourdi.

Suavita se leva.

— Vous la ramènerez au père... quand je l'aurai retrouvée pour vous. Je m'en charge...

L'extase, une fois de plus, s'épanouit sur le maigre visage, pour le moment rubicond, de Carlo Misère.

— Oh! en ce cas, tout devient facile! fit-il avec un large sourire.

— Oui... dit Suavita en se dirigeant vers la porte. Par notre alliance, tout devient facile... Bonne nuit, M. Carlo! Faites les rêves qui conviennent à votre situation nouvelle: «des rêves d'or»... Moi, je vais chercher le gailion!...

VI — Mère et fille

«ENCORE eux! Sont-ils gourmands? Vite Annette, du pain pour les moineaux qui réclament leur becquée!»

Le front appuyé contre la vitre, Lola regardait pensivement par la fenêtre. La piètre animation de cette rue de Toulouse, située non loin du Capitole offrait tout juste assez d'intérêt pour les grands yeux noirs qui la contemplaient. Cependant, comme on comprenait bien qu'elle se tournât de préférence vers l'extérieur, à voir le classique appartement meublé qui lui servait de cadre. Et la seule compagnie d'une vieille servante renfrognée n'était pas faite pour dérider tant de jeunesse, voilée par une si grande mélancolie.

Elle soupira. Depuis des semaines elle avait ainsi vécu et, le front sur la vitre, plongée en une demi-torpeur dont rien ne la venait tirer, elle avait assisté au spectacle quotidien de la vie, à laquelle elle ne participait que si peu. Était-elle donc prisonnière? Pas forcément. Mais plutôt un de ces êtres résignés marqués par la fatalité mystérieuse et destinés à souffrir.

Pourtant, nulle révolte ne troublait les beaux regards purs, qui semblaient seulement s'animer à la vue des effrontés moineaux toulousains.

Mais Lola était plus distraite que de coutume. Une dépêche de sa mère disputait jalousement aux pierrots son attention. Elle l'avait lue, relue. Et voici, pourtant, qu'elle l'élevait encore vers ses yeux noirs.

«Prépare-toi à un grand changement. Je viens. Je t'emmène et je vais pouvoir te faire enfin une place dans ma vie...»

Était-ce possible? Vivre près de sa mère, enfin!... Enfin!... Quel bonheur! Mais accoutumée à réfréner ses sentiments, elle n'osait se laisser aller à manifester franchement sa joie.

Sa mère lui annonçait un changement d'existence, si surprenant qu'il lui semblait provenir d'un coup de baguette d'une bonne fée. Elle attendait donc, tranquillement, que l'explication vint avec lui. Et son attention — un instant captée par le rêve qui prenait possession, malgré elle, de son âme — se reporta de nouveau sur les oiselets.

— Petits voyous! Ce qu'ils sont impatients!... Vite, Annette! Nos amis ont bon appétit, aujourd'hui!

— Aujourd'hui comme toujours! bougonna l'interpellée. Dirait-on pas que je suis à leur service?...

Un impérieux coup de sonnette l'interrompit. Qui donc pouvait bien sonner de cette façon? Non moins surprise — et quelque peu émue — la jeune fille avait redressé la tête. Un second coup de sonnette précipita la vieille servante vers la porte d'entrée.

— C'est bon! C'est bon! On y va. Dirait-on pas que Toulouse est en feu?... Seigneur! C'est madame!...

— Maman?...

Déjà la jeune fille, qui venait de s'écrier ainsi, se précipitait vers la nouvelle arrivante. Celle-ci, élégante, parfumée, souple, féline dans son manteau de fourrure, la serra dans ses bras en souriant. C'était Suavita.

Comme elle différait de sa fille! Tandis que chez l'une tout annonçait le calcul et la réflexion, tout, chez l'autre, était élans spontanés, fraîcheur et sincérité. L'une voulait séduire... Et l'autre séduisait.

Son doux visage levé vers le sien, la fille de Suavita ne cessait de contempler sa mère avec une vive tendresse.

— Maman! Maman! C'est enfin toi! Comme tu as été longue cette fois, à revenir!...

L'aventurière releva la tête, et se dégageant de l'étreinte de sa fille, l'entraîna dans la première pièce. Elle s'assit sur un divan et attira la jeune fille auprès d'elle. Sur son visage fermé, une affectueuse expression passa.

— Comment vas-tu, ma petite fille?

— Je t'attendais avec impatience, maman. Si tu savais comme la vie m'a paru triste! Comme je me suis ennuyée! Songe un peu, maman, tu ne me gâtes pas par tes visites... Je n'ai pas une amie... Et je mène, en plein Toulouse, l'existence d'une nonne... ou d'une recluse. Enfin, il ya eu ta dépêche... ta dépêche...

Son regard, naguère empreint de résignation et qui se cognait à la vitre, comme un papillon prisonnier, bondit cette fois joyeusement au dehors. Elle se blottit toute contre sa mère. Puis elle baissa la tête parce que des larmes de bonheur roulaient sur ses joues.

Le regard pénétrant de l'aventurière examinait intensément le visage de sa fille, comme s'il le découvrait pour la première fois.

— Mais, tu pleures!... Était-tu malheureuse à ce point, ma petite? Il fallait m'écrire, me dire...

Essuyant ses larmes, Lola voulut sourire.

— Où? J'ignorais trop souvent ton adresse. Tu venais si rarement me voir! Dans les pensions où j'ai été élevée, combien de fois es-tu venue me rendre visite?

Suavita baissa le front sous le juste reproche. C'était vrai. Des mois passaient sans qu'elle tentât de se rapprocher de sa fille. Sa vie, toute faite d'imprévu et d'aléas, l'en éloignait fatalement. Elle voulut, néanmoins, se justifier.

— C'est vrai, ma petite Lola, c'est vrai que tu es bien souvent seule. Mais j'ai tout de même fait pour toi tout ce que j'ai pu... La vie ne m'avait pas beaucoup souri jusqu'ici, tu sais... Or, tu n'as jamais manqué du nécessaire... et...

— Oh! maman! interrompit tendrement Lola en se serrant contre sa mère, maman, comment as-tu pu croire?... Non, ce n'est pas de cela que je voulais parler. Ma vie n'était triste que parce que je ne te voyais pas, parce que... j'ai éprouvé l'impression — affreuse, tu sais — que je te gênais, que...

Elle hésita quelque peu, puis reprit:

— ... Que tu me cachais. (Suavita tressaillit.) Je ne voyais personne en dehors de notre vieille Annette; tu n'as jamais permis que je me crée des relations. A mon âge, c'est dur de ne pouvoir échanger la moindre confiance, de devoir réfréner tout ce que vous désolé et vous enchante sans raison... Maman, si tu pouvais te douter de la tristesse de ma solitude! Et ces dernières semaines!... Il me semble qu'à la campagne, ç'aurait été différent. J'aurais pu me promener, chanter librement, courir... Mais en pleine ville, vivre sans sa mère, sans une amie, sans une distraction, c'est dur!...

Les grands yeux noirs semblaient supplier. Naïvement, elle exhala sa plainte.

— Maman! pourquoi es-tu si mystérieuse? Pourquoi ne puis-je jamais rien connaître de toi... de moi?... Pourquoi, tout en nous aimant, vivions-nous séparées, comme deux étrangères?... C'est tout cela qui m'a fait souffrir! J'ai tant désiré ton affection, ta tendresse... Et pour seul compagnon je n'ai jamais trouvé que le désespoir le plus atroce et le vide!... Tu me reprochais de ne pas t'écrire.

Mais où et comment te rejoindre, t'appeler, te dire tout le mal affreux qui me ronge?... J'aurais pu mourir sans que tu t'en doutes... Quand tu n'es pas là, il me semble que les derniers liens qui nous rattachent sont brisés, que je ne suis pas comme les autres jeunes filles, que...

Sa voix trembla et se fit craintive.

—...Je suis une... hors la loi... Maman, maman, dis que ce n'est pas vrai? Dis que tu ne me caches pas, que tout ceci n'est qu'un mauvais rêve, dont je vais m'éveiller bien vite? Tu viens pour que nous ne nous quittions plus, n'est-ce pas! Mais si tu repars, dis-moi au moins mon nom — mon nom que j'ignore...

Les mains de Lola tremblaient dans celles de Suavita, qui avait peine à garder son impassibilité coutumière — bien qu'en apparence elle semblât conserver tout son calme.

Le désespoir de la jeune fille avait profondément retenti dans le cœur de l'aventurière. Très affectée par ces confidences, jaillies de l'âme sensible de sa fille, dont elle n'avait pu jusqu'à soupçonner la délicatesse et le besoin d'amour, elle serra Lola dans ses bras. Et ce fut d'une voix presque naturellement enjouée qu'elle prononça lentement, en la caressant du regard :

— Mais tout cela va changer, ma petite!... Tu vas avoir une famille! Un père! Des amis!... Tu seras riche... heureuse... Et quant à ton nom — ton vrai nom — ce sera : Liliane Morestac.

Les grands yeux naïfs de Lola essayèrent de déchiffrer l'énigme proposée par les yeux sibyllins de sa mère. Elle ne semblait pas très bien comprendre. Mais pouvait-elle douter de la parole maternelle?

Fermant à demi ses yeux, pour mieux retenir la vision éblouissante qui se rapprochait d'elle, elle murmura, émerveillée, en tendant les mains :

— Oh! maman! est-ce bien vrai, au moins? Et comment ce miracle s'est-il produit?...

Suavita prit un temps pour répondre.

— Ton père se nomme Morestac, petite Lola. Il est très riche... mais très malheureux. C'est un infirme séparé du monde par une double affection : il a perdu la vue et l'ouïe.

La jeune fille écouta, pensive, cette description d'un père auquel, depuis longtemps, elle ne croyait plus. Or, non seulement il existait, mais encore il l'appelait à lui! C'était presque trop beau, tant d'espoir tombant sur sa solitude!...

Aux derniers mots prononcés par sa mère, elle s'écria avec élan :

— Ah! comme je vais l'aimer, pour lui faire oublier toutes ses souffrances! Dis, ma petite maman, quand me conduiras-tu auprès de lui?

— Bientôt, répondit gravement Suavita. Mais il est nécessaire, Lola, que tu saches auparavant l'attitude que tu devras avoir vis-à-vis de lui et que tu te pénétreras bien des souvenirs de tes premières années — que vous pourriez peut-être bien évoquer ensemble.

Emue, Lola répéta docilement, en interrogeant sa mère du regard :

— Mes premiers souvenirs?...

— Ceux qu'il lui plaira de rappeler et dont tu ne te rappelles peut-être pas très bien. Lola, écoute-moi et essaie de comprendre ce que je vais te demander.

« Tu es née dans un petit pays situé près de Montréal. La, dans une grande et vieille maison, Castel-Gris tu as passé ton enfance... Ton père était un ours, un toqué... je veux dire un original. Il ne s'occupait guère de toi. Toujours en proie à quelque chimère, il demeurait des jours entiers dans son laboratoire... Seule, une vieille servante — toute pareille à Annette —

prenait soin de la petite Liliane Morestac. Tu as grandi au foyer d'un savant, presque sans le connaître, ignorant tout de lui comme il ignorait tout de toi. »

Etonnée, inquiète, soudain la jeune fille interrompit Suavita :

— Mais, maman! Ce n'est pas de moi qu'il s'agit? Je n'ai jamais passé mon enfance là où tu dis! Je n'ai pas de tels souvenirs!...

Le regard magnétique de l'aventurière pénétra plus profondément dans le regard de Lola. Tant de naïveté s'y lisait, tant d'étonnement douloureux aussi, qu'elle se contint et reprit avec indulgence.

— Mais si! tu n'as qu'à le vouloir... Cette Liliane Morestac — dont je viens de te parler — a naguère été abandonnée par son père, qui la recherche aujourd'hui. Car, pour des raisons que tu sauras, elle s'était enfuie elle-même. Comprends-tu? Tout cela me semble clair comme du cristal et facile à retenir comme une leçon d'enfant de cinq ans. Je te le répète : il suffit de vouloir! Le papa est aveugle et sourd. Il ne voit pas et n'entend presque rien. Je t'amène à lui comme étant sa fille retrouvée par miracle. Il te serre dans ses bras, se répand en bénédictions... et le tour est joué!

Le visage franc de la fille de Suavita s'était terni, tout à coup. Sous l'empire du blâme, ses yeux, ses grands yeux noirs, si souvent empreints d'une calme douceur, brillaient, à présent, d'indignation. Elle frémit toute pour répondre, la voix tremblante :

— Non, maman, je ne comprends plus... et ne veux pas comprendre! Tu t'es trompée, si tu as cru pouvoir me faire remplir un rôle que la plus stricte honnêteté m'interdit. Comment as-tu pu penser, un seul instant, que je me prêterais à cette comédie abominable? Abuser d'un tel infirme à seule fin de devenir riche et de me faire un nom; passer pour sa fille, jamais! Entends-tu? Jamais!...

Elle vibra d'indignation.

— Toi! toi, ma mère, que je respectais! que je vénérerais!... Oh! comment as-tu pu concevoir une aussi triste ruse? Comment as-tu pu songer un seul instant que je consentirais d'y être mêlée? Tu m'ignores donc à ce point?

L'aventurière avait tout d'abord tressailli et s'était cabrée sous les justes reproches de sa fille. Son premier mouvement fut de la foudroyer du regard et de lui crier en face :

— Tu es une petite bête! un être ridicule! une malheureuse enfant entortillée dans tes préjugés. Reste honnête, ma fille! Reste honnête tant qu'il te plaira! Etais-je sotté de penser que tu allais me comprendre, me seconder! Petite oie tu es, petite oie tu resteras!...

Mais, ceci pensé, — et par cela même soulagée dans sa colère, — Suavita se contint. Le rouge de ses pommettes et les éclairs fulgurants de son regard trahirent seuls la violence de l'orage intérieur. Elle sut s'imposer la volonté nécessaire pour dissimuler et ne pas augmenter maladroitement, par une trop visible déception, la révolte de sa fille.

Elle fronça les sourcils. Ainsi, grâce à l'incompréhension de cette enfant, trop pétrie de scrupules, tout son plan, son plan merveilleux allait se trouver en faillite! S'être donné le mal de ramasser un Carlo Misère au bord du précipice, le combler de largesses afin de l'empêcher de poursuivre sa mission et de ramener à son père la vraie Liliane Morestac, accourir pour annoncer à Lola le rôle peu délicat — mais très intéressant — qu'elle lui réservait généreusement dans cette comédie... et se heurter à cette réaction inimaginable!...

C'était un rude coup porté aux espoirs sans vergogne de l'aventurière.

(Lire la suite dans le prochain numéro)

SAMEDI-EXPRESS

[Suite de la page 7]

l'on a environ 50% de chances de gagner, si l'on a à l'avance fixé son choix sur un lot, ce qui est imprudent. Les rapports d'équilibre moral, social, entre les deux sexes, évoluent de façon surprenante à notre époque : une des raisons du déplaisir des pères à la naissance d'une fille était certainement hier encore de ne pouvoir perpétuer en elle leurs ambitions. Voilà au moins une appréhension dissipée. Votre fille, Monsieur le magistrat, sera peut-être au train où vont les choses, Premier Président de la Cour de Cassation. Votre fille, Monsieur le Professeur en Sorbonne, se fera peut-être un nom plus fameux que le vôtre en votre propre chaire. Votre fille, Monsieur l'aviateur, battra peut-être vos plus brillants records... Et votre fille, Monsieur le littérateur, vous surprendra peut-être en gagnant une immense fortune avec la gloire, dès son premier roman d'adolescente. Dans le commerce, dans l'industrie, les femmes prouvent amplement qu'elles sont capables de ne pas laisser les affaires paternelles... tomber en quenouille. Quant aux arts du spectacle, dix, vingt, cent vedettes féminines atteignent à la notoriété mondiale pour une masculine. Ne nous tracassons donc pas. Mais, surtout, ne tracassons pas nos filles, et c'est là où je voulais en venir. Nous avons jusqu'ici évoqué la conjugaison harmonieuse du verbe « avoir », sous-entendu une fille. Apprenons à cette enfant à conjuguer aussi harmonieusement le verbe « être ». S'il demeure une trace du préjugé anti-féministe c'est peut-être en matière d'éducation. A notre époque de bouillonnantes transitions on voit encore trop de petites filles abaissées au rôle de servantes de leurs frères, et sans contre-

partie. Ce n'est pas que je voie un inconvénient à ce que Jeannette recouse un bouton à la veste de Jeannot; il se faut s'entraider. Mais encore faut-il que Jeannot à son tour mette ses talents de jeune bricoleur au service de Jeannette. Et je ne vois absolument aucune raison pour que Jeannette fasse par exemple le lit de Jeannot, tous les matins, en plus du sien. Je n'en vois pas davantage à ce qu'on lui dise à l'un qu'il est un garçon et à l'autre qu'elle n'est qu'une fille. Vous voyez la nuance?

Ce sont là propos désobligeants, et la pauvre petite, avec ce sens inné de la justice qu'ont les enfants et que la vie n'érode en général que trop vite, se sent obscurément ou coupable d'une faute à laquelle elle est pourtant bien étrangère, ou révoltée. Mais la révolte d'une fille est moins bien tolérée que celle d'un fils : de là peut-être ce penchant à la ruse, à l'hypocrisie, à la rouerie, que l'on attribue aux femmes.

Il serait certes ridicule d'aller d'un extrême à l'autre et d'élever les demoiselles dans la conviction de la supériorité de leur sexe. Mais aussi pourquoi vouloir à tout prix établir une supériorité? Quand les hommes et les femmes seront convaincus, réciproquement, de leur valeur égale dans la diversité de leurs missions, quand ils auront d'autre part admis sans restriction que ces missions ne sont pas aussi étroitement délimitées qu'on le croyait naguère, et comportent de multiples interférences; quand ils se mettront d'accord pour élever leurs fils et leurs filles dans la croyance que le progrès de l'humanité dépend de leurs efforts communs, ce progrès aura fait un pas capital.

MARTHE DESBUISSONS.

COMME LES VEDETTES...

[Suite de la page 37]

lier l'accordéon de genre mineur. Il a à son tour contribué à donner à l'accordéon ses lettres de noblesse grâce à son éblouissante virtuosité, à un jeu sensible, à sa verve, à son bon goût qui bannit toute vulgarité : enfin, grâce à sa fraîcheur d'inspiration de compositeur habile et imaginaire.

De parents d'origine belge, il est né dans l'Oise. Son père virtuose de musette décide que son fils suivra ses traces. Ce n'est pas l'avis d'André, qui à l'âge de sept ans aurait joué de n'importe quel instrument, mais surtout pas de l'accordéon, pour lequel il avait une aversion certaine. Mais il doit se soumettre à la volonté d'une père tenace, qui lui enseigne l'accordéon à la cadence de onze heures d'études par jour.

A huit ans, soit un an plus tard, il donne son premier bal, en com-

pagnie de son père dans l'Oise. Il touche son premier cachet : 1 fr. 50.

A 10 ans il donne lui-même des leçons, continue d'étudier autant, et joue dans les bals le dimanche. Il finit par aimer l'accordéon et joue sa première « oeuvre » : *Pierres de roses* qui est devenu un classique du genre. Verchuren avait alors 14 ans...

Il a accumulé diplômes et concours et est « champion du monde » en 1936. La guerre lui fait abandonner cet instrument qu'il reprendra pour gagner encore des prix, des concours...

André Verchuren, compositeur, recherche avant tout l'originalité dans ses compositions dont la plupart sont devenues des classiques de l'accordéon. Il a tourné dans de nombreux films et il doit être bientôt la vedette d'un grand film.

SUR TOUTES LES SCENES

[Suite de la page 22]

créé au Darcy McGee par Jacques Létourneau, qui entend se consacrer uniquement à la mise en scène.

Devant l'insistance des spectateurs à vouloir rire tout leur saoul, la Comédie-Canadienne mettra à l'affiche une comédie de Roussin « La Mamma ». Lucie de Vienne Blanc, Lucile Gauthier, Henri Norbert, Georges Groulx, François Cartier et Gérard Poirier seront de la distribution. Sujet scabreux, répliques salées, rythme échevelé, tout en somme pour détendre, amuser, scandaliser un brin. Pourquoi pas ?

La série « Radisson » (mauvaise entre toutes) a été vendue aux États-Unis et en Australie. Tous les comédiens, figurants, indiens, bons et méchants qui ont participé à construire ce chef-d'oeuvre re-

çoivent des ristournes fort intéressantes. Bénis soient nos bons et braves colons qui, sans le savoir, contribuent à mettre du beurre sur le pain de leurs descendants.

Hubert Loiselle, anéanti il y a quelques semaines par une dépression nerveuse, est parti se reposer en Europe . . . pour une période de temps indéfinie. Le veinard !

Jean Letarte, méconnu ici, a du succès en France. « Nul n'est prophète en son pays » dit le proverbe . . . Pour Jean comme pour plusieurs autres, le célèbre dicton s'impose.

J'ai enfin vu sur mon écran ce fameux chanteur Michel Louvain dont on me disait tant de bien. Je n'ai pas été déçue. Il possède un physique plus

qu'agréable, une voix étoffée, et, qualité que j'apprécie par-dessus tout, il se présente bien et se tient de même. Cela nous repose de ces jeunes déguignandés qui nous apparaissent en bleu de travail, en chemise sport et en perruque fournie.

Vous me pardonnerez, chers lecteurs, l'emploi d'anglicismes dans les titres de cette chronique . . . La tentation était forte et je n'ai pu y résister. Ces termes, tous techniques, font partie du vocabulaire courant de la télévision. Bien des réalisateurs prennent un temps infini à les apprendre à en juger par la qualité de leurs émissions ! Sur ce, je fais le « noir ».

FRANCINE MONTPETIT-POIRIER.

Une enquête pittoresque de Frank Feldmann

LES EVASIONS CELEBRES

Suite et Fin du dernier Samedi

Il avait été minutieusement fouillé et n'avait donc pu dissimuler aucun instrument. Les cuillers à soupe, seuls objets de métal à leur portée étaient scrupuleusement comptés et récupérées après chaque repas. Qu'à cela ne tienne : il trouverait autre chose, il n'avait rien à perdre et sa vie à sauver.

Collectionneur de . . . désinfectants

Sous le soleil pâle qui éclaire le petit matin des évasions, il n'y a rien de bien nouveau. Depuis Benvenuto Cellini s'échappant du Château Saint-Ange, ou Casanova s'envolant des Piombi à Venise, les amoureux de la « Belle » n'ont rien inventé. Pour être juste, il faut faire remarquer également que les gardiens de prison n'ont pas non plus fait de progrès pour se défaire de leur candeur. Tout récemment, dans une prison anglaise, un gardien observait en secret un prisonnier qui ramassait de vieux morceaux de fil de téléphone et tentait d'en faire un poste de radio ; et le gardien de rire sous cape à l'idée que le pauvre type se donnait tant de mal pour obtenir — à la rigueur — les émissions de la BBC... Il faisait preuve d'une vue un peu courte, car pour pouvoir attraper la BBC avec de vieux fils de téléphone, il faut être capable de n'importe quoi.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas du fil électrique que Gallago entreprit de collectionner, mais du désinfectant. Deux fois par semaine, l'homme de confiance de l'étage en apportait dans les cellules pour que les prisonniers nettoient leurs tinettes. C'était un dérivé de l'acide chlorhydrique et il fallait éviter avec soin d'en faire tomber une goutte sur sa peau car cela rongerait affreusement.

Plus d'une fois Gallago sentant le liquide lui brûler la peau autour des ongles grognait d'affreux jurons et se promettait d'en jeter un plein bol à la tête de son geôlier.

Le tabouret se détache

Celui-ci, un nommé Landrum, habitait avec sa famille, un logement à l'étage des condamnés à mort. Tous les vendredis, son assistant avait congé. Inutile de dire que c'est ce jour-là que Gallago choisit comme jour J. Mais, même s'il arrivait à se cacher dans le couloir jusqu'à ce que Landrum arrive

avec le plateau du café, comment et avec quoi frapperait-il ? C'est alors qu'il eut un éclair. Mais, parbleu, l'acide ! La voilà l'arme « idéale ». Ce qu'il fallait, c'était s'en procurer suffisamment, car — une fois lancé, l'esprit de Gallago travaillait vite — le désinfectant pourrait aussi servir à desceller le tabouret de fer de son cachot, une arme de plus pour la suite des événements, car il ne se voyait pas dévalant les cinq étages qui le séparaient de la sortie, avec un bol d'acide à la main !

Il fallait savoir si ce produit attaquerait le métal. La première fois où il en reçut pour des fins de nettoyage, il en versa quelques gouttes sur son quart. Au bout de quelques heures, le liquide coulait à travers l'aluminium. Gallago réclama un autre quart. Celui qu'on lui donna — une chance — était en métal beaucoup plus résistant. Il put donc, semaine après semaine, stocker du fameux corrosif. Puis il en versa plusieurs fois par jour quelques gouttes sur un des chaînons qui fixaient le tabouret au mur. A l'aide d'une vieille lame rouillée il accélérât l'usure du métal. Assez vite, il se rendit compte que le tabouret était juste à point pour être arraché d'un bon coup quand il le faudrait.

"Debout là-dedans !
Voilà le jus !"

De ce moment, les événements allèrent vite. Le vendredi suivant, les condamnés furent avisés qu'il y aurait distribution de cigarettes et de sucreries. Belle occasion de se rapprocher de Sorber et de lui parler : « Le coup est pour vendredi prochain. » Il put aussi échanger quelques mots avec les prisonniers de l'étage en dessous ; il leur demanda de s'agiter pour faire une diversion qui distrairait les gardiens de ce qui se passerait à l'étage supérieur. Le jeudi soir ils furent envoyés à la douche. Le bruit de l'eau permit à Gallago de donner ses dernières instructions à Sorber. Puis ils sortirent en sous-vêtements et pieds nus. Un gardien se tenait sur une plateforme centrale. Quand les prisonniers avaient regagné leurs cellules, il actionnait un levier qui fermait toutes les portes à la fois. Les cinq condamnés se dirigèrent vers leurs cellules. Quatre réintégrèrent la leur, tandis que Gallago se plaquait contre le mur du corridor. Le gardien ferma toutes les portes sans

avoir pu voir que l'un des prisonniers était resté dehors.

La dernière nuit du pauvre Landrum qu'un sort affreux attendait le lendemain fut paisible ; il n'en fut pas de même de celle de Gallago. Toute la nuit, il veilla, debout ou accroupi le long de sa cellule, cramponné aux barreaux, luttant contre les crampes et comptant les heures. Enfin, le brouhaha d'une cité qui s'éveille l'avertit que Landrum ne tarderait pas à apparaître. Il fit passer à travers les barreaux, d'abord le tabouret puis le bol d'acide ; il avait pensé à placer les deux objets tout près de la porte quand il était parti à la douche. Lorsqu'il entendit le pas du gardien se rapprocher, il glissa rapidement jusqu'à l'angle du corridor où celui-ci allait apparaître d'une seconde à l'autre. « Debout là-dedans ! voilà le jus ! » L'antienne habituelle s'acheva en hurlement de douleur. Gallago venait de lui jeter en pleine face la moitié du bol d'acide. Brandissant son tabouret, il lui en asséna un coup qui l'assomma.

Une sauvage équipée

Il se précipita alors sur le trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture. Il décrocha celle à trois clenches qui ouvrait la porte du quartier des condamnés à mort. Il l'ouvrit, manoeuvra le levier qui commandait toutes les cellules. « Allez, Sorber en vitesse ! » Il lui tendit le tabouret et lui montrant Landrum qui se tordait de douleur : « Achève-le, c'est pas fini ! » Il leur restait en effet à ouvrir la porte principale. Les trois condamnés à mort, à la porte de leurs cachots regardaient irrésolus. « Alors vous venez ? » Mais Gallago avait autre chose à faire qu'attendre leur réponse. Ayant repris le tabouret de fer, il s'en servit pour forcer le lourd loquet qui verrouillait l'étage. Ils bondirent dans l'ascenseur, mais ne purent le faire démarrer. « Malheur à celui qui se trouvera dans les escaliers ! » gronda féroce Gallago. Sa chance voulut que les gardiens procédant à la relève du matin, n'entendirent pas les cris de Madame Landrum ni la silencieuse cavalcade des prisonniers toujours en chaussettes.

Une fois en bas, le portier chargé de surveiller la petite porte de côté vit passer en trombe les deux énergumènes que leur élan jeta presque sous

les roues d'une Pontiac qui passait. Les freins hurlèrent et le conducteur se retrouva sur le trottoir avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, pendant que sa voiture disparaissait au coin de la rue.

Alors se déroula une équipée sauvage à travers la ville qui commençait à s'éveiller. Ayant démoli la Pontiac contre un mur, ils sautèrent dans une autre après en avoir assommé le conducteur, mais ne tardèrent pas à la jeter contre un arbre. Ils perdirent alors de précieuses minutes à trouver un autre moyen de transport. Finalement ils prirent d'assaut un camion rouge, ce qui se révéla un très mauvais choix. Ils tentèrent de fuir la ville, mais déjà, la police, la troupe, les gendarmes, les autos et les avions de patrouilles routières étaient alertés et établissaient des barrages. Les bandits en forcèrent deux, puis se rendirent compte qu'ils ne continueraient pas longtemps ainsi ; ils abandonnèrent donc leur beau camion trop visible et se réfugièrent dans les marais.

Les policiers ou les crocodiles ?

Privés de nourriture, de sommeil, grelottant la nuit, rôtissant le jour, ils tournèrent en rond jusqu'au mardi. Ce jour-là, Sorber, qui semblait l'image même de la souffrance et de la peur, déclara qu'il préférerait griller sur la chaise électrique que d'être mangé par les alligators. Pour dire vrai, aucun ne s'était montré, mais ils savaient qu'il y en avait dans ces marécages. Ils firent alors une erreur fatale : terrassés par la fatigue, ils s'endormirent dans une petite clairière où ils furent facilement repérés par un hélicoptère de la police fédérale. Le mercredi matin, ils étaient cernés, et, menottes aux mains, reprenaient le chemin de la prison, ayant fait à peine cent cinquante milles.

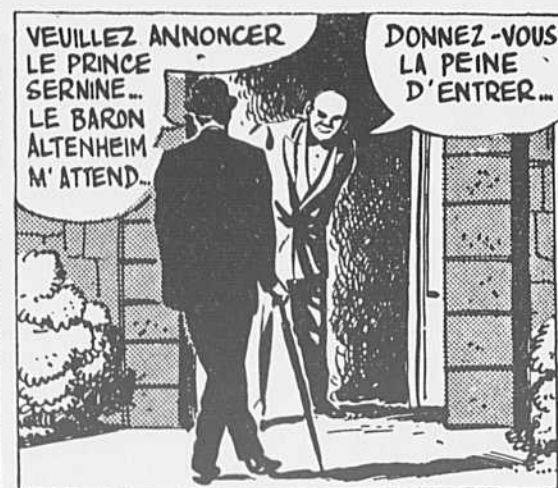
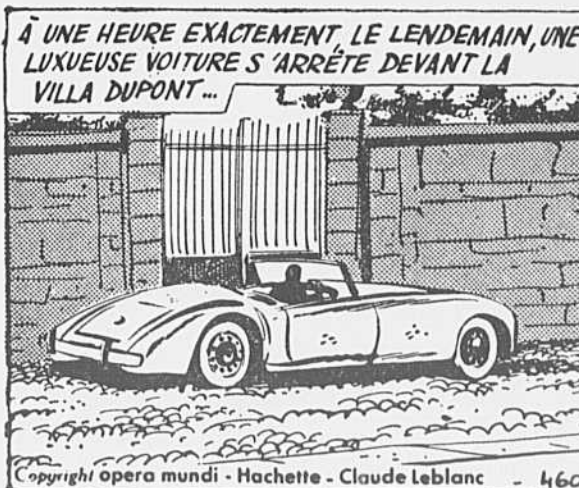
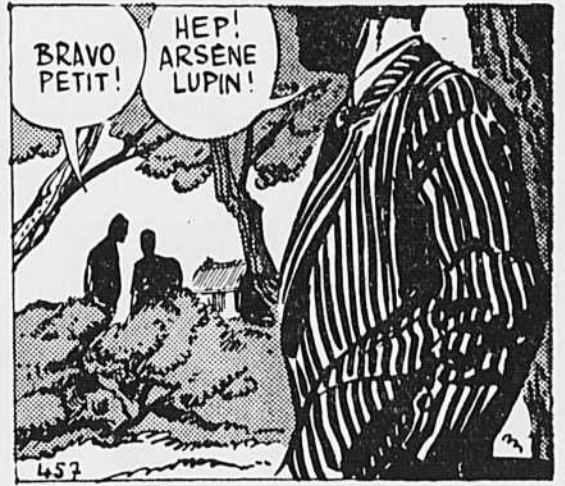
Quand on dit à Gallago que le pauvre Landrum était mort dans d'horribles souffrances, il ricana méchamment : « Et puis alors ? On me fera griller ! On l'aurait fait de toutes façons, pas ? »

Les citoyens de Jackson purent de nouveau respirer. Mais il arrive parfois que les policiers et gardiens de prison de la vallée du Mississippi évoquent, non sans frayeur, les jours sanglants de 1954 . . . Simplement peut-être parce qu'ils ont flairé une odeur de désinfectant.

ARSÈNE LUPIN, gentleman-cambrioleur

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

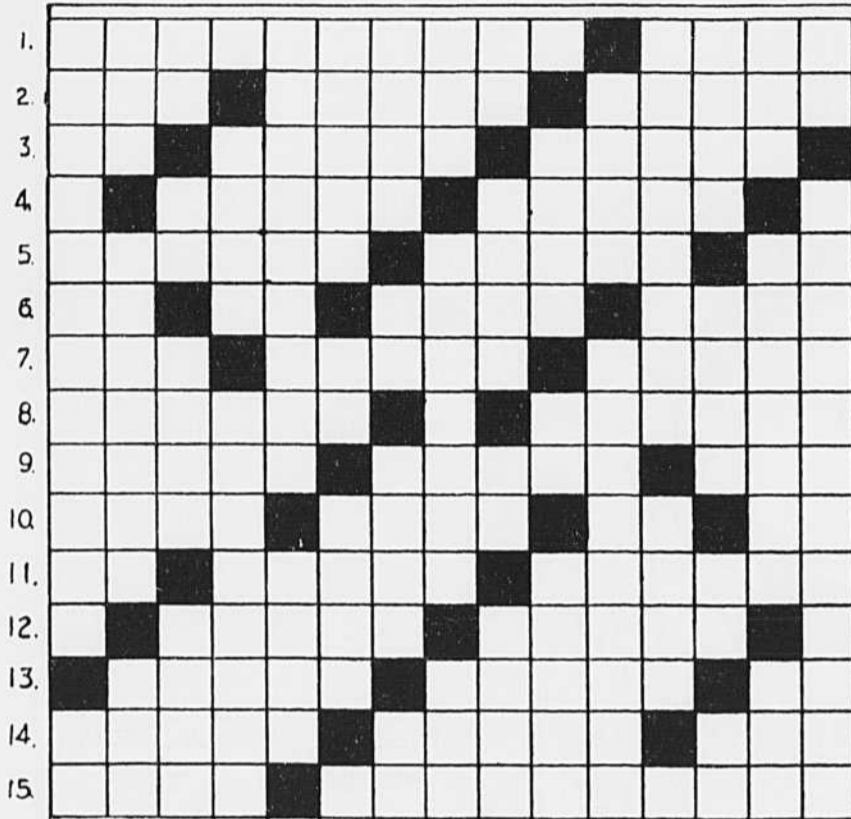
CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — CENT-QUINZIÈME EPISODE



Les Mots Croisés du "Samedi"

Problème No 1420

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



HORIZONTALEMENT

- 1—Qui a le jugement bon. — Genre de mammifères ruminants, famille des cervidés.
- 2—Sans variétés. — Caverne, tanière. — Petite ouverture en long.
- 3—Symbole chimique du *germanium*. — Proclama publicquement. — Boue, bourbe.
- 4—Aussi promptement. — Comble d'un édifice.
- 5—Chef-lieu de canton (Gard), arr. de Nîmes. — Partie de la semence qui doit former la plante. — Symbole chimique du *cérium*.
- 6—Petit lac du Soudan oriental. — Patrie des frères Anguier. — Opposition, refus. — Commune du département du Nord (arr. de Lille).
- 7—Difficile à entamer. — Toute violation très grave de la loi. — Auteur dramatique français, né à Pont-l'Évêque.
- 8—Vierge et martyre, née à Palerme (fête le 5 février). — Tout à fait remplie.
- 9—Cachée. — Physicien et chimiste français à qui l'on doit la découverte du radium. — Plante textile.
- 10—Du verbe être. — Vent sec et chaud qui brunit la peau. — Ancienne note. — Se suivent dans veine.
- 11—En les. — Ancienne mesure de longueur. — Tenir pour vrai.
- 12—Genre de *salicacées* très répandus au bord des eaux des régions tempérées. — Sable marin.
- 13—Substance dure, éclatante, que l'on trouve dans les coquilles. — Sœur du père ou de la mère. — Préfixe.
- 14—Bandes de peau des soufflets d'orgue. — Bêche étroite pour retirer du sable les poissons. — Sorte de bière.
- 15—Petite hutte. — Atteintes de la goutte.

VERTICALEMENT

- 1—Famille de dicotylédones dont le type est le genre *noyer*. — Symbole chimique de l'*aluminium*.

- 2—Unité. — Poissons du genre trigle qu'on appelle *grondin*. — Une des Cyclades.
- 3—Préfixe indiquant la duplication. — A lui. — Genre d'oiseaux échassiers. — Liquide qui circule dans les veines.
- 4—Sommet d'une montagne. — Couverte d'un test.
- 5—Projectile utilisé dans les armes à tir rapide. — Mammifère carnivore à fourrure épaisse.
- 6—Nom scientifique de l'occiput. — Ile de l'Atlantique. — Organe de la graine, par lequel pénètre les sucs nourriciers.
- 7—Condition. — Six, en chiffres romains. — Cabane des nègres. — L'Eridan des Anciens.
- 8—Un des cantons suisses, arrosé par la Reuss. — Premier bourgeon de la plante, rudiment de la tige. — Figure héraldique en forme de T.
- 9—Pronom. — Solennité. — Dans la gamme. — Orge germée et préparée pour faire de bière.
- 10—Bière qui se boit à Bruxelles. — De l'alphabet grec. — Embarcation légère.
- 11—Besoin de manger. — Petite fleur.
- 12—Tissu léger et à jour. — Grosse moulure ronde.
- 13—Créature purement spirituelle. — Organe de la vue. — Lui. — Carte à jouer.
- 14—Allez, en latin. — Qui est à l'angle de quelque chose. — Espace de terre.
- 15—Pronom. — De la Messénie.

Solution du problème No 1419

1	B	A	L	E	V	R	E	D	E	S	A	R	M	E
2	A	V	A	N	I	E	C	S	A	L	O	I	R	
3	L	E	S	T	E	V	A	R	C	E	S	T	E	
4	E	R	S	E	P	A	P	A	L	P	A	R	T	
5	I	S	O	P	U	R	O	T	I	N	T	E	R	
6	N	E	M	A	R	I	T	A	L	E	S	S	I	
7	E	R	A	N	I	E	I	R	A	N	E			
8	M	I	N	V	T	E	R	A	V	I	E	R		
9	B	T	I	R	A	H	C	I	N	E	R			
10	A	M	A	G	I	L	E	M	E	N	T	D	O	
11	V	O	L	E	N	O	U	E	S	M	E	S		
12	O	R	E	S	E	R	R	E	S	C	E	C	I	
13	L	A	V	A	L	D	E	S	S	A	L	L	E	
14	E	L	E	G	I	E	S	S	E	M	O	I	R	
15	T	E	R	E	N	C	E	S	I	L	E	N	C	E

LA JEUNESSE D'UNE BELLE... [Suite de la page 28]

veut dire pendant de nombreuses générations.

Dans une parade de modes, les enfants surtout les tout petits, ont toujours un immense succès. Figurez-vous ce que ça pouvait être lorsqu'ils portaient des costumes d'autrefois, un adorable bambin de quatre ans en pantalon long et chapeau haut de forme. Il paraît que c'était ainsi, pour les heures d'élégance.

Parmi les pièces authentiques les plus remarquées, il y eut un manteau, long et droit, style 1900, en véritable zibeline (ou martre de Russie) garni d'hermine, un trois-quarts de seal chapal orné de parements de rat musqué, datant de 1835, le tout appartenant à la collection d'une maison de fourrures de Granby qui y tient comme à la prunelle de ses yeux. C'est à elle aussi qu'appartient l'étole d'hermine précédemment décrite.

Robes à tournures, à « grichigne-bagne » (je n'ai pas pu trouver l'étymologie de ce mot) à poufs, à crinoline, rien n'y manquait et ce fut vraiment un défilé rétrospectif charmant.

Et les bottines?... Oui, en ce temps-là, on se chaussait de bottines, à boutons ou à lacets, mais très montantes. Et faites de si beaux cuirs qu'on est toute surprise, en les touchant d'en admirer la souplesse. Évidemment, les femmes pressées de nos jours, qui doivent, le matin, courir après les autobus, trouveraient un peu long le laçage des dix-neuf oeilletons, le boutonnage des douze ou quatorze boutons... En ce temps-là, on prenait les minutes voulues. On était rarement pressé, on vivait moins vite.

Une très belle robe, riche, somptueuse, toute en tulle et dentelle rose pâle, ornée à profusion de roses, posées au décolleté, au dos, au beau milieu d'un pouf de dentelle d'où partait une petite traîne de même dentelle est ensuite présentée comme modèle de la toilette vraiment chic d'une époque où une dame du monde ne portait que ce qu'il y avait de plus beau, surtout pour aller au bal.

Et pour faire contraste, voici une robe authentique de jeune paysanne. Elle est en casimir, une étoffe de laine inusable, à petits carreaux. Naturellement, comme toutes les robes du siècle dernier, elle est à encolure très TRES montante, agrémentée d'un frisson ou d'une petite dentelle en corbeille. Et munie du tablier de toile blanche, entièrement brodé au point de chaînette de capricieux entrelacs.

Un succès de rire, vraiment impos-

sible à réprimer va au costume de bain 1835. Une merveille et qui doit faire rêver nos modernes naïades. Un pantalon long et resserré par un élastique sous le genou, des bas noirs, et par là-dessus, une véritable tunique à jupe en forme bordée d'un petit volant, le tout en tissu noir à pois blancs. Les cheveux eux-mêmes étaient cachés, pris sous une écharpe étroitement nouée sur la tête... Et justement pour faire contraste, apparaissait au même moment un ensemble de bain d'aujourd'hui... Imaginez-vous !

Les robes de 1914 étaient vraiment sans grâce et n'avaient même pas l'attrait de celles, plus anciennes, qui paraient tout de même une femme, grâce à leurs nombreux affiquets. Et qu'on le croie ou non, la crinoline, impensable de nos jours sauf pour le soir (puisque Sa Majesté la Reine-Mère Elizabeth ne porte presque que cela) était jolie et adorablement féminine. Tandis que la robe « flapper » de 1925 !... Trop courte (le genou est entièrement découvert) sans forme, sans taille, avec l'encolure bateau ou arrondie, elle se porte avec un long collier sautoir de perles et même avec une jaquette de singe... Mais oui, j'ai bien dit singe et ce n'est pas une coquille. Fourrure oubliée de nos jours et que les jeunes n'ont pas connue. Elle était réellement prise sur une sorte de quadrumanes des Indes, dont elle ornait les longs bras, comme une frange. Noire ou blanche, la fourrure de singe connut, vers 1925, ses beaux jours. Vous ferez le rapprochement si vous voulez, mais c'était l'époque du charleston, cet ancêtre du rock'n'roll.

Une autre très jolie robe authentique, souvenir de famille, est en soie blanche, un tissu superbe et vraiment surprenant pour nous qui sommes si habituées maintenant aux synthétiques, entièrement faite à la main. Une robe à quoi certainement, celle qui l'a portée a longuement dû travailler pendant les inusables veillées d'hiver. Elle était portée avec un châle de dentelle de Chantilly noir et le contraste était fort heureux.

Comme vous le voyez, les fêtes du centenaire de la jeune ville de Granby ont bien débuté. Il y aura tout le long de l'an commémoratif bien d'autres célébrations. Celle-ci (la première) fera époque parce qu'il semble qu'elle ait convié toutes les belles jeunes femmes d'autrefois à revenir là où elles ont été heureuses, où elles ont laissé leur descendance qui, cent ans plus tard, se plaît à leur rendre hommage...

Le comble de la publicité ?

Devenant ainsi le premier et sans doute l'unique client de l'entreprise qu'il devait inaugurer le lendemain, Armando Palha de Castro, 52 ans, s'est suicidé en s'empoisonnant: on l'a trouvé mort, le haut du buste plongé dans son réfrigérateur, ultime souci peut-être d'un néophyte dans l'art de la conservation décente des corps: Armando Palha de Castro était à la veille d'ouvrir une entreprise de pompes funèbres.

Les prémonitions de l'Imam Ahmed

L'Imam Ahmed, roi du Yémen, passe aux yeux de ses sujets pour avoir le don de prévoir l'avenir. L'Imam tout le premier attache une grande importance à ses prémonitions, et n'entreprend rien qu'elles ne soient favorables. Ce qui rend parfois son commerce assez déconcertant. Le président Nasser en a fait récemment l'expérience.

L'Imam devait venir au Caire, et de là se rendre en Italie. Tout était prêt pour le départ, et même les dignitaires qui devaient être du voyage avaient reçu de l'argent et des tissus pour se faire faire de beaux costumes à l'européenne; le président Nasser avait dépêché son yacht officiel à son royal invité... Mais un mois se passa sans qu'il vît rien venir. L'Imam, en effet, avait été saisi d'un pressentiment: après y avoir longuement réfléchi il décida d'attendre des jours plus propices et renvoya le yacht. Peu après son neveu favori périssait dans la chute d'un avion yéménite parmi les montagnes d'Italie.

De tous les coins du Yémen on vint féliciter le souverain d'avoir échappé au péril grâce à son mystérieux: nul ne semble s'être demandé pourquoi ce don ne l'avait pas informé du danger au-devant duquel allait son jeune parent.

Le Liban aura un Musée de Gaulle

« La Revue du Liban », évoquant le séjour à Beyrouth, en 1929, du Commandant Charles de Gaulle, chef du Premier Bureau des Forces Françaises du Levant, rappelle que l'actuel Président de la République Française avait loué un appartement de trois pièces rue Tedmor, dans le quartier du Caracol Druze. Il y habitait avec Mme de Gaulle et leur fils Philippe, qui commençait ses études au petit collège de l'Université Saint-Joseph, alors dirigé par la Soeur Benoît, qui n'a que récemment pris sa retraite.

La maison va être rachetée par un Libanais ami de la France, qui compte y créer un petit musée consacré aux rapports de la France et du Liban.

Le code de la route n'avait pas prévu cela

Faufilant adroitement sa voiture parmi les méandres des rues de Rio où la circulation est l'une des plus dangereuses du monde, un avocat du barreau brésilien ne prêtait qu'une oreille distraite à la mélodie que dévidait sa radio de bord. Soudain, il s'interrompit et le chauffeur crut entendre son nom. Il écouta plus attentivement et apprit qu'il venait de gagner un quart de million à la loterie. Du coup, il perdit la direction de sa voiture et se jeta sur un arbre. Heureusement son état n'est pas grave.

Faux thé et faux café feront-ils la fortune de la R.A.U. ?

« Je buvais dix tasses de thé et une quinzaine de tasses de café par jour, ce qui m'avait mis à la porte du tombeau », raconte dans la revue "Akher Saa" un chimiste égyptien. Sérieusement adonné par les médecins, il résolut de

Une année qui se distingue... 1883

DÉCOUVERT EN 1883, le lac Louise, dans les Montagnes Rocheuses, est un des sites les plus enchanteurs au monde.



"Découverte du lac Louise"

Print pour la Collection Seagram par Franklin Arbuckle, R.C.A., O.S.A.

Un whisky qui se distingue

Un autre événement digne de mention fut, en 1883, la mise sur le marché par Joseph E. Seagram, distillateur, du fameux rye whisky canadien Seagram's "83".

Depuis 1883, des générations de Canadiens ont apprécié la saveur particulière et le bouquet de cet excellent whisky et en ont fait leur favori en toute circonstance.

Dites Seagram's en toute confiance

Pour obtenir des reproductions de ce tableau, écrivez à Joseph E. Seagram & Sons, Ltd., Waterloo, Ontario.

Seagram's
"83"
Whisky canadien

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : UN - 1 - 5757*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

ODILON RIENDEAU
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

découvrir des plantes sauvages qui fourniraient des breuvages ayant l'aspect du thé et du café, leur odeur, leur saveur... Mais pas leurs inconvénients.

Le plus curieux est qu'il y serait parvenu: non content de rétablir sa santé sans se priver de ses délices, il entreprit de convertir toute l'Égypte et, avec la complicité des propriétaires de grands cafés, il tenta une expérience: pendant toute une journée les clients qui commandaient café ou thé reçurent des tasses des infusions qu'il avait mises au point. Nul ne s'aperçut de la substitution, tous, interrogés, trouvèrent le thé ou le café fort bons.



Tableau original par Rex Woods, de la collection d'histoire canadienne de la Confederation Life Association.

La conquête du St-Laurent à coups de pelle

LE CAPITAINE WILLIAM TWISS, du corps royal du Génie, était un homme qui ne se laissait pas facilement rebuter. En 1778, alarmé par les terribles pertes, en vies et en matériel, éprouvées par les mariners sur le Saint-Laurent, le Gouverneur-en-chef Haldimand lui donna l'ordre de trouver un passage sûr au-delà des rapides, sinon les colons n'oseraient plus pénétrer dans l'intérieur du Canada!

Le capitaine Twiss ne découvrit pas ce passage. Il le construisit, sous forme du premier canal à écluses de l'Amérique du Nord!

Les rapides des Cèdres, des Cascades et de Coteau-du-Lac, entre les lacs St-Louis et St-François, faisaient du St-Laurent aux eaux d'argent azuré un passage écumant plein de périls. Des rochers aux arêtes vives découvraient leurs crocs brisés comme pour une préfiguration macabre au désastre. Ces rapides constituaient un danger pour les canots, et pour les colons c'était la mort presque certaine à bord de leurs frères bateaux.

Mais heureusement le capitaine Twiss était un homme qui ne se laissait pas facilement rebuter.

Il forma une équipe d'anciens mineurs des Cornouailles, attaqua le rivage rocailloux et lui enleva une couche de pierre de 7 pieds de long et de 2½ pieds de profondeur. Le capitaine Twiss construisit une série de petites écluses tout le long de ce canal afin de soulever les lourds bateaux et les transporter sans danger en direction de l'intérieur du Canada.

Bien des années plus tard, le canal Beauharnois remplaça la voie du capitaine Twiss. Aujourd'hui, le canal maritime du St-Laurent suit également les brisées de ce vaillant pionnier. Au fil des années, des hommes comme le capitaine Twiss ont oeuvré en vue de la sécurité et de la sauvegarde de leurs compatriotes canadiens. Aujourd'hui, par exemple, le représentant de la Confederation Life consacre toute sa carrière à réaliser *vo*tre sécurité et celle de votre famille. Sans bruit, avec persévérance, il travaille en vue d'assurer un meilleur avenir à tous, selon les principes de la Confederation Life!

PROTÉGEZ CEUX QUI VOUS SONT CHERS — CONSULTEZ



Confederation Life
ASSOC

SIÈGE SOCIAL: 321 BLOOR

LA SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT

BJ60-C-84966